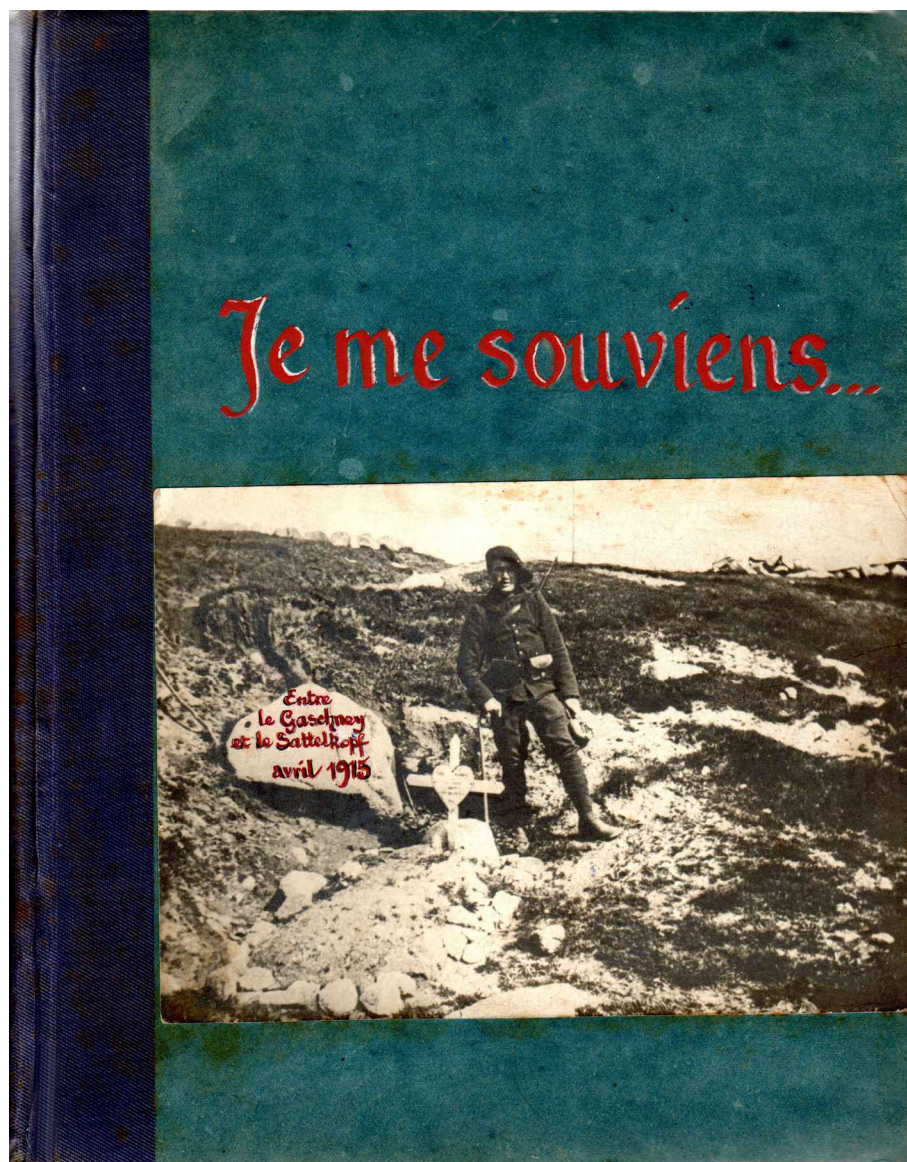


Marie PETITDIDIER



MÉMOIRES DE GUERRE

Page précédente, fac-similé de la couverture du cahier manuscrit.

Extraite d'une carte postale d'avril 1915, la photographie montre un Chasseur Alpin près de la tombe d'un soldat inconnu. Le lieu est proche du front, entre les sommets du Gaschney et du Sattelkopf, approximativement à 1km à vol d'oiseau à l'est du sommet du Hohneck. (Note de La Costelle)

# AVANT PROPOS

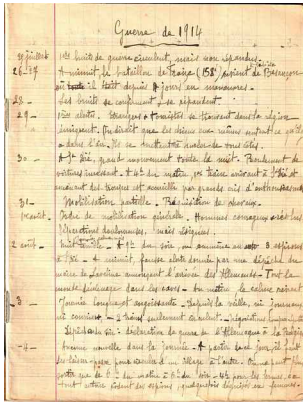
(Association La Costelle)

Ce texte manuscrit, a été dactylographié en 2012 par les soins de Gérard fils de Pierre Antoine, petit neveu de Marie Petitdidier, à l'usage exclusif de sa famille.

Il est mis aujourd'hui à la disposition des lecteurs du site Internet de La Costelle grâce à son cousin germain Jean-Luc Potier fils de Paule Antoine qui, compte tenu de la valeur historique du document pour les fraxiniens, est intervenu afin qu'il en autorise la diffusion, ce qu'il accepta volontiers sous la réserve expresse qu'aucune exploitation commerciale n'en soit faite.

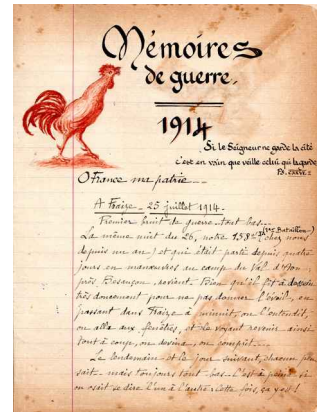
C'est un engagement que l'association La Costelle prend volontiers, assorti de ses plus sincères remerciements.

Ce texte que vous allez découvrir a une histoire qui mérite d'être rapportée.



Dès les premiers jours de la guerre, Marie Petitdidier rédigea des notes sous forme de journal manuscrit sur un cahier d'écolier, d'une petite écriture fine, penchée, à l'encre et à la plume, et elle y apporta ici ou là des compléments, parfois au crayon de mine. Ce cahier original de cinquante pages (à gauche la première) qui couvre toute la durée de la guerre, a été remis à La Société Philomatique Vosgienne de Saint-Dié, où il se trouve toujours, par un de ses membres, monsieur l'abbé Poirson.

Un second manuscrit de la même écriture penchée, sur un cahier de deux cent quarante pages, a été retrouvé dans le grenier de la maison de famille, à l'occasion de sa vente. Pieusement conservé aujourd'hui par Gérard Antoine, il suit fidèlement au jour le jour les événements, comme le précédent manuscrit, mais de façon beaucoup plus rédigée et circonstanciée, échangeant peut-être un peu de l'émotion du moment contre des détails et développements plus complets (à droite sa première page). Il comporte des illustrations, certaines de la main de Marie Petitdidier. Ce manuscrit qui n'est pas daté est sans doute une réécriture, postérieure à la guerre<sup>1</sup>, mais évidemment antérieure à 1943, date du décès de Marie Petitdidier. Il a probablement été rédigé au couvent où Marie Petitdidier était entrée fin 1919 ?



La mise en page qui suit respecte ce second manuscrit d'aussi près que possible. Les notes dans les marges sont de la main de Marie Petitdidier, tandis qu'en bas de pages sont les notes complémentaires qu'Henri Lalevée, son cousin germain, a ajoutées en 1963.

L'association La Costelle vous souhaite bonne lecture de ce journal aussi passionnant qu'émouvant...

La Costelle,  
août 2020

<sup>1</sup> Page 7, une note de la main de Marie Petitdidier donne la date de 1930, donc elle travaillait encore au texte à ce moment là

# PRÉFACE

(Gérard Antoine)

« ... Disons-le même : les jeunes voudront-ils lire cela... »

Après m'avoir transporté dans l'enthousiasme d'une piété et d'un patriotisme fervents tout au long de son témoignage, ces quelques lignes de tante Marie m'ont d'abord surpris puis, très vite, j'ai décidé de publier, un jour..., ces souvenirs à des fins familiales. Ce faisant, j'espère que les générations qui nous suivent y trouveront de quoi nourrir le courage et l'ardeur nécessaires au quotidien et la foi en un avenir qui ne sera construit par personne d'autre qu'eux. « Tout fout le camp, disent certains, aujourd'hui », « à ceux qui le veulent bien » reçoivent-ils en réponse de ma part.

Si je déplore n'avoir pas connu tante Marie, je me souviens des dernières conversations avoir eues avec tante Marthe, sa sœur, telle que je la revois, alors très âgée, il émanait de l'expression de son regard et de son visage la lumière d'une foi inébranlable en la vie, et en l'avenir. Nous sommes tous là pour témoigner à notre tour qu'elles avaient raison même si les routes empruntées depuis ont, en apparence, peut-être seulement, fortement divergé de ce qu'elles ont pu imaginer !

Pour une bonne compréhension de texte, j'ai placé en exergue une note qui suit le supplément écrit en 1963 par Henri Lalevée, cousin germain de tante Marie. Si les pages de ce supplément éclairent particulièrement bien la personnalité, j'ose dire hors du commun de tante Marie, j'y ai, entre autres, découvert de nombreux détails sur l'origine de ce qui, pour moi, enfant, était une véritable corvée printanière : le désherbage autour de cette statue de la Vierge pour y célébrer les vêpres une fois par an !

Enfin, tournant la dernière page de ce témoignage, j'ai un peu mieux compris, lors de cette lecture, combien le traumatisme et la douleur ont été intenses parmi les proches de Jean Antoine, notre grand-père si peu connu, durant cette période après laquelle beaucoup de voix autour de nous n'ont pas pu ou tout simplement souhaité raconter...

Le 15 Avril 2012  
Gérard Antoine

# PRÉSENTATION

## succincte de la famille <sup>1</sup>

(Henri Lalevée)

Pour la clarté du texte , il est utile que le lecteur connaisse la composition de la famille de l'auteur en août 1914 :

Honoré **Petitdidier**,  
notaire honoraire

époux de

Marie **Divoux**

demeurant rue de Saint-Dié  
(Eugène Mathis) face à la  
gendarmerie de Fraize.

**Suzanne**  
épouse de  
Jean **Antoine**  
directeur de la filature des Faux  
(Fraize).

**Marie** Marguerite, l'auteur des  
présentes mémoires, née à Fraize le 24  
novembre 1883, décédée  
Sœur Tarcisia des Bénédictines au  
Saint Sacrement du temple  
(Meudon) le 7 avril 1943 (à la  
maison).

**Marthe** (à la maison)

**Thérèse**  
épouse de  
Paul **Kuehn**  
ingénieur à la Société Alsacienne de  
C.M. (habitant Saint-Dié).

**Hélène** (à la maison)

{ Pierre **Antoine** <sup>2</sup>  
Paule **Antoine** <sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> La Costelle : Cette page ainsi que les notes de bas de pages, ont été ajoutées en 1963 par **Henri Lalevée**, cousin germain de Marie **Petitdidier**.

<sup>2</sup> La Costelle : Futur père de Gérard Antoine, possesseur du manuscrit.

<sup>3</sup> La Costelle : Future mère de Jean-Luc Potier.

# MÉMOIRES DE GUERRE

(Marie Petitdidier)



## 1914

Si le seigneur ne garde la cité  
c'est en vain que veille celui qui la garde.  
Ps CXXXVI 2

Ô France ma patrie...

À Fraize, 25 juillet 1914

Premier bruit de guerre... tout bas...

La même nuit du 26, notre 158<sup>e</sup> IA (1<sup>er</sup> bataillon), chez nous depuis un an, et qui était parti depuis quatre jours en manœuvres au camp du Valdahon, près Besançon, revient. Bien qu'il fût à dessein très doucement pour ne pas donner l'éveil, en passant dans Fraize à minuit, on l'entendit, on alla aux fenêtres, et le voyant revenir ainsi tout à coup, on devina, on comprit...

Le lendemain et le jour suivant, chacun pensait... mais toujours tout bas... C'est à peine si on osait se dire l'un à l'autre : Cette fois, ça y est !

27 juillet

Premiers bruits de guerre... tout haut. Ils se confirment et se répandent. Étant allés au bois cette après-midi là, nous entendons ouvertement prononcer ce mot terrible...

Pourquoi le 158<sup>e</sup> est-il revenu si vite ?...

On ne veut pas le dire encore, mais ça va être la guerre. Cela nous mit au cœur (comme chaque fois du reste qu'il en avait été question auparavant) une angoisse qui ne peut se dire. La promenade fut gâtée. Aussi on ne la prolongea pas. Il nous tardait de rentrer pour voir si d'autres savaient quelque chose de plus... enfin, pour savoir surtout si c'était bien vrai. Et l'on quitta la forêt.

Mais oui, c'était la conversation générale, et l'angoisse alla croissant toute la soirée. Car nous sommes si près ! Ils pouvaient tomber sur nous d'une minute à l'autre. Et puis, le sentiment de patrie ne vibra t-il pas doublement, semble t-il, chez ceux qui gardent la porte ? Maman songeait à Thérèse, et pour ne pas la laisser revenir seule, m'envoya le lendemain matin à Saint-Dié. Je partis donc à 11h40. Dans les trains, il n'était question naturellement que de la guerre. Les étrangers et touristes qui se trouvaient dans la région commencèrent à partir, et ils firent bien.

En arrivant à Saint-Dié, toute la ville était en grande animation. On allait voir l'après-midi, les nouvelles qui devaient être affichées pour 3 heures à la sous-préfecture. Mais l'attente fut fort longue...3h20...3h30... ne voulant pas perdre de temps davantage, je retournai à la maison et revins à 4h. La dépêche était là, mais elle ne disait rien.

Il en fut de même les jours suivants. Le 29, la journée entière se passa dans la même attente. Même angoisse pour la dépêche qui parut encore plus tard. La foule grossissait devant la sous-préfecture, et pour patienter, on causait.

Ça va peut-être faire comme les autres fois ? disait l'un. Voilà six fois qu'on en parle, dit un autre. Non, non répliquèrent plusieurs, cette fois-ci ne ressemblera pas aux autres. Et une voix ajouta : à quoi cela a t-il servi de donner notre Congo ? D'autres vérités suivirent encore...

Enfin la dépêche parut. Depuis 4h que j'étais là, je trouvais le temps terriblement long : il en était près de 5h. Mais les nouvelles ! Ce que la dépêche disait était si vague ; malgré cela il n'était pas difficile de comprendre. Alors on se dit : Ce n'est plus la peine d'aller voir, il n'y a pas à se faire d'illusion. Il n'y a qu'à attendre les événements avec le courage de les regarder en face. Thérèse et moi nous mîmes au devoir de remplir les malles avec tout ce que nous voulions emporter pour le moment, et à ranger le reste de la maison. Ce qui fut vite fait, puisque l'installation n'était que depuis un mois à peine.

### 30 juillet

Mobilisation partielle

Thérèse pensa tout au matin qu'il était plus prudent de renvoyer sa bonne Victorine, une active Alsacienne. Elle partit donc l'après-midi, avec le dernier autobus qui put encore franchir la frontière par Saâles. Le lendemain c'eût été trop tard.

Je n'allai plus voir la dépêche : à quoi bon ? La rue d'Alsace était remplie de chevaux sellés, tout prêts à partir. Ça y est ! me dit Paul en rentrant à 5 heures et me montrant tous ces chevaux, en face de la fenêtre ; il faudra que vous partiez demain. Laissons Thérèse dormir encore ce soir, nous lui dirons demain matin.

Mais dormir ! Toute la nuit ce fut une grande agitation à la gare, et comme nous n'en étions pas très loin, le bruit en arrivait jusqu'à nous. À 4 heures, le premier train entrant en gare amenant des troupes fut accueilli avec d'indicibles cris d'enthousiasme dont l'écho se continua jusqu'au jour. À 7 heures, il durait encore, renouvelé à chaque autre train. Oui, cette heure de l'appel de la Patrie — la Patrie en danger ! — fut une heure d'enthousiasme indescriptible. Ainsi à travers cet enchevêtrement de bruits et de cris qui nous parvenaient, nous distinguions sans cesse, dominant tous les autres, celui de « Vive la France ! »

La matinée se passa à achever les derniers préparatifs ; Paul de son côté, s'occupait de tout pour son départ, devant, lui, nous rejoindre à Fraize dans la soirée. Enfin, on quitta la rue d'Alsace pour se rendre à la gare. Comment définir ce qui serre ainsi le cœur, lorsqu'en de telles circonstances, on ferme la porte d'une maison en se disant : « Y reviendrons-nous ? »... En approchant de la gare, les abords étaient déjà remplis, il y avait autant de monde dehors que dedans. Là, que d'adieux ! Dans tous les coins, devant, dans les salles d'attente, sur les quais, adieux bien émouvants, quoique silencieux... On voyait que les hommes étaient résolus ; les femmes ne pleuraient pas. On devinait seulement que si les séparations étaient douloureuses, elles étaient résignées, puisque le

devoir était là. Sans doute, cette pensée : Il faut ! tenait bien haut tous les courages. Au dernier moment, on s'embrasse le cœur ému, mais ferme. De petits bras s'accrochant autour du cou : « Au revoir, papa ! Au revoir ! »

Le train arriva à Fraize à 4 heures et demie sans encombres. Mais à 5 heures, le tocsin se mit à retentir avec précipitation, et cela dura jusque bien tard dans la soirée : l'état de guerre était proclamé ! Tous ceux qui l'ont entendu ne pourront oublier quel résonnement firent dans le cœur ces heures d'appel ô combien vibrant... Et il semblait qu'à cette voix, tout, autour de soi, répondait : « France ! Nous sommes là ! »

Paul arriva à bicyclette à 6 heures. La course des Faulx fut vite faite ensuite pour savoir quand Jean partait. Son départ était fixé au lendemain à 4 heures du matin.

## 1<sup>er</sup> août

Il vint donc nous dire adieu tout au matin, mais cela fut court. Suzanne était venue aussi ; nous l'accompagnâmes à la gare : la place était déjà remplie. Ce fut alors le même spectacle que la veille à Saint-Dié. Pas de lamentations, pas de larmes ; on s'embrassait en silence... mais combien ce silence était solennel !... Ceux qui partaient reviendraient-ils ? C'est à ce moment surtout que l'on sentait qu'on les confiait à Dieu. Il est l'heure de monter dans le train. Au revoir ! Au revoir ! Les uns dirent : À Dieu ! (Ils ne se trompèrent pas).

Et l'on revient à la maison en songeant cependant avec tout son courage. Ne fallait-il pas que celui de ceux qui restaient fut égal à celui de ceux qui s'en allaient ? Tous, oui tous, n'ont-ils pas, chacun à leur manière, une tâche à remplir envers la Patrie ? Et en temps de guerre, celle des femmes, n'est pas moins grande que celle des hommes. N'ont-elles pas pour elles une arme plus puissante encore que ceux qui vont au combat, cela en joignant leurs seules mains ?

Le deuxième départ eut lieu à 7 heures. Tout ce qui restait d'hommes à mobiliser était là. En revenant de la gare, on pouvait voir le drapeau de la Croix-Rouge arboré à l'hôtel de ville ; allant vers 8 heures du côté de l'hospice, je le vis également au-dessus ; et de loin, au clocher aussi. Paul passa encore la matinée avec nous, et il partit (comme il était venu) à bicyclette, à 2 heures, pour rejoindre Saint-Dié. On repassa le même moment que le matin pour Jean, en l'embrassant et se disant Adieu !

La nuit fut mouvementée. Outre l'émotion, l'agitation forcée dans laquelle tout le monde se trouvait, il y eut, à minuit, une fausse alerte causée par une dépêche du maire de Laveline qui annonçait le maladroite, à Fraize comme à Saint-Dié, l'arrivée des Allemands !! On déménagea alors dans les caves non sans avoir pris soin d'ouvrir toutes grandes les persiennes (chose qui serait obligatoire en pareil cas), mais on n'y resta pas longtemps. Et au matin, le calme était revenu. Cependant, la journée fut bien longue ainsi que celle du lendemain dimanche.

Le lundi 2 août, ce fut la même chose : journée aussi angoissante.

On n'eut plus alors ni journaux, ni courrier, et deux trains seulement circulèrent : celui de Saint-Dié, à 8h40 et un le soir. C'est ce jour là que les négociations furent rompues, et la guerre déclarée à la France et à la Belgique. Oh ! quand on revint d'avoir lu ce communiqué ? Cette fois ça y était bien !

Heures indicibles dont chaque minute ne se peut dire parce que ce frémissement qui secouait ici tous les cœurs, c'était celui qui parcourait la France entière !

Mobilisation générale

À partir du 4, il faut un laissez-passer pour circuler de 6 heures du matin à 6 heures du soir. Dans les fermes, on doit être rentré à 4 heures.



Quelle semaine alors on passa ! Pour bien dire, elle se passa tout entière en angoisses, en prières, en préparatifs, en perplexités...angoisse de l'inconnu, car étant si près, on pouvait s'attendre à tout. En préparatifs, mettant en sûreté ce qu'il y avait à mettre ; ne fallait-il pas aussi prévoir pour le cas d'être obligé de partir du jour au lendemain. Chacun fit quelques provisions, mais avec une arrière-pensée : ce n'est pas la peine, peut-être ; si ça devait être pour eux ? Et à cause de cela, on ne voulait pas en faire. Maman nous fit coudre un petit sac double de pièces d'or qui se portait comme un scapulaire, en séparant chaque pièce afin que chacun ait le sien, au cas même où il faudrait nous disperser. Quelques pièces aussi furent cousues dans l'ourlet de nos manteaux en se disant qu'on en aurait peut-être besoin, et si ce n'était pas pour nous, on pourrait du moins partager si on rencontrait des malheureux qui ne manqueraient pas...

Enfin, et surtout, la semaine se passa en prière. On vit alors une chose inaccoutumée : l'église se remplir à toute heure du jour. Celui qu'en temps ordinaire on laissait souvent seul, là, dans son tabernacle, avec quelle ferveur on le visita ! Il y eut une prière, le soir à 5 heures, l'église était pleine toujours : on sentait qu'on avait si besoin du bon Dieu ! Ce revirement n'a rien d'étonnant ; lorsque le cœur humain est en détresse, n'est ce pas son mouvement instinctif ?

On pensait aussi à la bonne chère Sœur Brigitte, qui nous avait quittés pour le ciel, il y avait juste trois semaines. Et ce fut la pensée de beaucoup : elle qui aimait tant Fraize et s'est tant dévouée pour lui, elle le protégera de là-haut... La prière des justes, déjà si puissante sur la terre, combien ne l'est elle pas dans le ciel ? D'autres aussi disaient : « Que le bon Dieu l'a aimée de la prendre pour ne pas voir ce qui va venir ». Et ce qui allait venir... Ah ! Si à ce moment on l'avait su !...

On commença à préparer... Quelques dames et jeunes filles de bonne volonté allèrent à l'hôpital aider les religieuses à rouler quantité de bandes pour les pansements des premiers blessés.

### 6 août

Dépêche du jour : la Belgique envahie

On apprend le premier soldat tué. Dire l'émotion que cette nouvelle causa est impossible ; elle se répandit comme un traînée de poudre : chacun était sur sa porte, pour se le dire.

C'était le premier...

### 7 août

Premiers échos de fusillade à Fraize, au matin.

Ayant différentes choses à chercher chez Thérèse, et voulant profiter de ce voyage pour savoir en même temps des nouvelles de Paul, je partis pour Saint-Dié par l'unique train de 8h40. Il n'eut pas trop de retard ; ¾ d'heure pour en pareil cas, on estimait que c'était peu. Toute la ville était encore aussi animée. Des troupes en masse, des voitures de toutes sortes, portant des enseignes de pays assez loin, des autos, tout cela remplissant les rues, mais on le sentait, c'était une impression d'espoir qui régnait dans tout ce mouvement.

Nos troupes en marche vers l'Alsace.

Madame Kuehn avait justement reçu des nouvelles de Paul ; elles étaient bonnes, il s'attendait à être dirigé du côté de Sainte-Marie. Comme il n'y avait plus de train à 3 heures, je revins à pied depuis Saint-Léonard. Des troupes tout le long de la route, des

Dépêche du soir : combat acharné à Liège.

marmites çà et là, sur des pierres ; les soldats avaient l'air tranquille, et tout en faisant leur cuisine, ils chantaient... ?

### 8 août

Premier passage de troupes.

C'est ce jour qu'eut lieu l'enterrement de ce premier soldat tombé dans nos régions, sur l'ancienne route du Bonhomme, au-dessus de Plainfaing. Cette première victime de la rançon pour la France avait tellement impressionné, que tout Fraize tint à l'accompagner au cimetière.

À 11 heures, il passa un petit détachement du 158<sup>e</sup> s'arrêtant un instant dans notre rue pour charger les fusils. Nous étions à ce moment à la fenêtre. Parmi eux, il y avait bien des hommes du pays, entre autres Pierre, le coiffeur habitant dans notre rue. Il passa donc devant chez lui... Ceux que nous connaissions saluèrent en passant devant la maison. Le mari de Justine Colin, Mr Marchal, de La Croix aux Mines leva son képi bien haut et murmura, dans un sourire si plein de tristesse : « Vous direz à Justine que j'ai passé... » (Avait-il un pressentiment ? On ne sut jamais ce qu'il était devenu).

L'après-midi, il passa encore des soldats du 158<sup>e</sup>. Il en avait déjà passé plusieurs fois cette semaine, ainsi que d'autres soldats, mais toujours par petits détachements et non en rangs. Il passa aussi du 17<sup>e</sup> génie et des chasseurs à cheval. Ils chantaient, comme les premiers, ceux-ci montaient au col du Bonhomme. Aussitôt qu'on les aperçut, je courus chercher un paquet de médailles de la Sainte Vierge, et là, à la grille du jardin, le distribuai tout entier. Et il ne suffit pas ; ceux qui n'avaient pas de médailles du tout en réclamaient, si bien que pour finir, il nous fallut donner celles que nous avions sur nous. Mais nous en fîmes bien volontiers le sacrifice, ne pensant qu'à la protection qu'elles leur assuraient (car il y avait aussi parmi elles celle de Saint-Benoît, si puissante par le signe de la Croix).

Pendant que les unes distribuait ces médailles, les autres y joignirent des fleurs et bien d'autres aussi leur en cueillirent dans notre rue ; c'est ainsi que, jusqu'aux voitures d'artillerie qui suivaient tout en dernier, ces soldats montèrent au col, tout fleuris. On put les suivre des yeux longtemps, sans jumelles, car nous les voyions très bien de derrière la maison, jusqu'à ce qu'enfin les voitures disparurent au dernier tournant de la route. Nous apprîmes le lendemain que le col avait été pris à la baïonnette, ce même soir du passage, à 5 heures.

Mort du Général Bataille.

Alors la nuit, passèrent, nombreuses, les voitures d'ambulance, pour chercher les blessés. C'était une longue file qu'éclairait la lune. Après celle-là, ce fut une autre, cette fois, de pièces d'artillerie, aussi toute la nuit, un roulement continu.

### 9 août

Dépêche : occupation d'Altkirch. C'est une heure indicible.

Le lendemain, dimanche, au matin, à 8h passe le 11<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs alpins, et le 12<sup>e</sup> d'Annecy et le défilé dura longtemps, car il y en avait, paraît-il trois mille. Cela faisait un nuage de poussière qui fut long à tomber ; ils avaient chaud, les pauvres Chasseurs. Après un court intervalle, les suivent leurs petits 65 de montagne (ce que j'appelais le canon bijou) mais défense très stricte fut faite dans la rue de les arrêter pour leur donner quelque chose, et même de sortir seulement des maisons : il fallut les regarder passer derrière les persiennes (et les gendarmes, en face, faisaient bonne garde !)

Le même soir, un soldat du 8<sup>e</sup> Génie vint réquisitionner notre téléphone. Il nous apprit la prise de Mulhouse par nos troupes, et leur entrée triomphale, l'occupation d'Altkirch, ce qui mit un grand réconfort dans tous les cœurs !

Ce jour là, nous arriva la première lettre de Paul. Il part en effet du côté de Sainte-Marie. Le canon gronde encore jusque bien tard dans la soirée, dans la direction de Saâles. Tout tremble à outrance.

### 10 août

Dans la matinée passa le 75<sup>e</sup> I de Romans (Isère) et toujours non en ordre. Il faisait encore bien chaud, et ces pauvres hommes étaient couverts de sueur, aussi il y eut forcément quelques traînants. Même défense que la veille fut faite, et une fois pour toutes ! On s'en consola alors en trouvant un autre moyen. Ça faisait si gros cœur de les voir passer sans rien leur donner... On mit donc, pour ceux qui passèrent encore dans la semaine, l'après-midi, tout le long de la rue, du vin d'un côté pour les soldats et des seaux d'eau de l'autre pour les chevaux. Et cela servit !

À partir de ce jour, l'hôpital commença à se remplir et il ne désemplit pas les deux semaines qui suivirent. Tous ces blessés venaient pour la plupart du col de Sainte-Marie, dont la prise nous coûta si cher ; il y avait surtout des Alpains. Aussi beaucoup succombaient à leurs blessures à mesure qu'on les amenait. Presque tous les jours, donc il y eut un enterrement de soldats ; presque tous les jours la voiture venait à 3h à l'hôpital et emmenait 3 ou 4 cercueils. Quel serrement de cœur lorsqu'on les voyait partir recouverts du drapeau tricolore... Et comme on savait toujours l'heure, chacun se faisait un devoir d'assister à l'enterrement de ces pauvres soldats. Il semblait alors que, pour eux, les martyrs de la Patrie, les prières de la Sainte Église fussent plus belles encore... que plus instante fut l'invitation : *Subvenite sancti Dei*. Saints de Dieu ; Venez à sa rencontre Anges du Seigneur... *Suscipiat te Christus qui vocavit te*. Oui, c'est à cette heure qu'il les avait appelés, chacun à leur poste du devoir. Aussi, malgré la tristesse qui sur le moment étreignait tous les cœurs, c'était en quittant le cimetière, ce sentiment qui dominait : celui de se dire que s'ils avaient combattu, ils avaient souffert, ils recevaient maintenant là-haut le prix de leurs souffrances.

Aujourd'hui la dépêche donne la proclamation du général Joffre, lue avec un enthousiasme indescriptible : « Enfants de l'Alsace, après 44 années d'attente des soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble pays. Ils sont-les premiers ouvriers de la revanche. Pour eux, quelle émotion et quelle fierté. Vive l'Alsace ! Vive la France ! » Aujourd'hui, pour la troisième fois, nous recevons des nouvelles de Jean. Il est en ce moment à Ramonchamp et garde un pont. La population les accueille avec quel vibrant patriotisme, là aussi, et fleurit leurs fusils. Il nous dit que les wagons qui transportent les troupes sont tous fleuris.

### 12 et 13 août

12 : Nos troupes sur tout le front en contact avec l'ennemi. Longwy, sommée de se rendre, refuse fièrement.

13 : Pont à Mousson bombardé violemment.

À l'hôpital, les infirmières de bonne volonté continuaient de se rendre utiles comme elles pouvaient, se partageant les salles, faisant les lettres des blessés qui ne pouvaient plus écrire. Quelques-uns racontaient leurs combats, leurs émotions. Suzanne, en rentrant un jour à midi, nous rapporta ce trait qu'un Alpin se trouvait à la lisière du bois, isolé et mourant de soif, il demandait à grands cris à boire. Et au bout d'un moment, il vit venir à lui un chef bavarois qui lui apporta à boire. Et en racontant cela, tout entrecoupé, le pauvre Alpin pleurait encore de penser que cet ennemi ne l'avait pas achevé, comme c'est arrivé pour tant d'autres... Ce fut au reste le seul trait d'humanité qui parvint jusqu'à nous.

Avec quelle impatience on suivait le communiqué, jour après jour. Il était affiché chaque après-midi, à 3 heures, à l'Hôtel de Ville. La place avait été difficile à traverser la semaine précédente tout encombrée qu'elle était de voitures venant d'un peu partout ; on le vit par le nom de leur pays d'origine que quelques grandes voitures de transport portaient : Châlon-sur-Loire, Autun ; des autobus de Paris pour le ravitaillement.

#### 14 août

Arrivée de la première ambulance militaire de Lyon.

On emmena encore de nombreux blessés à l'hôpital cette journée-là, dont trois moururent en arrivant. Tous, les uns comme les autres, étaient bien courageux pour souffrir et mourir : on vit des morts très édifiantes. Le matin, enterrement d'un Alpin ; il y en eut encore un autre l'après-midi.

De jour en jour, on était atterré en lisant dans le communiqué l'envahissement progressif de la Belgique. Et maintenant, on l'était encore davantage, en apprenant les atrocités que les Barbares commettaient dans ce pauvre pays, nouveaux Huns qu'ils étaient...

Dès la fin de la deuxième semaine de guerre, il y eut quelques changements dans la vie. Une fois 6 heures, le soir, personne ne devait plus se trouver dans les rues, excepté pour le service des blessés. Rien absolument aux fenêtres, pas le moindre petit tapis posé seulement pour un instant : cela était censé pouvoir être pris pour des signaux (déjà les tout premiers jours, les habitants des fermes qui longeaient la frontière ne devaient plus s'éloigner de leurs maisons une fois 4 heures, le soir).

#### 15 août

Les prêtres-soldats de passage sont heureux de pouvoir dire leur messe, et à l'église. Dès 5 heures, elles commencent en grand nombre.

La grand messe fut célébrée avec la solennité habituelle. Mais jamais, semblait-il, la Postcommunion n'avait été si appropriée... afin qu'en célébrant l'Assomption de la Mère de Dieu, nous soyons préservés de tous les maux qui nous menacent... C'était frappant.

Malgré tout le désarroi qui régnait autour de soi et le temps menaçant, la procession eut lieu après la grand messe, comme de coutume. N'était-ce pas l'heure plus que jamais de l'invoquer, la Reine du Ciel ? Toutefois, on n'alla pas loin, jusqu'à l'hospice seulement<sup>1</sup>. Au chant des litanies de la Sainte Vierge, on n'avait peut-être jamais eu plus besoin qu'à cette heure même de son secours, et l'on priait pour toute la France !

---

<sup>1</sup> Marie Petitdidier : Il fut démoli en 1930.

Au retour, rencontre d'une longue, longue file de voitures d'ambulance se dirigeant vers la Costelle, pour monter ensuite au Col. Tandis qu'elles ralentissent, la procession dut se ranger d'un côté en poursuivant l'Ave maris Stella. On rentre à l'église : *Inviolata...Te nunc flagitant corda et ora* (Nos cœurs et nos voix vous appellent à cris redoublés). Oh ! oui, c'était bien cela ! Mais avec quelle fidélité Elle devait répondre !

En sortant, personne n'eut envie de traîner pour rentrer chez soi. À midi, la pluie tombe. L'après-midi, aussitôt à une heure, la canonnade commença, du côté de Sainte-Marie, avec une violence qui alla toujours croissant : les fenêtres de derrière la maison tremblaient si fort ! Nous pensions à ceux qui se battaient, là, pas loin de nous, et nous pensions surtout à Paul qui devait se trouver de ce côté. Point de repos en ce jour de fête si beau, on se tuait comme un autre jour... Ah ! comme chaque coup qui suivait l'autre retentissait dans le cœur ! On se mit à prier et on pria longtemps. Avant les vêpres, il y eut un enterrement de deux chasseurs du 13<sup>e</sup> Alpains ; après, encore un enterrement de plusieurs autres.

Que cette après-midi fut longue ! Le canon dura sans interruption jusqu'au soir, nous fendant l'âme.

### 16 août

À 8 heures du matin, un défilé de prisonniers passa dans notre rue. Il y en avait quatre-vingts dont deux manteaux gris. On les dirigea sur Saint-Dié. Encore aujourd'hui, un enterrement de quatre soldats français.

Dans la dépêche, Sainte-Marie est reprise par les nôtres, mais à quel prix ! Le col du Bonhomme tient bon toujours. Ajoutons que celui du Luschbach, sans qu'on en parle, jamais ne fléchit.

Le soir, à 6 heures, on vint en hâte de la mairie nous avertir qu'on allait amener des blessés à l'asile, dans une heure, et qu'on faisait pour cela appel aux personnes de bonne volonté. J'y partis de suite : les lits étaient déjà là. Avec les Religieuses et quelques autres personnes qui étaient accourues, il fallut faire grand hâte ! Pendant que les unes faisaient les lits, les autres se mettaient en quête de vaisselle ; le souper se préparait en haut, dans la cuisine de Sœur Rose. Sœur Prudence, Religieuse de la Doctrine chrétienne, était là aussi. Chacune revint avec ce qu'elle put. Et à 7 heures, où les blessés commencèrent à arriver, deux salles se trouvèrent prêtes. Les infirmiers ne faisaient que les déposer et repartaient aussitôt en chercher d'autres, cela par une pluie battante.

À 8 heures, on put déjà faire souper pas mal de blessés ; comme il n'y avait pas assez de couverts, dès que les premiers avaient fini, ce fut le tour d'autres. Il n'y avait pas assez de linge non plus ; je retournai alors à la maison en chercher, avec différentes autres choses. Mais le peu de temps de cette courte absence, on avait amené encore beaucoup d'autres blessés, et à 9 heures on en amenait encore, de sorte que les trois salles se trouvèrent remplies. La plupart, heureusement, n'étaient pas gravement blessés (les grands blessés avaient été conduits à l'hôpital), trois seulement que l'on mit dans la salle du milieu. Ils venaient tous de l'Alsace, d'au-delà du col du Bonhomme. L'un avait les deux jambes traversées de plusieurs balles et bleuies jusqu'aux genoux ; les cahots de la voiture, depuis le col surtout, l'avaient beaucoup éprouvé tout le long du trajet. Il souffrait tellement que, les deux jours suivants, nous ne pûmes le bouger pour faire son lit ; cependant, on ne l'entendit échapper aucune plainte. L'autre avait un pied traversé

par une balle et tellement enflé qu'il fut impossible de le déchausser : on dut couper son soulier. Pour le troisième, c'était une énorme blessure à l'épaule, faite par un éclat d'obus qui lui avait enlevé tout ce morceau de chair. Il souffrait aussi beaucoup, et bien qu'on s'ingénîât (même en s'y prenant à trois) pour l'appuyer de côté, rien ne put lui donner de soulagement : il passa sa nuit à gémir malgré lui. (Il y avait dans le nombre quatre prisonniers : un de Mecklembourg (un Prussien de Prusse !); un de Münster en Westphalie. Les deux parlaient le hoch deutch. Un de Sarrebrück, et un Alsacien, de Strasbourg. On leur fit immédiatement vider les poches en arrivant, et ordre nous fut donné de ne point leur mettre en main ni couteau, ni fourchette, aussi on leur donna la viande toute coupée.)

Quelle triste nuit alors nous passâmes ! et que chacune des heures fut longue, voyant souffrir autour de soi, sans rien y pouvoir.

Le lendemain, on fut un peu mieux organisé, tout s'arrangea petit à petit dans cette installation de fortune. Les infirmiers nous aidaient ; ils voyaient ce qui manquait, et nous le réclamaient, dans leur langage : « Ma Sœur, vous ne pourriez pas me trouver un « polochon » ? », etc. Alors on se mit en quatre pour leur « dégotter » tout ce qu'on pouvait, selon leurs désirs. Le dernier jour même, quelques « quarts » neufs circulèrent (ce bonheur de boire le café dans un quart qui n'était pas « culotté » !).

De ce jour, il nous fallut avoir chacune le brassard d'infirmière, estampillé de la mairie. Puis on fit connaissance avec les blessés. Il se trouvait parmi eux un prêtre-soldat de la Lozère, il y en avait pas mal de l'Isère, puis aussi de la région du Midi, ainsi, plusieurs Marseillais (l'un d'eux, quand on lui versait du vin, trouvait que c'était comme du velours).

Il fallut aussi, le matin et le soir, à la visite du major, faire l'interprète pour les prisonniers, ce qui revint tantôt à Marthe et Hélène avec moi, selon que l'une ou l'autre avait passé la nuit. Suzanne allait toujours à l'hôpital. Nous avions un grand plaisir à soigner ces blessés, et de les gâter un peu. Quelqu'une nous recueillait des petites douceurs qu'elle nous apportait. Enfin, on put mieux les soigner, ceux-là, les premiers, grâce à un troupeau de belles vaches capturées dans une des fermes au-dessus du Bonhomme. Les bonnes bêtes broutaient tout près, dans la prairie tout contre l'asile, et les infirmiers nous apportaient le lait.

### 17 et 18 août

Il régnait une bonne fraternité parmi tous ces soldats ; ils partageaient leurs cigarettes, se les passant d'un lit à l'autre. Et lorsque Sœur Prudence leur faisait faire la prière, leurs voix n'en faisaient qu'une, le soir surtout. Sans doute pensaient-ils à ce moment-là davantage à ceux qu'ils avaient quittés, et qui, peut-être aussi à cette même heure, priaient pour eux. Cela dura ainsi quatre jours, pendant lesquels il eurent la visite de Monsieur le Curé, accompagné de son vicaire.

### 20 août

La dépêche n'était pas très longue. On sentait qu'il n'y avait pas quelque chose de bon à dire. Et la mort de Pie X qui y figurait, augmenta le serrement de cœur. Il nous semblait que tous les Français dussent le ressentir. Car le Saint Pape, jusqu'au bout, aimait toujours encore la France, malgré l'apostasie de ses gouvernants. Et il avait béni la paix.

Enterrements de plusieurs soldats.  
Dépêches : Nos troupes occupent le Donon, progressent en Alsace. Combats en Belgique, en Russie. Le 10<sup>e</sup> Ch à Pied enlève un drapeau allemand du 132<sup>e</sup> Infanterie.

## 21 août

Aujourd'hui, une victime de la barbarie allemande, entre autres : Monsieur l'Abbé Calba, vicaire à Saint-Maur à Lunéville, fusillé.

Dépêche : Succès en Alsace. Les armées belges se replient sur Anvers.

Mais le lendemain, le vendredi 21, un soldat vint à 11 heures nous avertir qu'on allait emmener tous les blessés l'après-midi, et qu'il fallait que tout soit prêt pour 1 heure. Ça c'était clair ! On ne demanda pas d'explication, on avait compris.

On avança donc l'heure du dîner, faisant encore une fois diligence en haut, tandis qu'en bas se préparaient les petits paquets pour la route, les fleurs. La bonne Sœur Rose mit dans sa poêle tout ce qu'elle pouvait contenir ; et à mesure que c'était cuit, elle descendait avec et faisait le tour des salles, servant à même, pour aller plus vite. À 1 heure, tout était prêt pour la visite des majors. Ce fut en hâte la « larme d'adieu », puis les infirmiers rassemblèrent tous les « godillets » et l'embarquement suivit pour la gare. À mesure qu'ils passaient, nous glissions dans la main de chaque blessé son petit paquet, avec sa petite touffe de fleurs. À 3 heures, les derniers franchissaient la grille de la cour. Et eux qui savaient ! Quelques-uns nous dirent en nous remerciant : « Nous partons. Et vous, qu'est ce qui va vous arriver ? » Nous répondons : « Il n'arrivera que ce que Dieu voudra. »

Voilà donc nos cinquante deux blessés partis. Un long train se forma à la gare, car avec eux furent emmenés de Fraize tous ceux de l'hôpital qui étaient transportables (cela faisait une bonne centaine environ). Je partis tout droit à l'Hôtel de Ville, voir le communiqué. Tout à la fin, on lisait qu'un civil, à Badonviller, avait été frappé d'une balle sur le pas de sa porte. Nous nous demandons toute la soirée : Est-ce que ce ne serait pas le grand-père Marchal ? L'idée vint à Suzanne : Peut-être, saurait-on quelque chose à Baccarat ? Il fut alors décidé d'aller chez le cousin de Jean, Monsieur Jardel, le lendemain, sans tarder ; après, on ne pourrait peut-être plus ?...

## 22 août

Longue dépêche du matin : Nos troupes réoccupent Mulhouse. Celles de Lorraine se replient. Le Général Pan, maître de Thann et Dannemarie, rejette les Allemands sur Mulhouse..

Ce matin-là en allant à la messe à 7 heures, arrivée au pont <sup>2</sup>, le pont était gardé (le soldat était de faction de notre côté ; il portait à son col le chiffre 14). Ce fut un énergique : « On ne passe pas ! », « Je ne vais que là, tout près » lui répondis-je en lui montrant l'église. Mais bien qu'il vit que je ne mentais pas, j'avais mon missel à la main, ce fut une seconde fois : « On ne passe pas ! » Il n'y avait pas à insister, naturellement. Cependant, je restais là sur place, sans rien dire, mais aussi sans pouvoir me décider à retourner sur mes pas. Le soldat comprit sans doute mon grand désappointement ; il reprit : « Êtes-vous infirmière ? », « Oui, mais je n'ai pas mon brassard sur moi. », « Si vous pouviez aller le chercher ? »

Je retournai d'un trait à la maison et revins avec mon brassard. Avec cette « patte blanche », je n'avais plus rien à dire, le soldat non plus ; il sourit en me revoyant et me laissa passer.

Ainsi à partir de cette date, le pont fut gardé. Mais cela ne dura que les deux jours qui suivirent, et ce fut tout.

De retour de la messe, nous nous apprêtons, Suzanne et moi, et en route pour Baccarat, par le train de 8h40. Il mit  $\frac{3}{4}$  d'heure pour arriver à Saint Léonard. Là, tous les voyageurs descendent et on leur dit qu'on ne sait pas si on pourra aller plus loin. Ils attendent. Une heure se passe, une heure et demie... toujours point de train pour Saint-

---

2 Henri Lalevée : Il s'agit du Pont de la Forge.

Dié. Que faire? Ne vaudrait-il pas mieux retourner à Fraize (à pied, bien entendu) car on risque de rester là toute la journée. Quelques-uns sont las de se morfondre ainsi sur le quai, et s'en vont ; mais le plus grand nombre des voyageurs prolongea sa patience. Nous aussi nous disons : attendons encore un peu, et heureusement, car il se forma enfin un train, très long, pour Saint-Dié où l'on arriva, avec des arrêts tout le temps, il était près de midi ! Saint-Dié était comme une ville déserte : rien dans les rues, aucun bruit. Nous nous mettons aussitôt à la recherche d'une auto, mais que ce fut chose difficile à trouver ! Après avoir frappé inutilement à quatre ou cinq portes, on nous dit qu'il y avait quelques jeunes filles de Saint-Dié qui avaient appris à conduire, afin de pouvoir en cas de guerre se rendre utiles de suite ; nous allâmes chez l'une d'elles, au plus près : elle était engagée aussi. Enfin, retournant à l'autre bout de la ville, nous trouvons une auto qui voulut bien nous conduire à Baccarat et nous partons. Il était 1 heure. Mais déjà, en quittant Saint-Dié, rien sur les routes, rien absolument : nous ne rencontrâmes pas une seule voiture, pas un passant, ni âme qui vive, rien jusqu'à Raon. Partout, dans cette vallée, un silence de mort, et ce silence qui l'enveloppait, on ne le pressentait que trop, préparait quelque chose... En quittant Raon, pareil. À mesure que nous approchions de Baccarat, les ponts étaient gardés aussi, le chauffeur devait descendre chaque fois et donner des explications, en montrant ses papiers. Nous fîmes toutefois une rencontre dans cette dernière partie du trajet. À un tournant, nous apercevons une longue file d'artilleurs qui revenaient en désordre. Deux ou trois canons se suivaient, un peu plus loin, quelques chevaux, d'autres soldats, toujours à la débandade, et encore des canons. Et chaque artilleur sur son canon avait un air si morne qui nous frappa. Il nous fallut alors ralentir et cela un bon bout de chemin. On n'entendait pas un mot, les soldats se hâtaient seulement beaucoup. Qu'est-ce qu'ils ont, ces soldats ? pensions nous tout bas. Pourquoi ont-ils cet air là ? Pourquoi ? Nous le sûmes plus tard : ils revenaient de Morhange !<sup>3</sup>

En entrant dans Baccarat, grande effervescence dans les rues, dont nous eûmes l'explication ensuite. Ces gens savaient des choses que nous, à Fraize, nous ne savions pas. L'ennemi approchait d'eux à grands pas, et ils devisaient sur ce qu'ils devaient faire : partir ou rester ? L'auto eut peine à se frayer un passage au milieu de cette foule. Enfin nous voilà rendues à destination. Grande fut la surprise lorsque la porte s'ouvrit ! « Repartez tout de suite, nous dit Monsieur Jardel en nous voyant, et ne vous attardez pas en route, les ponts peuvent être coupés d'une minute à l'autre. » Nous restâmes dix minutes en tout, sans nous asseoir. Juste le temps de se dire bonjour, et de savoir que c'était bien du grand-père Marchal qu'il s'agissait, mais on n'avait pas de détails. Pour eux, ils ne savaient pas encore ce qu'ils feraient, ils penchaient plutôt pour partir : l'heure était grave. Une tasse de thé, toujours debout, on s'embrasse en hâte, en se disant : à la garde de Dieu ! et nous repartons. En lenteur encore, mais une fois sortis de Baccarat, le chauffeur activa, repassant par Saint-Dié qui avait le même aspect que le matin. Que cela changeait des jours d'avant !... En quittant cette ville, nous rencontrâmes un immense train de blessés qu'on emmenait. Et sans trop d'encombres, nous étions rendues à Fraize, pour 4 heures.

---

3 Henri Lalevée : J'ai vu ces mêmes artilleurs qui rentraient à Épinal. Nous construisions une batterie non loin de la route Épinal-Deyvillers, près du carrefour des Quatre-Vents. J'allai questionner un de ceux-ci pour avoir des nouvelles. Il ne me répondit pas, mit son mouchoir dans sa bouche et remonta sur son avant-train qu'il avait quitté. Le Capitaine lui-même marchait (à cheval) quelques cent mètres devant la colonne et paraissait ne pas s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Plusieurs avant-trains n'étaient pas suivis de caisson ni de canon.



Quelle impression d'angoisse nous causa cette journée ! C'était, nous le comprîmes après, la bataille de Lunéville qui se préparait.

De ce jour, on ne sonna plus les cloches ici. Et au lieu de 8h c'est à 6h qu'il fallut être rentré chez soi ; à partir de cette heure, défense de faire du feu.

### 23 août

Dépêche peu importante mais Monsieur l'Abbé Eugène Robert, curé de Cutry, fusillé.

À la pointe du jour, un écho de fusillade très net, du côté du bois de Mandray, arrive jusqu'à nous. Et ce fut une journée entière de grand canon, du côté de Sainte-Marie. Il se passe quelque chose de gros par là, mais quoi ? On se le demandait sans pouvoir le savoir. On commença alors à se dire mais sérieusement : Que nous réserve demain ? Et là s'accrut cette angoisse de l'inconnu. Si perçante.

### 24 août

Nos troupes du Donon et du Col de Saâles ramenées en arrière. Forts de Liège tiennent toujours. Nos troupes ont pris partout offensive en liaison avec armée anglaise.

Monsieur l'Abbé Anatole Renandin, curé de Viviers sur Chiers, fusillé.

De grand matin, une violente canonnade, toujours dans la direction de Sainte-Marie, elle nous réveilla, et dura une partie de la matinée. À 10 heures, on en entendait encore les échos prolongés. Même question que la veille : que se passe-t-il là-bas ? Aujourd'hui encore, soldat enterré. Ce même jour, nous eûmes quelques nouveaux blessés à soigner à l'asile, mais en plus petit nombre (il y avait encore deux prisonniers, de Wurtemberg). Mais ils ne firent pour ainsi dire que passer. Cette fois, ce fut surtout Marthe qui fit l'interprète (et lorsqu'ils partirent, un de ces deux prisonniers voulut offrir à Marthe, pour la remercier, les boutons de ses épaulettes... comme souvenir !... « Je vous remercie ! » dit-elle).

À 5 heures, une patrouille de nos dragons avec leurs lances fait son apparition dans Fraize<sup>4</sup>. On ne sut pas pourquoi cette patrouille était ainsi venue. Ce fut la seule fois qu'on en vit. Le soir, on apprend l'occupation de Lunéville ! Après souper, étant montée à la mansarde chercher quelque chose, je vis dans la direction de Saint-Dié des lueurs vives et brèves qui sillonnaient le ciel. Cela me parut bien ne pas être des éclairs. Je regardai encore, ça continuait. J'appelai Hélène, et nous restâmes un bon moment là, à regarder. Non ! ça, ce n'est pas des éclairs ! Tout s'expliqua dans la suite : c'était Saint-Dié qu'on bombardait !

### 25 août

Pas de dépêche, aujourd'hui.

Dans la nuit, dès 2 heures du matin, de sourds grondements se font entendre, du côté de Saint-Dié, ce ne sont rien que des pièces lourdes qui tirent. Cette nuit de la Saint-Louis 1914 nous restera en mémoire : tout tremblait tellement ! Et ça continua une partie de la journée. Qu'est ce que cela préparait ? On ne le sut que bien des jours après...

### 26 août

Monsieur l'Abbé E. Thierry, curé de Gondrecourt, Monsieur l'Abbé Jos. Thiriet, curé de Deuxville, Monsieur Élysée Barbot, curé de Rehainviller, Monsieur Léon Vonaux, professeur à la Malgrange, fusillés (ce dernier à Jamy).

Ici, de cette nuit, la gare et la poste sont évacuées. Quand on apprit, tout au matin, quel coup cela donna à tout le monde ! On sentait la menace là, tout près. Cependant, le courage se maintint, égal et plus que jamais, on se confia à Dieu.

C'est ce jour que les Allemands entrèrent à Saint-Dié mais personne n'en sut rien ici.

---

4 Henri Lalevée : Les régiments de dragons à numéro impair étaient armés de la lance. Elle fut bientôt abandonnée.

## 27 août

Monsieur Émile Braux,  
curé de Longuyon,  
Monsieur Fernand  
Persyn, vicaire, même  
lieu, fusillés.

Dans la matinée commença un combat très vif dans le bois de Mandray. Lorsque nous entendîmes cette fusillade, toute proche de nous, ce fut toute une révélation. « Ils ne sont pas loin, cette fois ! » se dit-on... Mais on ne croyait pas si bien dire (Qu'eût-ce été si on avait à ce moment connu la réalité ? c'est à dire, qu'il y en avait des milliers là, de l'autre côté de nous, et des Autrichiens avec...).

Le canon qui se rapprochait chaque matin, du côté de Mandray, tous les jours précédents, nous renseignait déjà un peu. Bien que ne sachant pas ce qui se passait, nous pouvions cependant en deviner quelque chose par ce que nous entendions, et maintenant, tout près. Avant midi, on vint chercher les derniers blessés de l'asile (Lyonnais pour la plupart).

Le combat se poursuivit avec le même acharnement tout le jour ; il ne devait se terminer qu'à la noire nuit. À 1 heure, puis à 4 heures, nous voyons de la fenêtre, et sans jumelles, nos Alpains du 13<sup>e</sup> et du 30<sup>e</sup> aller à l'aide de leurs frères, dans le bois de Mandray. Ils montent en files, le long des Sèches-Toumées. Pour beaucoup de ceux-là, le bois doit devenir le tombeau.

Il y aura sûrement beaucoup de blessés rien que de cette journée, pensions-nous à la maison. Et justement, étant retournée à l'asile, après le départ des blessés, l'après-midi, j'appris qu'en effet il y en avait en grand nombre, à la lisière du bois, qu'on n'avait pu emporter. Je dis cela en rentrant, et aussitôt nous résolûmes d'aller les chercher à la tombée de la nuit, avec des brancards. Nous savions que nous en trouverions d'autres qui viendraient avec nous ; et une jeune fille qui se trouvait en même temps que moi à l'asile était prête déjà pour se joindre à nous. Sœur Prudence était aussi de la partie chacune était bien décidée : nous ferons autant de voyages qu'il faudra, mais nous rapporterons tous ceux que nous pourrons !

Comme nous devisions de cela en petit groupe, devant la maison, cherchant l'endroit et l'heure la meilleure pour fixer le rendez-vous afin de partir toutes ensemble, un Alpin qui passait tout contre nous entendit. Il s'écria : « N'essayez pas ! Jamais on ne vous laissera passer ! » Cela lancé d'un ton si ferme qu'il fallut se le tenir pour dit, mais nous en eûmes le cœur navré. Nous sentions que la pensée de ces pauvres blessés nous poursuivrait toute la nuit, et que de nous dire qu'ils mouraient là, pas loin de nous, nous ne pouvions chasser cette obsession. Malgré soi, on pensait aussi à leurs mères. Si elles les savaient là en ce moment ! Pauvres Petits ! Ils les appellent sans doute, et personne ne leur répond. Tout cela rendit le reste de la soirée bien triste ; avant la nuit, on voulut regarder une dernière fois du côté de ce bois de Mandray qui nous attirait tant, mais on ne vit rien. Alors la pensée vint : si, nous pouvons quelque chose : prier pour eux. Et ce fut là la consolation. S'il nous était impossible, humainement, d'aller leur porter secours, nous pouvions du moins leur donner la plus belle aumône qui soit : celle de la prière. Elle s'éleva alors, fervente, pour eux, avec la confiance que Celui qui avait eu soif sur la Croix les aiderait, et que sa douce Mère se pencherait sur les mourants pour consoler leur agonie. Dans la nuit, on n'entendit plus rien.

## 28 août

Monsieur l'Abbé  
Eugène Jacob, curé de  
Lexy, martyrisé par les  
Allemands.

De bonne heure, la canonnade recommence. Une fusillade s'engage énergique dans les Sèches-Toumées. Ça crépite ferme...

Arrêtés devant la maison, nous voyons un Alpin partager son pain avec l'un d'eux.

Dans la matinée, nous voyons passer beaucoup de prisonniers ; nous apprenons qu'il y en a trois cent dix, et des Alpains les conduisent sur Plainfaing. Vers midi, le combat se calme un peu, mais il reprend à 2 heures. Un peu plus tard, le 11<sup>e</sup> dragons passe. Qu'ils étaient beaux, ces dragons !

Sur les entrefaites, un homme venant du côté d'Anould dit en passant dans notre rue : « Les Allemands sont à Saint-Dié ! » Ce qui causa en entendant cela un petit attroupement autour de lui. Mais comme, dès les premiers jours de la guerre, il avait circulé bien des faux bruits, on se dit que c'était sans doute encore un « canard » auquel il fallait couper les ailes. « Taisez-vous, lui répondit-on, ne répétez pas des choses pareilles ! » Et personne ne voulut croire cet homme. Il poursuivit son chemin ; et l'on ne se tourmenta pas plus pour Saint-Dié que s'il n'avait rien dit.

Peu avant 6 heures, voilà des Alpains du 22<sup>e</sup> qui passent par tout petits groupes de cinq ou six ; l'un d'eux s'arrête sur le trottoir. Comme il y avait justement du feu allumé, puisque depuis plusieurs jours il fallait avancer l'heure du souper, nous faisons en hâte du vin chaud. Ils entrent l'un après l'autre, l'un même entra dans la cuisine, pour repartir aussitôt ; cela les reconforta. Ces pauvres soldats montaient eux aussi vers le bois de Mandray ; ils étaient pleins de courage et disaient seulement (comme ils disaient tous : « Ah ! Si nous avions du renfort ! »). Hélas le renfort ne vint jamais !

Le soir, à 8 heures, nous trouvant au jardin, nous voyons une immense lueur dans la direction de Mandray. Nous nous attardons à regarder : elle s'étendait de plus en plus, puis elle embrasa tout ce coin du ciel. D'autres aussi étaient dehors, regardant, anxieux. Il y a un incendie par là. Oui, mais qu'est ce qui brûle ? Nous sûmes le surlendemain seulement, rencontrant quelqu'un qui nous l'apprit au sortir de la grand messe, que c'était l'église de Mandray !

Le grondement du canon se prolongea bien tard dans la nuit, et la lueur aussi. À minuit, le ciel était encore tout rouge ; à 2 heures du matin, ce n'était pas fini.

### 29 août

Dès 5 heures du matin, une violente fusillade retentit dans le bois de Mandray et nous réveille en sursaut. Nous voilà vite dehors, écoutant, mais toujours sans rien voir. On rentra avec la même impression que ramenait chaque matin le rapprochement du canon. À la fusillade, s'ajoutait maintenant le bruit des mitrailleuses, tac-tac-tac...

Ce fut une journée de grand vacarme. Elle commença par une pluie d'obus sur le col des Journaux et sur celui de Mandray ; un obus dépassa et arriva tout près des Faulx, un autre tomba au Belrepaire. Mais que dire de cette date où des balles arrivèrent jusque dans notre cour et celles de nos voisins...

C'est ce matin là que Joseph Bastien du Belrepaire fut tué. Il se trouvait dans son champ à faucher, et voit venir un soldat qui s'enfuyait. Instinctivement, il leva sa faux : le Boche aussitôt tira sur lui et l'abattit, puis il se sauva et on ne put le rattraper dans le petit bois où il s'était caché 5.

---

5 Henri Lalevée : La relation de la mort de Joseph Bastien dit d'Joujou Rapineau n'est pas tout à fait exacte. Bastien était un journalier des Aulnes qui fanait pour autrui dans les prés un peu en amont du carrefour du Belrepaire. Un Allemand, sans doute égaré, voulut traverser la vallée à sa hauteur. Bastien lui barre le passage en présentant sa fourche comme un soldat croise la baïonnette. Le soldat s'arrête et fait signe à Bastien de le laisser passer ; mais Bastien reste menaçant si bien que le soldat

Dépêche du 27 : Le Général Gallieni nommé Commandant de l'Armée de Paris et gouverneur militaire. Longwy capitule. Longue dépêche : Combats engagés sur tout le front. Celle du soir aussi, les Allemands ont hier bombardé Saint-Dié. Longwy bombardée depuis le 3 août se rend après 24 jours.

L'après-midi, nos Alpains retournent à la charge. Nous les voyons encore des fenêtres de derrière. Entre-temps, se reproduit la même scène que deux jours avant. Un jeune homme, en passant, dit : « Les Allemands sont à Saint-Léonard. », « Comment mais s'ils étaient à Saint-Léonard, ils seraient ici ! » Et la même indignation suivit, avec la même conclusion : « Taisez-vous ! Ne répétez pas des choses pareilles ! » Et personne ne le crut, et on ne fut pas inquiet pour le côté de Saint-Léonard. Ah ! si l'on s'était douté que ce n'était que la vérité, on n'eût plus vécu. Surtout, si on avait su que ces jours-là, une patrouille allemande avait poussé jusqu'au Souche d'Anould !

On amène à l'hôpital de nouveaux blessés : ils ne devaient y demeurer que peu. Y en avait-il parmi ceux-là du nombre que nous aurions voulu secourir l'avant-veille ? On ne le sut pas.

Les obus pleuvent dru ; sur le soir, un petit arrêt. Entre 5 et 6 heures, nous voyons passer devant la maison quelques voitures d'ambulance partant sur Gérardmer ; elles devancent toutes une voiture entièrement fermée, et qui allait très lentement. Ce doit être un grand blessé, se disait-on sur son passage. On apprit en effet que c'était un Commandant de chasseurs alpins que l'on transportait mourant, et peu après, qu'il avait succombé pendant le trajet<sup>6</sup>.

De ce jour là, on alla chercher son pain sous les obus, et il allait être réduit bientôt.

Également dans la direction de Saint-Dié, tout est violemment bombardé au loin, aussi tout tremble à outrance dans la maison. À la nuit seulement, le vacarme se tut.

### 30 août

Le canon tonne dès le jour. Ordre fut donné dans toutes les maisons, à 8 heures, que si l'on avait des armes chez soi, elles devaient être déposées à la mairie, ce dimanche matin, aussitôt.

À la grand messe, on annonce en les recommandant aux prières, trois nouvelles victimes de la barbarie allemande :

Monsieur l'abbé Mathieu, curé d'Allarmont, fusillé le 24 août.

Monsieur l'abbé Buecher, curé de Luvigny, fusillé le même jour.

Monsieur l'abbé Lahache, curé de la Voivre (à 1 kilomètre), fusillé le 29. Ce dernier paraît-il, se banda lui-même les yeux, et demanda qu'on lui laisse le temps de réciter un De Profundis.

En entendant la lecture de ces crimes, un frémissement d'horreur courut dans toute l'église, et avec quelle tristesse on en sortit...

---

... 14 décharge son arme sans même épauler. Bastien tomba mortellement touché et le soldat traversa la vallée pour gagner le bois de Doinont cependant qu'un jeune homme courait avertir à bicyclette les gendarmes.

6 Henri Lalevée : Le Commandant blessé est le Commandant Verlet-Hanus du 13<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs alpins. Le Souvenir français et les survivants lui ont élevé un monument au Col de Mandray érigé en septembre 1962. Il est regrettable qu'on eut simplement gravé : « Au Commandant Verlet-Hanus » car les mots : et à ses chasseurs s'imposaient du fait que le Commandant mourant n'avait qu'une pensée : celle de ses Chasseurs.



*Incendie de l'église de Mandray, le 28 août 1914,  
dessin original de Marie Petitdidier.*

Point de vêpres aujourd'hui.

Dans la soirée, à 5 heures, un avion allemand survole Fraize et lance deux fusées dans les prés en face des écoles, au-delà de la Meurthe.

### 31 août

Les Allemands progressent dans la direction de la Fère.

De bon matin, comme l'avant-veille, il se livre dans la forêt de Mandray un violent combat. Vers midi encore, les coups de canon se rapprochent ; le soir, à 6 heures, ils redoublent avec furie et ne cessent qu'à la nuit.

Rien que ce que nous avons entendu dans cette journée nous suffisait : il devait se passer là des luttes terribles.

Ce fut ces derniers jours d'août que passa à Fraize l'ambulance du Docteur Grosmaire, de Saint-Dié, dont faisaient partie L. Feltz et J. Bte Gérard de La Forain, le cousin de Maman. La femme de ce dernier vint le voir chez nous, et passa à cette occasion deux jours à la maison. Ils nous quittèrent ainsi, à la veille du bombardement, nous laissant deviner leurs inquiétudes pour nous.

Tout le jour, grande circulation d'autos. Mouvement de quelques fuyards déjà.

### 1<sup>er</sup> septembre

Résumé de la dépêche : Succès français au combat de Haut-Péronne.

Brusque réveil au jour par le canon, tout proche, et à coups répétés. Les mitrailleuses crépitent activement dans le bois, et encore aux Sèches-Toumées où sont nos Alpins. Le combat redouble dans l'après-midi surtout. On entendait tout sans rien voir jamais, aussi on ne sut rien davantage : on conclut seulement...

### 2 septembre

Plus de dépêche. Quelques coups isolés de très bonne heure.

Revenant de la messe de 7h, je rencontre près du pont un soldat du 133<sup>e</sup> qui était hors de combat. Blessé à une jambe, il se traînait comme il pouvait, et de le voir là, à cette heure seul et dans cet état, cela me paraissait comme une énigme. Je lui demandai comment il avait fait pour venir jusque là ; il me répondit qu'il s'était traîné le long de la lisière de la forêt. Puis il me demanda où il pouvait trouver un bâton ; pauvre soldat, il en avait bien besoin ! Après que je lui eus indiqué, ainsi que sa route (le chemin de Clefcy) car il voulait gagner Gérardmer, et espérait peut-être rencontrer sur les chemins une voiture, il me remercia chaudement. Puis il dit : « Madame, s'ils avancent aujourd'hui de deux kilomètres, ce pays est perdu ! » Cette parole me donna le frisson et je n'en demandai pas plus. Je pensai seulement : Combien c'est l'heure de prier !

L'idée m'était venue un instant d'emmenner ce pauvre fuyard à la maison pour lui offrir un petit réconfort ; mais cela l'eût bien retardé, et il n'y avait pas de temps à perdre. Je le quittai donc au bout du chemin du pont, tandis qu'il allait demander le bâton dans la maison en face.

À 9 heures, le combat reprend. Et, chose très perceptible, jusque midi le point de départ des coups de canon change de place. La parole du soldat me revenait -sans cesse et elle me résonna dans le cœur tout le reste du jour. Cependant, je la gardai pour moi seule. À quoi bon tourmenter si cela devait être inutilement ?

À 3 heures, huit obus dépassent la montagne et viennent tomber à la Beurrée ; l'un arrive tout près de l'église. Aucun heureusement ne cause d'accident ; ils soulèvent seulement d'énormes nuages de terre. On se regarda en silence, en voyant de la maison leurs grandes fumées... ce qui voulait dire encore : que nous réserve demain ? Le combat dura jusqu'au soir.

### 3 septembre

Même situation de détresse que ramenait chaque matin. Aujourd'hui pourtant le combat cessa tôt. Silence dans la journée. Pourquoi donc ? Dans l'après-midi, on voit s'élever des fumées du côté du Souche et du Chipal. « Qu'est ce qui brûle encore par là ? » se demande t-on...

Mais tout le reste disparut, pour ainsi dire, à côté de l'événement du jour : une patrouille allemande était descendue jusqu'à l'auberge du Col des Journaux <sup>7</sup> ! (donc à la moitié de la montagne) Quand on sut cela, le soir ! « Mais oui, ils sont là ! Ils sont descendus jusque chez Alcide ! » Ah ! Ce silence !

### 4 septembre

Cette fois, avec ce qui avait eu lieu la veille, Maman songe à réaliser le projet qui nous préoccupait depuis une semaine surtout, et auquel elle pensait jour et nuit : faire partir Thérèse avec les enfants. La journée se passa donc à faire des malles. Restait maintenant à savoir si on pourrait avoir une auto ? On espérait que oui, malgré tout. Il n'y avait plus dans Fraize que celle de Monsieur Fournier.

Le canon gronde fortement dans la direction de La Croix-aux-Mines ; dans la soirée, des obus arrivent sur la Sébout.

À partir de maintenant, on rationne pour le pain (250 gr. par personne).

Thérèse eut encore la satisfaction de recevoir ce soir là, avant le départ, une carte de Paul, toujours du même côté, toujours vaillant.

### 5 septembre

De bonne heure (à 5 heures du matin), on va chez Monsieur Fournier, garagiste, demander l'auto. Il était rentré justement et le départ fut arrêté séance tenante. Nous pouvions remercier la Providence d'être arrivés les premiers : quelques minutes plus tard, c'était trop tard !

Avec le jour, tout commence à gronder autour de nous ; et les fumées des obus qui éclataient là, pas loin ! Le ciel aussi était tout sombre. Il nous tardait de voir nos voyageurs partis.

7 heures 30 : Suzanne, Thérèse, Pierre et Paule, avec Marthe sont prêts ; les malles chargées en un tour de main. Nous nous embrassons en hâte, en nous confiant réciproquement au bon Dieu. Et sur la porte, nous regardons l'auto s'éloigner ; elle s'en va lentement, ayant peine à se frayer un passage à travers l'encombrement qui remplissait la

---

<sup>7</sup> Henri Lalevée : Le mot Col des Journaux est inexact. Marie a voulu dire : l'auberge du Bon Repos proche des Sèches-Toumées, au carrefour du chemin dit : La Grand Voie et du CD Fraize-Chipal. L'auberge était alors tenue par Alcide Claude.

rue : jusqu'à la Croix de Clairegoutte, il y avait de l'artillerie tout le long, en marche. Elle ne venait pas, elle s'en allait...

*Elle descendait la vallée, mais pour Marie, elle s'en allait ; il n'est pas dit qu'elle n'allait pas au contraire prendre position dans la vallée de la Petite Meurthe.*

Enfin, les voilà partis ! Nous poussons un soupir de soulagement, eux du moins sont à l'abri ! Bien que ne sachant pas où elles iraient, nous nous sentions rassurées ; pour le moment, elles partaient devant elles, déjà jusqu'à Gérardmer, puis elles verraient ensuite.

À 8 heures, je vais à l'enterrement de plusieurs soldats dont le lieutenant de Villeneuve, du 26<sup>e</sup> dragons. Malgré toutes les menaces qui étaient là, si proches, puisque les obus dépassaient déjà le Col des Journaux et pleuvaient tout autour, il y eut encore beaucoup de monde, comme d'habitude, pour les soldats. À l'église, tout tremblait bien fort, et on se demandait intérieurement si cette pauvre messe pourrait s'achever sans qu'il n'arrive rien. Elle s'acheva. Mais comme on était au cimetière pour les dernières prières, il était 9 heures moins le quart, tout à coup, évolue au-dessus de la foule amassée là, un avion à la croix noire. Il arrivait par le côté d'Anould, et à peine l'avait-on entendu venir. Il fait deux tours, lentement, planant très bas ; il ne lance rien. Puis il à l'air de vouloir s'en retourner. Tous les yeux sont sur lui.

C'est fini ; on sort du cimetière, par tout petits groupes de deux ou trois personnes, et prenant le chemin du pont, je m'arrête un instant pour regarder de quel côté l'avion va se diriger.

Il passa au-dessus de nous, toujours très bas. Juste à ce moment, une compagnie du 5<sup>e</sup> Chasseurs de Remiremont campait pour quelques minutes dans la prairie, de chaque côté du pont, en face de l'église. Aussitôt, instinctivement, tous ces soldats se mettent à tirer, rageusement. Cela ne dura pas plus d'une minute, et malheureusement ne servit à rien. L'avion n'est pas atteint. Il s'en va, maintenant en vitesse ; il a vu tout ce qu'il voulait voir. Il repart par où il était venu <sup>8</sup>.

Cette minute pendant laquelle il nous fallut ainsi traverser au milieu des balles, je ne l'oublierai de ma vie. Et s'en retournant, on se demandait entre soi : que va t-il arriver ensuite ?

À 10 heures, il y eut encore un autre enterrement, cette fois d'une personne de Fraize, de la Grand-rue. Ce fut Maman qui y alla ; mais pour une heure qu'elle était hors de la maison, oh ! que ce temps nous parut long ! long ! Les fumées des obus remplissaient déjà les Sèches-Toumées, et à mesure que nous voyions se multiplier ces nuages blancs <sup>9</sup> qui se touchaient, combien il nous tardait de la voir revenir ! Car l'angoisse se multipliait en même temps dans notre cœur. Et comme nous étions prêtes pour aller la chercher, enfin, tout près d'11 heures, elle rentrait. Il n'était que temps ! Les obus tombaient maintenant dans Fraize même et avec eux ce fut le signal.

Alors le bombardement commença.

Juste à cette heure se trouvait de passage une Cie du 11<sup>e</sup> Chasseurs à cheval de Vesoul. Dès les premiers coups qui tombaient serrés, les chasseurs rentrèrent dans les maisons. C'est ainsi que notre rue se trouva remplie d'une longue file de chevaux, et ces pauvres

---

8 Henri Lalevée : Il a peut-être été atteint, même sérieusement, aussi cherche t-il à regagner sa base le plus vite possible.

9 Henri Lalevée : En principe : les obus qui donnent des flocons blancs sont des obus à balles (schrapnels) chargés à poudre. Les obus explosifs donnent au contraire une fumée noire.



bêtes faisaient pitié. De temps en temps, j'entrouvrais la porte pour voir où c'en était dehors, et je les voyais : à chaque éclatement d'obus, ils tressaillaient en hennissant de peur et s'entrechoquaient les uns les autres. Que ne peut-on les rentrer aussi ! pensais-je en refermant la porte.

Mais il n'y fallait pas songer. Car le bombardement est maintenant intense, et il nous faut aller à la cave. Monsieur Bernard, l'ancien chantre, qui était venu à la maison un peu avant que ça ne commence, descend avec nous. Les chasseurs, eux, préfèrent rester dans le corridor, se tenant prêts à partir au premier signe, malgré les obus.

Et pendant une heure entière, ça tombe, ferme. Tout au matin, c'était sur la Sébout et sur Scarupt, maintenant c'est sur les Faulx et sur Fraize. Pauvre Fraize ! qu'allait-il se passer ?

Que fut donc pour nous cette première heure de bombardement ? Il serait difficile de dire ce qui vous saisit lorsqu'on est appelé à vivre des choses comme celles-là, dont on ne pouvait se faire aucune idée auparavant. Je dirai seulement qu'elle nous en parut deux, et pendant qu'elle s'écoula, on eut le temps de penser à bien des choses. Nous ne pouvions nous empêcher de remercier une fois de plus le Bon Dieu de ce que Thérèse était partie ; pour nous-mêmes, tout ce qui pouvait nous arriver, il nous semblait que cela ne comptait pour rien. Et dès cette heure même, une résolution fut prise. Il ne faut pas avoir peur, pensai-je ; il vaut mieux s'habituer tout de suite. Maman et Hélène s'en dirent autant.

Et l'on se mit à prier.

À midi, ça s'arrête. « Va t-on remonter pour dîner ? » se demande t-on. Mais oui, dit l'une, on peut toujours essayer. On remonta donc et Monsieur Bernard se risqua à mettre le nez dehors, puis il retourna chez lui à toutes jambes.

On put heureusement dîner tranquilles. Les chasseurs demeurèrent avec nous (ils ne devaient partir qu'à 4 heures).

À 1 heure, le jardinier des Faulx vint nous dire que l'usine était brûlée (Un hangar de planches brûlé aussi, près de la gare.). Nous pensions alors au pauvre Jean lorsqu'il apprendrait cela. Et puisque voici maintenant le danger de la plus terrible des choses, le feu, nous allons vite au grenier, chercher tout ce qu'il y avait encore à mettre à l'abri à la cave (Aide-toi, le ciel t'aidera !). Ce travail nous prit une partie de l'après-midi. Puis nos chasseurs nous quittèrent et ils avaient choisi le bon moment ! À 4 heures, le bombardement recommençait, et il dura encore une partie de la soirée, avec quelques intervalles cependant.

À 5 heures (et cette fois pour la bonne), les gendarmes s'en vont. Toute la semaine d'avant, ils avaient toujours l'air de vouloir s'en aller, et on les voyait encore (Nous entendons leurs adieux, à travers les persiennes de la cave.)

Quand on remonta, à 6 heures, on était bien perplexe. « Si cela doit continuer ainsi, ne vaudrait-il pas mieux faire une installation à la cave pour coucher ? (Question qui devait revenir pendant près de huit jours, tous les soirs.)

Mais comme à midi, on se rassura. « Bah ! On peut toujours essayer de coucher dans son lit ! » et puis on verra bien. Et l'on se coucha sans s'affoler ; on se recommanda seulement bien au Bon Dieu et on avait confiance en sa sainte garde.

Puis la nuit : y aura t-il une messe demain ? On appréhendait malgré soi la tristesse d'un dimanche sans messe. Car c'eût été là la plus grande des privations.

## 6 septembre

Une légère fusillade ouvre la journée, et ce fut tout. Et dans cette atmosphère qui vous enveloppe, toute grosse d'orage, on attend... Point d'obus encore ; on pourra donc aller à l'église, dans ce petit moment de calme qui continue celui de la nuit. S'il n'y a pas de grand messe aujourd'hui, cela va de soi, il y aura du moins celle de 7 heures et demie (s'il ne tombe rien !). Ce fut là la pensée de chacun, car à cette heure tout le monde est sur les chemins, de tous côtés, pour s'y rendre. La foi ne céda pas à la crainte, et pour de tels moments, il y eut encore une nombreuse assistance. Pas de sermon ; Mr le Curé dit simplement quelques mots en excitant à la confiance en Dieu. Tout à coup, après l'Élévation, éclate pas loin de l'église un obus de gros calibre, du côté du cimetière : un tremblement formidable des vitraux s'ensuivit. Cependant, personne ne bougea ; et la messe s'acheva en silence, sans autre émotion. Ah ! comme on sentait à ce moment qu'on était dans les mains du bon Dieu, et que c'était tout là l'espoir...

En sortant, chacun prit encore le temps d'aller au cimetière faire sa prière accoutumée sur la tombe de ses morts, toutefois sans s'attarder (il était 8 heures et demie). Et l'on reprit le chemin de sa maison. Maman, voulant rejoindre absolument quelqu'un pour une commission, partit en avant, Maria et Juliette aussi. Mais, au sortir du cimetière, Hélène et moi, nous tombons dans une petite troupe de gens des Sèches-Toumées qui s'en allaient devant eux, sans savoir où, avec des charrettes, des voitures d'enfants, chargées de ce qu'ils avaient pu emporter à la volée : des casseroles attachées d'un côté, des souliers de l'autre. « Vous partez ? » dit Hélène à l'un d'eux. « Il faut bien, répondirent-ils, puisqu'ils sont là ! »

Cette fois, oui, c'était bien vrai, ils étaient là. Ils remplissaient déjà les fermes des Sèches-Toumées, de la Beurrée, de Mandramont. Ce fut alors pour nous et ceux qui entendirent cela avec nous, un moment d'angoisse inexprimable, que l'on n'avait pas connu encore ; instinctivement on regardait du côté des fermes, mais sans rien découvrir davantage : rien ne bougeait par là.

Mais cela ne dura que quelques instants ; on se ressaisit. Et envisageant la réalité, on devisa tout en marchant. La conclusion fut là, séance tenante : aussitôt en rentrant, les femmes dirent aux hommes : « Ça y est maintenant, ils sont là ! Nous ne sommes pas tranquilles à cause de vous. S'ils viennent vous serez pris tout de suite comme otages, c'est sûr ! Allez- vous-en ! Nous, nous nous débrouillerons toujours. » Ainsi fut fait ; et l'une d'elles, pour être bien sûre que son frère partait véritablement, l'accompagna un bon bout de chemin par le sentier au dessus de Plainfaing, oublieuse pour elle-même du danger de se trouver surprise par les obus au retour ; son frère ne serait pas pris, c'était tout.

Pour nous, ce que nous venions d'entendre acheva de décider le projet qui hantait Maman depuis la veille, surtout après ces heures de bombardement, d'éloigner Papa. Dès le retour de la messe, on se mit sérieusement à la recherche d'une voiture, et une heure plus tard, il nous quittait. On se sépara le cœur bien serré en se disant une fois encore : « À la garde de Dieu... » Et la poignante incertitude de l'inconnu qu'était cette heure même rendait cette parole solennelle pour tous ceux qui la disaient, comme lorsque dans la vie on se quitte en pensant tout bas : Nous reverrons-nous ?...

Pour le moment, Papa comptait déjà aller jusque Gérardmer ; il déciderait ensuite. Plusieurs de nos voisins partirent aussi, et d'autres encore dans cette matinée de dimanche ; rien que dans notre rue, il n'y avait pour ainsi dire dans chaque maison que des femmes seules. Mais on s'entraînait les unes les autres : « Il ne faut pas avoir peur ! Vous viendrez avec nous si ça tombe trop fort ! »

Nous ne restions donc en tout à la maison que cinq : Maman, Hélène et moi, Juliette, notre bonne, et la fidèle Maria, celle de Suzanne. Et une fois ce départ on eut un grand poids de moins. Qu'importe ce qu'il pouvait nous arriver à nous, puisque ceux que nous aimions étaient en sûreté !

Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre les événements.

On se tint chez soi. Mais ce silence au dehors et au dedans, cette attente de l'inconnu, rendaient ce matin là interminable. Vers 10 heures, un coup de sonnette : ce sont les hommes qui sur l'ordre de la mairie réquisitionnent partout des outils, des haches, etc... pour faire une tranchée au bord de la route, pas loin de nous (contre le chemin du pont) où devait être également installée une mitrailleuse (ce qui indiquait clairement qu'on s'attendait à les voir descendre d'un instant à l'autre). En entendant cette demande, cela fit un nouveau toc-toc dans le cœur ; mais comme celui du matin, il ne dura pas. « Allons se répéta-t-on, nous n'y sommes pas encore. »

Voici l'avion à la croix noire qui paraît à nouveau. On tire sur lui. mais en vain toujours.

Une demi-heure plus tard, comme la veille même bombardement sur Fraize. On descendit, mais en faisant cette fois une installation en règle à la cave, c'est à dire en emportant avec nous ce qui était nécessaire pour y demeurer. Nous avions emporté aussi nos livres de prières, de quoi écrire, pour nous occuper entre-temps.

« Nous ne serons pas encore trop mal ! dit l'une en se mettant dans son fauteuil, il y en a qui sont beaucoup plus malheureux que nous à cette heure ! »

La pluie commence ; une heure entière se passe, pendant laquelle les obus tombent serrés, serrés. Impossible de les compter (un soldat aurait dit : Ah ! pour le coup, ça barde !). Bien qu'on fut résigné à passer la journée à la cave, s'il le fallait, cette première heure de bombardement parut encore plus longue que les autres. Enfin, ça ralentit, puis ça s'arrête ; à midi, on put tout de même remonter pour dîner. Combien d'Ave Maria avions-nous dit pendant cette heure ? Je ne sais.

Puis, comme il ne tombait plus rien, on se hasarda sur le pas de sa porte, puis un peu plus loin, sur le trottoir. Et l'on vit alors presque aussitôt ses voisines dehors, arrivant l'une après l'autre pour s'informer réciproquement si chacune était saine et sauve, et comment toutes avaient déjà passé cette heure. « Nous disions le chapelet », « Et nous aussi ! » ce fut la réponse unanime. Celles qui habitaient la même maison s'étaient réunies, trois ici, deux là-bas, trois autres plus loin, une autre à plus de distance était restée toute seule, courageuse cependant. Ces petites sorties d'amitié devaient se renouveler ainsi dans la plupart des répit d'obus.

À 1 heure, comme il ne tombait toujours rien, on s'enhardit à aller jusqu'au bout de sa rue, du côté de la place ; pour voir les dégâts faits rien que de cette heure ; Hélène vint avec moi. Il n'y avait heureusement que quantité de morceaux de tuiles avec les éclats des

obus, par terre. Bientôt, un petit rassemblement se forma dans la petite ruelle, et l'on examinait les divers éclats de ce que l'on venait de recevoir : culasses, etc...

Quelqu'un qui arrivait grossir le groupe, et bien renseigné (de la veille, sans doute) nous apprit à les connaître : les morceaux bleus étaient ceux des obus allemands, et les jaunes, ceux des autrichiens (ces derniers obus, plus larges et moins longs que les premiers, et ayant double ceinture de cuivre <sup>10</sup>).

Mais on ne resta pas longtemps dehors ; après que l'on eut vu, chacun se dispersa en vitesse. C'était même déjà une grande imprudence, on la comprit après, de s'éloigner de sa maison, ne fut-ce que de quelques pas, puisque le bombardement pouvait recommencer d'une minute à l'autre.

Ce qui arriva. Il n'y avait pas vingt minutes que nous étions rentrées que ça reprenait ! Il fallut retourner à la cave. Maman, se sentant mal à la jambe, nous lui fîmes là un lit, et nous combinions comment, si le feu prenait à la maison, nous ferions pour lui trouver une sortie, la plus rapide. Les obus pleuvaient !... On se remit à prier — 3 heures — il n'est que 3 heures ! On croyait qu'il en était 4 — on aurait voulu que cela fit une heure de moins à passer ainsi, tant chaque heure nous durait à la cave. Cette après-midi semblait n'avoir pas de fin. Et pendant tout ce temps si long, tout en priant, on songeait... quand un moment arriva où ne put plus continuer le chapelet tout haut... Quoique l'une près de l'autre, on ne s'entendait plus... Nous pensions à ceux qui nous avaient quittés, nous demandant où ils s'étaient arrêtés. Nous pensions à ceux qui se battaient là-haut, priant aussi pour eux. Enfin et surtout, on songeait encore à plus loin... car au moment où avaient cessé les dernières nouvelles qui avaient pu parvenir, on avait juste appris que les ennemis hâtaient leur marche sur Paris. Aussi, lorsque cela revenait à l'esprit, ce n'était pas sans une certaine anxiété. Pourtant non, me disais-je ; le bon Dieu ne permettra pas cela, parce qu'il est juste. Ce n'est pas la vraie France qui l'a chassé de chez elle. Et le souvenir de Ste Geneviève achevait de me rendre confiance : la patronne de Paris qui par sa prière l'avait préservée des Barbares il y a tant de siècles, pouvait le préserver cette fois encore.

À 4 heures et demie, un petit répit d'obus. On en profita pour remonter un instant. Mais il fut de courte durée et il fallut redescendre presque aussitôt. Le bombardement reprit, intense, pour ne cesser qu'à la nuit. Comme les deux jours précédents, on remonta, et l'on ne pouvait s'empêcher en se couchant de remercier le bon Dieu d'avoir encore un lit. Il y en avait tant qui n'en avaient plus à cette heure...

## 7 septembre

Grande journée ! Journée à mourir !... Ce que nous devons vivre ce jour-là ! Nous ne pourrons l'oublier jamais.

Dès le matin, les obus sifflent. Mais nous ne bougeons pas. On a bien le temps, se disait-on, s'il faut passer toute la journée à la cave. Et l'on traînait, cherchant encore quelque chose à faire en haut, retrouvant encore ceci et cela à mettre à l'abri dans un endroit spécial en cas d'incendie, etc... Ce n'est qu'à 8 heures que nous nous résignons à

---

<sup>10</sup> Henri Lalevée : Les obus à double ceintures devaient être des 130 autrichiens. En effet, tirés par des pièces longues à grande vitesse initiale, ils faisaient l'impression d'éclater deux fois.

prendre le chemin de la cave. Ah ! si l'on nous eût dit en descendant ce que nous étions appelées à offrir à Dieu comme journée !

Nous nous installons, comme la veille, dans la cave qui donne sur le jardin, au bout. À peine y étions-nous que commença la rafale de fer et d'enfer. De fer, car les obus arrivaient l'un sur l'autre, dans tous les sens. D'enfer, parce que non seulement la batterie qui était en face de nous ripostait en envoyant sans arrêt, mais celle qui se trouvait au-dessus de Plainfaing tirait aussi. Il y avait quatre batteries qui défendaient Fraize : la sienne propre<sup>11</sup>, posée à la Graine, laquelle naturellement était particulièrement visée ; une autre au-dessus de Plainfaing et une troisième au-dessus d'Anould ; enfin, une dernière au-dessus de Clefcy. L'entremêlement des obus qui se croisaient ainsi sur nos têtes, et leurs éclatements, les coups de départ de nos batteries, le tremblement des vitres. Tout cela à la fois faisait un concert difficile à décrire, il faut le vivre pour s'en faire une idée. Nous nous mettons à prier. Quelle autre chose aurait-on pu faire ? C'était, il n'y a pas de doute, ce que chacun faisait à cette heure. Dieu est le refuge unique qui ne trompe jamais. Et dans cette passe de danger extrême, n'était-il pas l'unique ? Aussi, dans ces moments, on disait : « Notre Père qui êtes aux cieux » comme jamais peut-être on ne l'avait dit de sa vie.

Quelle heure est-il ? Neuf heures. Seulement neuf heures !

On reprend son chapelet, tout bas. Mais voici que le vacarme dans lequel nous sommes encerclées, croît avec une violence inconnue jusque là, cela devient terrifiant, c'est à n'y plus tenir « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » criait chacune en son âme. L'arrivée des obus s'accélérait, c'est maintenant à trois, quatre ensemble qu'ils éclataient autour de nous, et notre 75, devant, ne voulant pas démordre d'une minute, cela faisait quelque chose d'inénarrable. Nous ne disions mot, on ne le pouvait pas. Une heure encore s'écoula ainsi. Mais, chose étonnante (et que nous ne pouvions nous expliquer même bien des jours après), était-ce de rester ainsi, immobiles à la même place, ou parce que rien que de ces deux heures nous étions déjà tellement anéanties ; ou était-ce enfin l'odeur de la poudre qui nous arrivait à travers les petites persiennes de la cave ? Je ne sais. Et à la fin, on se sentait comme envahi d'une sorte d'engourdissement, on ne tressaillait même plus aux éclatements formidables des gros obus. Seulement, on avait par moments un sursaut, comme si on sortait d'un sommeil, il fallait lutter pour rester les yeux ouverts. Quand on regarda le réveil : 10 heures. Il n'est que 10 heures ! Il nous semblait qu'il devait être beaucoup plus tard que ça.

L'heure qui suivit fut pareille. Rien ne ralentit la prière parmi nous, autant que l'on pouvait. On se reprenait toujours à recommencer son chapelet.

Vers 11 heures, on commence à distinguer sensiblement, d'abord, au rapprochement et à l'intensité, puis ensuite à un semblant d'éloignement, que chaque quartier

---

11 Henri Lalevée : La batterie qui selon Marie défendait Fraize était la batterie alpine qui accompagnait la brigade de chasseurs 13e - 22e. Elle prit position aux alentours de la ferme de la Graine où elle pouvait se dissimuler dans le chemin creux. Tirant à vue, ce 65 fut certainement d'un grand secours. Quant au groupe de 3 batteries de 75 qui défendait la vallée (4<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de Besançon) il échelonna ses batteries sur la vallée pour leur donner le maximum d'efficacité ; on put voir une batterie à la Truche Plainfaing, une batterie à l'Épine Clefcy, celle-ci à certain moment fut ravitaillée par les tombereaux à bœuf des habitants, une batterie à La Mangoutte (Anould) celle-ci qui reçut un obus en plein caisson dut changer plusieurs fois de position et se reporter en arrière probablement vers Les Gouttes puis Bestri.

spécialement reçoit à son tour. C'est d'abord plus sur Clairegoutte, puis sur le centre de Fraize ; après, cela va plus fort vers les Faulx ; en un mot, on se rend très bien compte que dans cette heure-là, de 11h à midi, il y a un mouvement tournant (ce dont nous eûmes l'explication plus tard, par un des habitants de la ferme de la Kuche (Élise Claude), cette ferme située près de la forêt de la Behouille, sur Mandray. Il y avait 6 batteries (allemandes et autrichiennes) qui tiraient sur nous, et ces pauvres gens avaient l'une d'elles tout près de chez eux <sup>12</sup>. Mais ils ne savaient pas alors où allait ce qu'elle envoyait, et là, à première loge pour chaque coup de départ du tir, ils se disaient : Mon Dieu ! Sur qui ça tombe t-il ? Oh ! Ceux qui reçoivent ça !... Ceux-là, c'étaient nous.).

Et sans doute, à cette heure de la matinée du 7 septembre, les batteries tiraient chacune à leur tour comme à d'autres moments elles durent bien tirer toutes à la fois.

(Chose renversante : Élise nous raconta encore cela plus tard, ce furent les Boches qui apprirent à ces gens le nom de leur ferme, à leur grande stupéfaction, quand ils arrivèrent et demandèrent : « C'est bien ici la ferme de La Kuche <sup>13</sup> ? » De plus, ces pauvres infortunés de la ferme avaient entendu ces allemands qui étaient chez eux, dire plusieurs jours avant le bombardement : Fraize ! Kapût !)

Eh ! bien non !

Fraize ne sera pas « Kapût » ! Dieu veille sur lui et le gardera, et il ne verra pas son sol foulé par la botte teutonne.

Pour le moment, il est onze heure et demie. C'est notre tour. La rafale fonce sur nous en redoublant d'acharnement, semble t-il. Nous essayons de reprendre le chapelet. Et en disant : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort » nous ne le comprenions que trop, ça pouvait être à chaque seconde, l'heure de notre mort. Priez pour nous ! Nous, c'était tous ceux qui à cette heure se trouvaient sous le bombardement ; c'était tous ceux qui, là-haut, luttaient, au prix de quels héroïques efforts, pour nous défendre.

Que de fois aussi, parmi tout cela, notre pensée allait vers nos absents, toujours pour nous redire : Heureusement qu'ils ne sont pas là ! Mais où se sont-ils arrêtés ? Et une fois de plus, le long du jour, nous ne pouvions que remercier le bon Dieu de leur départ !

Midi, midi et quart. Quoique l'on en ait si peu envie, il faudrait cependant songer à dîner. Maman insiste, à cause de nous. On attend encore un peu : voyons, les Boches vont-ils encore être raisonnables et nous laisser dîner tranquille ?

Les obus continuaient de tomber dru. De quart d'heure en quart d'heure, on se répétait : attendons encore un peu. À vrai dire, on n'avait pas le courage de manger.

Non, ils ne seront pas raisonnables aujourd'hui. Pourtant, il faudrait quand même essayer de remonter. Il est une heure. Juliette veut aller à la cuisine mais elle revient aussitôt. « Qu'est-ce qu'il y a ? » dit maman, toujours sur son lit. « Madame, répond-elle, on ne peut pas se tenir. »

---

12 Henri Lalevée : J'ai peine à croire qu'il y avait 6 batteries à La Kuche, souvent écrit Cuche, je croirais plutôt 6 pièces car les batteries de campagne allemandes étaient de 6 pièces de 77mm.

13 Henri Lalevée : Je crois que Cuche a même origine que Coinches qui veut dire cuvette.

Étonnée, je retourne avec elle pour m'en rendre compte. Elle disait vrai. En effet, arrivées sur le palier de la cave, nous étions rejetées toutes les deux brutalement contre le mur. La force de ce duel d'artillerie était telle que l'ébranlement produit faisait — chose que l'on ne pourrait jamais croire si on ne l'avait vécue — comme chavirer la maison. Nous n'allâmes pas plus loin, on ne le pouvait pas ; mais, redescendues, c'est sur la petite lampe à alcool, toujours là en cas, que se fit un semblant de dîner. Et l'on se demandait après comment on avait fait pour manger cet œuf sur le plat : on avait le cœur tellement retourné ! La grêle de fer tombait, tombait toujours...

Dire que si le feu prenait ici ou là, nous n'en saurions rien ; mais même si nous pouvions le voir, impossible de faire un pas pour aller y porter secours. Que de fois, depuis le matin, cette pensée nous avait hantées !

Une demi-heure se passe encore. Tout à coup, vers 2 heures, le fracas infernal ralentit, puis s'arrête. Est-ce pour de bon, cette petite accalmie ? On n'ose y croire, et que, ne fût-ce pour un instant, on puisse remonter. Une minute d'hésitation. Oui, cela a bien l'air d'un véritable arrêt. Et nous nous hasardons, Hélène et moi, Maria et Juliette nous suivent. Nous entr'ouvrons les persiennes de la cuisine pour voir de suite où c'en était dehors. Hélas ! ce que nous redoutions de voir, ça y était : le feu ! La maison de Mr le Curé brûlait, c'était déjà un ardent brasier. Il faisait un peu de vent, les flammes s'inclinaient du côté de l'église ; quelques-unes s'allongeant semblaient toucher déjà la sacristie. Nous regardons, angoissées, un instant, puis nous allons le dire à Maman. Elle en fut atterrée. « Pourvu que le bon Dieu nous garde notre église ! dit-elle Mes enfants, si elle devait brûler, il vaudrait mieux que ce soit notre maison qui brûle ! » Elle préférerait cela dans sa générosité, pensant à ce que ce serait pour toute une paroisse de ne plus avoir d'église. Et toutes ensemble, de toute son âme, on pria pour que ce malheur n'arrive pas. On pensa aussi longuement à Mr le Curé. Nous ne le savions heureusement pas seul ? Cette année-là, un professeur de l'école Say d'Auteuil, Mr l'Abbé Gérardin, était venu passer ses vacances à Fraize, et malgré le danger, était resté avec lui. Puis, il était entouré de voisins dévoués qui jamais ne l'auraient laissé. Cette pensée seule put nous rassurer quelque peu, en attendant de savoir.

Comme rien ne tombait toujours pas, nous ne pûmes nous empêcher de retourner à la cuisine, voir s'il n'y avait rien de plus, si le feu ne prenait pas maintenant à l'église. Le brasier était pareil, mais l'église n'était pas atteinte. Il semblait donc qu'on pouvait être tranquille sur son sort ; on se décida alors à redescendre, regardant longuement une dernière fois avant de refermer les persiennes, confiant de nouveau son église à Dieu.

L'accalmie ne devait être qu'un soupir. Mais cela nous avait fait du bien, de changer un peu de place, surtout, nous étions soulagées de savoir ce qui se passait dehors, quoique si triste ! Nous étions redescendues juste à temps, car à peine de nouveau installées, le bombardement reprit comme avant. Pourtant, ce n'était plus, non, à cette heure comme le matin ; ça tombait maintenant, on le sentait bien, sur Fraize partout à la fois. Dire ce que cela fut alors ne se peut ; encore une fois, il faut le vivre pour pouvoir se le représenter. Les sifflements des obus qui s'entremêlaient sur nos têtes, et leurs éclatements épouvantables de tous les côtés à la fois, le tir ininterrompu de notre 75 en face, le tremblement continu des vitres de la cave, à tout cela s'ajoutant, très distinct par moments, l'écho de cet ébranlement qui faisait le tour de nos montagnes : Zi-i-ou-ou...Krkkaa-kkrrkaa... Poum-ppoum... Zzzzm-zzzzr... Ououou-ououuu... Un écho plus

prolongé n'était pas achevé qu'un autre reprenait. Ououo-ououou encore. C'était grandiose. Inénarrable. Et cet écho y ajoutait une majesté ! Non, me disais-je, même si on vivait cent ans, on ne pourrait oublier de tels moments. Et, comme lorsque l'on touche du doigt quelque grande chose, ah ! que l'on se sentait alors l'âme près de Dieu !

Que de pensées alors venaient à l'esprit ! Qu'ils sont à plaindre, ceux qui n'ont pas la foi ! Comment font-ils dans le danger, ceux qui ne savent pas dire : Je crois en Dieu ! Que de fois aussi fut relu un Psaume préféré : Qui habitat. Il me paraissait beau comme jamais. Pourquoi donc ? C'est qu'à cette heure même nous le vivions.

Celui qui habite sous l'aide du Très-haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel.

Sa vérité t'entourera comme un bouclier. Sa parole de ne jamais abandonner ceux qui ont confiance en Lui. Qu'est-ce qui peut donner plus de force ?

Combien était réconfortante aussi en ces heures d'une telle détresse la pensée des anges gardiens.

Enfin, la dernière et infiniment douce chose, je serai avec lui dans la tribulation...

3 heures. Il n'est que 3 heures !

Une heure encore s'écoule au milieu de ce même train d'enfer, longue, longue, sans fin... Mon Dieu ! Ayez pitié de nous !

4 heures. Seulement 4 heures !

Alors là, notre 75 qui venait de respirer une seconde se reprit à tonner, furieux, et une nouvelle partie s'engagea.

Et là, sur la fin de l'après-midi, on était bien habitué (si on peut dire ainsi), plus de tressaillement ni à chaque nouveau coup de départ de notre 75, ni aux éclatements sans nombre. On était là comme impassible, au milieu d'une tourmente qui n'a pas de nom. Puis, par moments, le même assoupissement que le matin nous reprenait. On luttait, toujours en silence, contre cela, se remettant entre ces efforts pour vouloir rester à soi, à prier en son cœur, on ne pouvait plus autrement... On attendait...

4 heures et demie.

Soudain un éclatement épouvantable dans la cour. Celui-là, me dis-je, c'est un 150 au moins. Instinctivement, nous nous regardons toutes, comme chaque fois, lorsqu'il y avait un coup plus formidable, pour voir si l'une ou l'autre n'avait pas reçu d'éclat, par le petit soupirail du côté du jardin. Personne n'a rien, sinon que le cœur bat très fort. « Il faut vite aller voir, dit aussitôt Maman de son lit, si le feu n'est pas à la grange. »

Tant bien que mal nous montons, Maria, Juliette et moi (on pouvait cette fois se tenir après le mur) et nous entr'ouvrons la porte de derrière, non, on ne voit rien. Merci ! Mon Dieu ! Dans ce coup d'œil rapide, nous nous assurons que le feu n'était pas non plus à quelque autre endroit à Fraize. Non, rien davantage au dehors. L'église était toujours là, intacte. Nous étions exaucées.

Tandis que Maria et Juliette s'attardent à refermer la porte en remettant le volet, je prends le devant pour aller plus vite rassurer Maman. Et en chemin je me répétais ce que nous nous étions dit tant de fois, depuis ces deux derniers jours surtout : Si le bon Dieu



ne vient pas à notre secours, nous sommes perdus ! Car nous n'avions vu passer depuis tant de temps aucun renfort... On se sentait tout seul, livré à ses propres forces, et isolé du reste, comme abandonné.

Tout à coup, en traversant la cave du milieu, je me rappelai (bien que l'on ne savait plus trop comment on vivait) que c'était demain le 8. Demain, la Nativité de la Sainte Vierge ! Et le souvenir de cette date bénie venant à ce moment comme un rayon de consolation au travers de si poignantes tristesses et angoisses, il semblait que cette fête toute de joie apparaissait en même temps en ces jours terribles, comme un gage de salut. Alors ma pensée se poursuivant dans une confiance invincible en la Sainte Vierge et dans la puissance de son intercession, s'acheva ainsi : si on lui faisait un vœu ?

Et aussitôt, tombant à genoux à cette même place, je La suppliai d'avoir pitié de nous, et Lui promis que si Elle m'exauçait et nous sauvait de l'invasion, une statue lui serait érigée à la place de la batterie, et que chaque année on irait en procession La remercier là.

Ce « nous », c'était tout Fraize, bien sûr. C'était pour tous ses habitants que j'implorais, sûre que tous, une fois qu'ils sauraient qu'ils avaient été sauvés par la Sainte Vierge, se joindraient à nous de grand cœur.

La batterie, je ne savais pas au juste où elle était : nous ne pouvions la voir, nous l'entendions seulement. Mais les premiers coups partis de son feu si nourri nous l'avaient révélée tout en face de nous, il n'y avait pas de doute, donc sur la petite montagne de la Graine.

Je me relevai alors pour rejoindre Maman et Hélène et leur dis ce que je venais de promettre à la Sainte Vierge : elles le ratifièrent toutes deux en s'en réjouissant et partagèrent mon espoir. Maria et Juliette vinrent au bout d'un instant nous retrouver. Il était 5 heures. Chacune reprit sa place comme avant. La rafale continuait, intense ; l'acharnement des Boches ne se démentit pas ; on eut dit qu'ils voulaient épuiser ce jour-là sur nous tout ce qu'ils avaient de munitions. Il semblait que cette journée pourrait ne pas finir. Aucune encore n'avait été aussi longue, aucune si douloureuse, et réellement, ce jour-là, la cave nous parut un tombeau... Ne pouvant savoir non seulement rien de ce qui se passait autour de nous, de nos soldats, par quelque signe que ce soit, mais surtout, rien non plus de personne. Car ce jour-là, et ce fut le seul, point ne se fit de petites visites entre soi, comme les deux jours d'avant. Aucune allée et venue non plus à la grange ni au jardin ; on n'osa même pas s'aventurer sur le pas de sa porte.

6 heures. Seulement !

Point de relâche dans l'implacable déluge. Qu'avaient-ils donc amassé sur nous en fait de réserves d'obus, nos ennemis ? Il n'y a pas, ils voulaient la fin de notre pauvre Fraize.

7 heures. C'est toujours pareil. Mon Dieu, n'aurez vous pas pitié de nous aujourd'hui ?

Ces pauvres terribles heures ne pouvaient pas passer. Plus cela allait sur la fin du jour, et moins on savait où on en était. On s'en allait de fatigue et d'écrasement.

Pourtant, si maintenant on ne pouvait plus La prier, du moins un élan ardent alla vers Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain : nous attendions sa réponse...

7 heures et demie — 8 heures moins le quart. Ça va t-il continuer ainsi toute la nuit ? Il faudrait peut-être prévoir. Et Maman cherchait comment nous pourrions nous arranger le mieux pour passer la nuit à la cave, si on y était obligé : tous les matelas étaient là.

8 heures. Subitement, tout s'arrête. La nuit était venue. Alors se pose la question : Est-ce fini pour aujourd'hui ? (nous ne pouvions y croire) ou bien s'arrêtent-ils pour mieux reprendre tout à l'heure ? Et il nous semblait que nous sortions je ne sais d'où, tout à coup, de ne plus rien entendre. On a bien envie de remonter. Pourtant, non, c'est la prudence d'attendre un peu, et pendant ces quelques instants, nous nous disions encore en hésitant : Ne vaudrait-il pas mieux tout de même coucher à la cave ?

Mais nous n'en pouvions plus, toutes. Aussi, tant pis pour ce qui arriverait. Il fut décidé d'aller se coucher dans son lit.

Hélène et moi nous remontons les premières, et nous ouvrons la porte de devant. Ce qui se présente alors à nos regards ? Un grand feu à la Graine, illuminant la forêt. C'était une maison qui brûlait. Malgré tout le tragique du moment, il y avait quelque chose à admirer dans ce spectacle : le feu prenait la forme d'une lyre. Pendant que nous le regardions longuement, ayant fait quelques pas sur le trottoir, arrivent près de nous, une à une, Mme Didierjean avec Melle Berthe et Justine. Presque aussitôt après, Mme Winterhalter, Élisabeth et Mme Gibouset et en dernier lieu Mme Haxaire. Nous nous regardons les unes après les autres : « C'est vous ! » Cela nous semblait tellement comme un rêve de nous retrouver toutes là, après avoir vu la mort de si près. L'impression de chacune était la même : « Quelle journée ! Il y avait de quoi mourir ! » Et l'on n'exagérait rien. Si c'est encore comme ça demain, disent les unes, ne vaudrait-il pas mieux s'en aller ? Mais où ? répond une autre. Et vous, nous demandent-elles, que ferez-vous ? Nous répondons que nous pensons avec Maman que s'il faut être tué par les obus, mieux vaut encore mourir dans sa maison que sur les chemins en s'en allant. C'est vrai, disent-elles.

Puis, toutes, nous pensions à Mr le Curé, en regardant les ruines fumantes de sa pauvre maison. Si on savait avoir une demi-heure sûre devant soi, on irait voir ce qu'il est devenu. Mais, risquer de se trouver surpris en route par les obus si ça reprend et ne plus pouvoir revenir. « Il aura été à l'hôpital, sûrement » dirent ces dames (c'était, en effet, le refuge tout désigné pour lui, avec Mr Gérardin). Cette supposition, la plus probable, était de nature à nous consoler quelque peu de ne pouvoir aller jusqu'à lui dans sa détresse ; pourtant le regret demeurerait.

Il ne manquait plus dans notre petit groupe que Mme Bouché-et Mme Hentz. Pour les six pas qu'il y avait jusque chez elles, j'allais courir vite voir ce qu'elles devenaient, quand au même moment elles arrivaient. Elles ne savaient rien davantage que nous sur Mr le Curé naturellement, sortant elles aussi de leur cave. « Il aura été tout droit à l'hôpital » nous dit Mme Bouché avec une telle assurance que l'on aurait cru qu'elle le savait, et comme si elle voulait diminuer notre inquiétude sur son sort.

La question recommence : Va t-on partir ? Va t-on rester ? Et vous ?, nous demandent ces dames, les dernières arrivées. Nous, nous restons. Alors, nous restons aussi, reprirent-elles en chœur.

« Écoutez, leur disons-nous, Hélène et moi, cette journée était à mourir. Vraiment, il ne peut y en avoir de pire. Eh bien, puisque nous ne sommes pas mortes d'avoir vu

aujourd'hui, demain, si c'est pareil, nous le supporterons encore. Le bon Dieu qui nous a gardées aujourd'hui, nous gardera encore demain. » Là-dessus, je leur fis part du vœu que j'avais fait à la Sainte Vierge ; à l'unanimité, elles s'écrièrent : « Quelle bonne idée ! » et s'offrirent spontanément à se joindre à nous. Et là, sur le trottoir, ensemble, à la lueur de l'incendie, nous renouvelâmes la promesse. Ce qui nous mit au cœur une singulière confiance ; et ce fut bien décidé, on ne partirait pas. Puis, tout le monde rentra vite chez soi.

Hélène et moi, nous retournâmes toutes les deux à la cave pour chercher Maman et l'aider à remonter, lui racontant notre petit conciliabule sur le trottoir. Ce fut alors que, songeant à aller se coucher, on sut ce soir-là comme jamais ce que c'était de se dire « Aurons-nous encore un lit demain ? Une maison ? Et surtout : Serons-nous encore là demain ? Comme nous devons remercier Dieu d'avoir encore tout cela et de nous avoir si visiblement gardées.

Combien de milliers d'obus étaient passés sur nos têtes en cette seule journée ? Personne ne le saura jamais : il était impossible de compter, même pendant une minute, ce qui tombait. Il y eut, il faut le reconnaître, une singulière protection du ciel sur Fraize : une avalanche de fer d'une violence aussi inouïe, durant un jour entier, et qui aurait dû réduire la ville en miettes, ne fit pas une seule victime.

Nous vous remercions, ô mon Dieu, nous vous remercions pour chacun de nous...

Mais le silence qui s'était fait avec la nuit ne dura pas longtemps. Une heure à peine. Alors commença l'exode. Après une telle journée, ceux qui avaient des malades les emmenèrent sur des matelas, d'autres gens également s'en allèrent, les uns avec des enfants, et l'on entendit toute la nuit rouler de nombreuses charrettes de fuyards, qu'ils traînaient eux-mêmes. Il faisait un clair de lune magnifique, quoique sans étoile. C'était une de ces belles nuits de septembre, calme, reposante, comme il y en a dans nos Vosges, la silhouette noire des sapins se détachant sur le bleu transparent du ciel. Et une fois dans ma chambre, je m'attardai un instant à regarder ce tableau que j'aimais. *Quam magnificata sunt opera tue domine* : Combien vos œuvres sont admirables seigneur ! La lune enveloppait d'une lumière douce ce bleu et ce noir, et la nature dans son repos semblait elle aussi vouloir oublier pour un moment l'agonisante journée qui venait de s'achever...

Une dernière fois, ma pensée alla vers Mr le Curé. Nous étions sûres qu'il avait été recueilli, fut-ce par n'importe qui, malgré cela, ça faisait tout de même quelque chose d'aller se coucher sans rien savoir de lui. Mais ce n'était pas l'heure de s'éloigner de sa maison, de se séparer.

Je n'avais pas plus tôt quitté la fenêtre que j'entendis retentir une vive fusillade, du côté des Sèches-Toumées (ce qui dura bien tard dans la nuit). Je me demandai alors s'il ne valait pas mieux se coucher tout habillées, pour être de suite debout en cas d'alerte. Et à mesure que la nuit s'avancait, l'écho venant tout droit du Col des Journaux, m'apportait là, dans cette chambrée de derrière, un enchevêtrement de cris dont je ne pourrai jamais perdre le souvenir... Quelque chose de si affreux que cela ne peut se décrire (Oui, par moments, ces sons n'avaient plus rien d'humain.). D'autres personnes aussi les entendirent. Je regardai longuement du côté du Col, cherchant toujours à découvrir quelque chose, on ne voyait rien, aucune lueur, pas plus que nulle part. « Que se

passé-t-il là-haut ?, me dis-je, on doit se battre à la baïonnette. » Ces lambeaux de voix qui me parvenaient si nets, laissaient deviner dans leur inénarrable réalité, un combat terrible, n'était-ce pas peut-être celui des dix contre un ?

Mon Dieu, ayez pitié d'eux ! Je ne pouvais pas trouver d'autre prière : ces cris me glaçaient d'horreur.

Elle était là maintenant, la nuit mémorable qui allait faire suite à la journée, et ce combat qu'elle vit se livrer allait, nous ne le sentions que trop, décider de notre sort... Si les nôtres perdent le Col, me disais-je, ils pourraient être ici en un rien de temps.

Mais cette pensée ne fit que me traverser l'esprit. Je me rappelai notre vœu : Pourrait-elle nous laisser ? Et je l'invoquais encore afin qu'Elle vint au secours de ceux qui luttèrent là-haut. Elle, toute puissante. N'est-il pas dit qu'Elle est terrible comme une armée rangée en bataille ?

Je retournai plus d'une fois à la fenêtre... Et chaque fois c'était toujours ce qui devait remplir, une à une, toutes les heures de la nuit : les mêmes cris entremêlés, le même clair de lune limpide qui éclairait malgré lui des horreurs sans nom. Enfin et surtout, c'était chaque fois la même prière...

Minuit. La fusillade en face s'est tue. Seuls maintenant les cris. Ils disent la continuation d'un corps à corps acharné. Mon Dieu ! suppliais-je en les entendant toujours me répétant pour la dixième fois que c'était la lutte définitive. Mon Dieu, ayez pitié de nous !

C'est dans cette aube sanglante que se leva le jour du

## 8 septembre

Au petit jour, les cris commencèrent à s'affaiblir, puis allèrent en s'éteignant ; à 6 heures, quelques-uns encore. Avec le jour, ils cessèrent tout à fait. Ce fut alors un instant indicible de nouvelle émotion : Qu'est-ce qu'il veut dire, ce soudain silence ? À qui est le Col à cette heure ? (Oh ! que n'aurions-nous donné pour le savoir !) Sainte Vierge, nous avez-vous sauvés ? Et comme si quelque chose encore répondait : C'est le jour de la Nativité !

À 8 heures, notre 75 fait un vigoureux rappel. Comme on s'y attendait, la réponse ne tarda pas, mais elle ne nous parut pas très vive en comparaison de la veille. Pourtant, il fallut retourner à la cave. On s'installa donc de nouveau, se préparant à une autre journée. On attendait.

De nombreux obus nous arrivèrent encore ; nous les entendions tous siffler en passant et nous avertissions. Encore un ! Zi-ouou ! En voilà encore un qui passe ! Et nous attendions leurs éclatements. Mais, chose étonnante, ils n'éclatèrent pas pour la plupart<sup>14</sup>, et allèrent se perdre je ne sais où. Cependant, nous avons repris notre prière. On pouvait maintenant dire son chapelet.

Vers 9 heures, tout à coup, un point d'orgue dans la sonate !

---

<sup>14</sup> Henri Lalevée : Il est probable que beaucoup tombèrent dans la prairie des Feigneulles où ils s'enfoncèrent avant d'éclater en fougasse.

Au bout d'un petit moment, nous entendons des pas sur le trottoir. Qui donc peut être dehors à cette heure-ci ? nous demandons-nous. Vraiment, pour être sur la route en ce moment, il faut y être obligé ! Les pas se succèdent, espacés, puis d'autres encore. Nous n'y tenons plus, et nous entr'ouvrons la petite persienne : ce sont des pantalons rouges qui passent ! rasant les murs, en se courbant. En voici d'autres encore qui suivent. « Qui va là ? » Ils sont d'abord stupéfaits d'entendre une voix sortir de la cave, ils ne s'attendaient pas à trouver âme qui vive dans Fraize, après de pareils jours. « Arrêtez-vous un instant » leur disons-nous. Nous voulions leur passer des médailles, mais non sans y joindre quelque chose, comme nous avions tout là ; et à nous quatre, ce fut fait en un tour de main de leur préparer quelques petits paquets de provisions. Mais ce n'était pas très facile de les passer à travers la persienne ; surtout ça n'allait pas assez vite. Il ne fallait pas les retarder. « Remontons ! » dis-je. Nous nous risquons alors sur le pas de la porte, et nous voyons que c'est un détachement du 23<sup>e</sup> d'infanterie. En nous apercevant, un petit groupe est là aussitôt, au pied de l'escalier. « Où allez-vous ? » Nous allons nous faire tuer là-haut, répondent-ils. Et ils montraient le Col des Journaux. « Et vous, reprirent-ils, pourquoi êtes-vous là ? Qu'est-ce qui vous a poussées à rester là ? Le devoir. Ah ! vous êtes donc fonctionnaires, vous êtes obligées de rester là ? Non, mais nous sommes les seules personnes restées dans le pays qui parlent allemand, et, s'ils venaient, nous pourrions faire l'interprète, et empêcher peut-être ainsi bien des malheurs. C'est vrai. Puis s'il y a d'autres blessés ici, n'y aura t-il donc plus une main tendue pour les soigner, leur donner à boire ? C'est vrai, répétaient-ils, et vous n'êtes que des femmes ici ? Oui. Et vous n'avez pas peur ? Non, ce que Dieu garde est bien gardé. Et puis, s'il faut mourir, eh bien, nous sommes prêtes ! (Prêtes, oui, nous l'espérons, autant que chacun peut se dire prêt à paraître devant Dieu.)

Par bonheur, le point d'orgue se prolongeait. Et pendant cette petite conversation qu'il nous avait permis de faire, une vieille bouteille était débouchée, et le tour du petit groupe fait en hâte, dans le même verre, au bas du perron toujours. Mais il ne faut pas retarder dans leur marche ces soldats qui sont attendus. Cette petite halte, bien que si courte, les avait réconfortés. Ils nous remercient et s'apprêtent à continuer leur route. En nous quittant, le vaguemestre nous remet un paquet de lettres. « Je ne vais pas porter cela là-haut, dit-il ; voulez-vous le mettre en sûreté ? Oui. Nous leur promettons de prier pour eux, tout à l'heure, quand nous serons retournées à la cave. Cela leur rend du courage. Ils s'en vont. « Au revoir ! Nos prières vous suivent. »

Nous les regardons s'éloigner. Ils se remettent en file, comme avant, à un mètre de distance l'un de l'autre, rasant les maisons, se courbant encore. Puis nous rentrons (toujours juste à temps). À peine avons-nous remis le pied à la cave que le bombardement reprit et de plus belle (nos pauvres soldats qui venaient de nous quitter...). Cette fois, les obus éclataient, et au milieu de ce fracas, nous pensons aux lettres qui venaient de nous être confiées, cherchant, mais sans trouver, où elles seraient le mieux. Finalement, nous nous arrêtons à l'idée de les enterrer. Maria attrape la pioche et creuse à grands efforts, dans la cave du milieu, un trou aussi profond que possible (car une pioche était là, toujours prête ; il avait été convenu avec Mr Claude, le voisin, que s'il arrivait un malheur chez lui ou chez nous, et qu'il soit impossible de sortir à ce moment-là, on s'avertirait en faisant une ouverture dans le mur qui séparait les deux caves.). Le précieux paquet enfoui, nous piétinons et recouvrons soigneusement l'endroit. Cela fait, nous reprenons nos places. Les obus continuaient à tomber dru, et notre pensée se

reportait sans cesse sur ces pauvres soldats en route qui les recevaient. Et voulant tenir notre promesse sur l'heure, nous prions pour eux... et quelle ferveur elle nous mit dans l'âme !

La matinée se passa ainsi, à la cave encore. Cependant, après 11 heures, il y eut un répit notable, et l'on put ce jour là dîner sur le palier de la cave. Rien que de se sentir un peu hors de notre prison, cela nous faisait reprendre vie.

Dans l'après-midi, il y eut encore d'autres heureux répits entre les obus, mais plus courts. Parmi l'un d'eux, nous arriva Angèle, la sœur de Juliette. Elle s'était sauvée de Mandray avec une autre femme, et toutes deux avaient eu le courage de traverser la forêt sous les obus. En les voyant arriver, nous leur disons : « Voilà que vous vous sauvez des obus, et vous venez retomber dedans ici ! Vous viendrez avec nous à la cave. » Elles nous racontèrent bien des tristes choses qu'elles avaient vues, spécialement une tranchée remplie d'Allemands morts et qui se tenaient tellement serrés, qu'ils étaient restés debout dans la même position : une muraille ! Elles nous dirent aussi que le jour où ils arrivèrent à Mandray, ils défilèrent depuis 7 heures du matin jusqu'à 4 heures de l'après-midi, tellement serrés que les chevaux montaient les uns sur les autres. C'est dire s'il y en avait !

Mettant à profit l'un et l'autre répit, les petites visites recommencèrent. Arrivent d'abord Mme Bouché et Mme Hentz ; cette dernière nous dit les dégâts faits chez elle : le canon lui a tué trois poules ! Sur quoi nous ne pouvons nous empêcher de rire (ce qu'on n'avait pas fait depuis longtemps !) en pensant que c'était tout là le dégât !...

Nous leur demandons si elles ne savaient rien de Mr le Curé ; elles nous apprennent qu'après avoir passé le reste de la journée chez ses voisins d'en face, il s'en allait en effet tout droit à l'hôpital pour la nuit, mais qu'il avait rencontré en chemin Melle Deloisy qui le cherchait pour lui offrir l'hospitalité. Il avait donc accepté pour cette nuit, mais désormais et à partir d'aujourd'hui même, il allait s'installer dans la petite maison des Sœurs, attenante à l'ancienne école libre. Ce que nous fûmes heureuses d'entendre, car au moins il n'aurait pas de chemin à faire pour se rendre à l'église. Et maintenant qu'il avait un nouveau chez lui : c'est bien, pensai-je, sitôt qu'on pourra sortir, j'irai jusque là. Il me tardait de le revoir après sa grande épreuve, et surtout, de pouvoir lui dire le vœu que nous avions fait.

Après ces dames, ce fut le tour de Mme Winterhalter et Élisabeth qui venaient prendre des nouvelles de Maman. Elles descendirent jusqu'à elle, et nous racontent comment se passaient leurs stations à elles, à la cave. Elles nous confirment aussi ce qu'elles avaient appris du matin, la nouvelle concernant Mr le Curé. Comme nous les reconduisons sur la porte, Hélène et moi, nous apercevons dans le lointain de Clairegoutte, un ballon qui passait ; nous nous avançons toutes sur le trottoir pour mieux le voir, grossissant à mesure qu'il avançait et si c'était un des nôtres ou non. À ce moment, un « krr-kaaa » terrifiant, derrière la maison ! Nous n'avions rien entendu siffler ; trop tard pour rentrer, c'était fait ! Ces dames se précipitèrent jusqu'à leur maison, en se courbant, pendant que nous rentrions aussi. Un obus de gros calibre mais de quel mortier ? s'était abattu sur la cabane des poules. Un coup d'œil rapide par la porte de la cuisine, heureusement, cette fois encore, ce n'était pas un obus incendiaire 15...

---

15 Henri Lalevée : Tous les obus à poudre, c'est à dire les obus à balles sont un tant soit peu incendiaire si en explosant, ils rencontrent des matières facilement inflammables.

D'autres obus suivirent, puis bien d'autres encore. Quand on put aller voir l'obus avait tué du même coup quatre poules et trois lapins ! Du troisième on ne retrouva qu'une patte à l'autre bout de la cour : il avait été volatilisé ! Peu de dégâts à la maison : quelques trous dans le mur, des vitres et la moitié de la porte du balcon brisées. Le jardin était entièrement couvert d'une poudre noire épaisse ; on aurait dit qu'il avait été arrosé de suie.

Le soir, un jeune homme du Valtin nous apporta une lettre de Papa qui s'était arrêté au grand Valtin. Quel soulagement pour nous de savoir où il était, en attendant de savoir pour nos autres voyageurs ; ce qu'ils étaient devenus, eux qui occupaient toujours autant nos pensées pendant nos stations à la cave, surtout.

À 8 heures, (et il faisait déjà noire nuit) nous entendons frapper de gros coups à la porte. Ce sont quelques soldats du 8e Génie qui demandent à souper chez nous. On ne pouvait pas leur refuser. Le petit repas est vite prêt. Ils soupent à la cuisine. Ils nous annoncent que le Col des Journaux est repris : la Sainte Vierge avait répondu !

### 9 septembre

La nuit, je me rappelai que le beau service à thé de Suzanne était resté dans la petite maison des Faulx. Ce serait tout de même bien dommage, pensai-je, que ce travail soit perdu. Maria se décida à aller le chercher, avec Angèle, et pour être rentrées quand le bombardement recommencerait, elles préférèrent partir de très grand matin et s'en allèrent à 4 heures.

Mais, contrairement à son habitude, l'artillerie ennemie fut, pour cette fois, très matinale, et à 5 heures, grand réveil en musique ! Je regrettai bien alors de les avoir envoyées. 6 heures. 7 heures. Pourvu qu'elles aient l'idée de rester là où elles sont en attendant que ce soit passé. Comme dans le nombre quelques obus seulement étaient arrivés tout près, nous déjeunons en haut. Le temps se met à la pluie. Ensuite, presque toute la matinée, ce fut une autre pluie... sur les Sèches-Tournées, puis les obus semblent tourner aussi vers les Faulx. Quelques-uns sifflent au-dessus de nous et vont se perdre comme la veille, sans éclater. Cette fois, la station à la cave vit un peu de variété. On reprit le chapelet, bien sûr (les obus n'allaient pas sans cela) mais entre-temps, sitôt un petit semblant d'arrêt, on remontait. En voyant les heures passer, et toujours pas de Maria et d'Angèle, nous n'étions pas sans quelque inquiétude ; d'une part, nous nous disions : si elles s'étaient mises en route au premier répit, elles seraient rentrées depuis longtemps ; et ce qui achevait de nous faire supposer qu'elles étaient restées aux Faulx, c'est que maintenant les obus allaient plutôt de leur côté... Mais de l'autre ?... Non, c'était bon pour une fois de se séparer ainsi !

Pendant un répit où l'on eut vraiment le temps de respirer, nous entr'ouvrons la fenêtre de la cuisine, et nous voyons en face, sans avoir besoin de jumelles, nos Alpains monter à l'assaut, par files de deux, le long du bois de Mandray, puis entrer dans le bois. Et ce fut fini, plus rien. Pauvres Alpains, si vaillants, que ne durent-ils donner ce jour-là ! À 11 heures, le point d'orgue durait encore.

À la bonne heure ! ça a bien l'air de s'arrêter tout à fait. Et nous voilà vite remontées. Et peu après, arrive, mais comme à la dérobée, une escouade du 23<sup>e</sup> R.I. (celui qui se battait aussi au Col des Journaux). Ces braves soldats s'installent aussitôt dans la grange, mais le sergent leur défend de sortir ; nous sommes observés, et ils pourraient être vus en

traversant la cour (Pauvre pantalon rouge si gaillard !). Ils s'arrangent donc de leur côté, tandis que les trois sergents viennent à la maison. La même chose que la veille, la Providence permit ce répit pour eux. Nous leur faisons une petite fête pour le dîner. Les pauvres hommes, ils l'avaient bien mérité !

Midi arrive, et ne voyant toujours personne, nous comprimés enfin que nos deux absentes attendraient, fut-ce jusqu'au soir, pour revenir.

Il y avait encore de quoi dîner aux Faulx heureusement, et nous le savions ; ah ! sans cela...

De la fenêtre de la cuisine, nos sergents observent avec leurs jumelles les fermes des Sèches-Toumées (ils savaient que ces fermes étaient remplies de Boches). Aussi, dès l'après-midi, nos 75 tirent dessus à qui mieux mieux ; mais pas une ne saute. Nous continuons de regarder, en nous mettant « prudemment » à la fenêtre. En face de nous, dans les champs, à la mi-hauteur des Sèches-Toumées, un petit point blanc apparaît : il sonne. C'est un blessé qu'on a déposé là, pensons-nous. Une forme bleue se penche sur le petit point blanc. La jumelle nous aide à préciser : en effet, c'est bien cela. C'est un Alpin qui se penche sur un de ses frères d'armes ; il lui porte sans doute à boire.

Nos hôtes veulent dire bonjour à Maman qui avait préféré rester à la cave ; nous faisons donc salon là. Pendant ce temps, nos 75 travaillent toujours avec ardeur. Ils vont répondre ! disons-nous. Mais non ; la réponse ne vint pas de suite, et le calme se poursuivant nous permit de faire même un rapide tour de jardin, pour cueillir à nos trois sergents qui allaient nous quitter bientôt, à chacun une de nos plus belles roses. C'est alors à ce moment que de là nous apercevons un immense drapeau qui flotte au coin du bois de Mandray, tout contre le Col des Journaux, et nous nous demandons ce que ça signifie... Ils nous expliquent que c'est là un signal qui veut dire que le combat s'est arrêté pour un moment. À 8 heures, ils partent, emportant nos roses. Pourquoi ces roses leur firent-elles tant plaisir ?

L'après-midi fut donc plutôt calme, avec ces bons longs répits, cela faisait déjà du bien. À 4 heures, on n'entendait plus que quelques coups isolés et plutôt lointains. Ces quelques obus par-ci par-là, en la manière de salves dont ils arrivaient, semblaient comme vouloir dire, au nom de ceux qui les envoyaient : « Tenez, encore ça par-dessus le marché ! » Voyant cela, nous remontons définitivement avec Maman. Maria et Angèle pensèrent également que c'était le bon moment et en profitèrent pour revenir. Nous étions heureuses' toutes de les savoir enfin là !

Cet arrêt bienfaisant donnait envie de circuler, il faut croire. Mme Bouché vint nous faire une petite visite. Comme je la reconduisais, voilà encore l'avion à la croix noire, celui sans doute qui venait auparavant faire sa visite journalière. Nous le regardons survoler au-dessus de la Graine, puis il tourne brusquement et disparaît, comme voulant se diriger du côté du Col du Bonhomme. « Que vient-il encore faire celui-là ? gronde Mme Bouché. Puis : « Venez jusque chez nous, me dit-elle, (et elle insista : ) je voudrais vous montrer quelque chose... » Comme ce n'était que l'affaire de trois minutes, puisqu'il n'y avait pour ainsi dire que la rue à traverser, je la suivis. Arrivée chez elle, elle me mena droit à une armoire, au rez de chaussée. « Voyez-vous ce carton là-haut ? dit-elle en l'ouvrant. Il y a dedans tout ce qu'il faut pour m'ensevelir. Si j'étais tuée par les obus, vous sauriez bien, tout est prêt, là. » C'est qu'elle était toute seule, la pauvre dame, et en m'en retournant vite, j'admirais sa prévoyance.



Le bombardement avait donc pris fin pour aujourd'hui. Nous nous demandions, voyant toujours ce drapeau blanc, et les obus s'arrêter : Est-ce que maintenant ça serait fini pour de bon ? Ah ! certes, tout le monde le souhaitait bien que cela fut fini pour toujours, la trêve complète.

Sur le soir, nous arriva une autre lettre de Papa. Comme on était heureux d'avoir des nouvelles les uns des autres en des jours pareils ! Le commissionnaire repartant de suite, impossible de lui mettre un mot ; mais il saurait du moins que nous étions toutes vivantes : c'était tout !

Comme alors on n'entendait plus rien, la trêve persistant : c'est le moment de se risquer à sortir, pensai-je, et d'aller chez Mr le Curé, je ne ferai que le chemin. Ce fut à cette condition que Maman me laissa partir, et j'y allais d'un trait. La nuit allait tomber. Qu'importe ! Je préférais ne pas remettre à plus tard, et à cette heure-là, j'étais sûre de rencontrer Mr le Curé. J'avais hâte, et nous toutes, de savoir par nous-mêmes ce qu'il devenait, d'abord, puis de lui dire ce qui nous tenait tant au cœur. Car la réalisation de notre vœu restait subordonnée à son adhésion, et s'il devait devenir un jour un peu celui de tous, il fallait qu'il fut ratifié par celui qui en était l'interprète autorisé en sa qualité de Pasteur.

Une fois hors de la maison, je ne puis dire quelle impression étrange vous saisissait l'âme devant ces rues désertes. C'était le seul moment où l'on eut pu circuler, et librement (plus de gendarmes, plus de contrôle !). Mais personne ni rien dehors, pas le moindre bruit, Fraize était comme une ville morte. Et la nuit tombante achevait de donner à cette solitude, produite par une telle cause, une singulière gravité. Il faisait encore assez clair pour me permettre de suivre tout le long de ma route, le travail des obus. Déjà sur le pont, puis sur la place de l'Hôtel de Ville, un trou d'une profondeur ! puis tout le coin d'une maison enlevé, dans la Grand-rue, une autre avec de fortes brèches un peu plus loin, enfin des éboulis tout le long de la rue. Pauvre Fraize ! il en avait vu, tout de même !

J'arrivai ainsi et trouvai Mr le Curé à la maison ; ce fut lui-même qui vint m'ouvrir. Je lui dis alors que nous avions bien pensé à lui en ces heures terribles, et que maintenant, s'il avait besoin de nous, nous étions là. Il me remercia ; puis en deux mots, toujours dans le couloir, je lui fis part du vœu que nous avions fait à la Sainte Vierge. « Vous avez bien fait » me dit-il. Ce fut tout. Je repartis aussitôt, heureuse cependant. Cela me suffisait pour le moment ; heureuse aussi d'avoir rempli un devoir.

Au retour, ce fut la même chose qu'à l'aller, refaisant le même chemin, je me retrouvai absolument seule dehors, jusqu'au bout, et pour les derniers pas encore en rentrant à la maison, trébuchant dans des débris de tuiles. Maman et Hélène furent contentes de me voir revenir ; bien que je n'aie pas été partie longtemps, elles commençaient déjà à trouver ce temps long ! Leur bonheur fut le même que le mien de savoir notre vœu approuvé. Il n'y avait maintenant plus qu'à attendre.

Voilà la journée bien finie. Nous formions l'espoir de pouvoir dormir peut-être ? bientôt, quand on irait se coucher. Mais voilà qu'un gros orage s'abat sur Fraize à 8 heures, tandis que les soldats du 133<sup>e</sup> R.I. (qui combattaient avec le 23<sup>e</sup> au Col) descendaient. En plus, la mitrailleuse allemande fonctionne dans le bois de Mandray ; on la distingue très bien (nous avons appris par nos soldats à la reconnaître de la nôtre, comme elles n'ont pas le même mouvement.). À tout cela, s'ajouta la fusillade, du côté de la Beurrée. L'orage dura jusque 10 heures ; mais ce tonnerre si violent ne nous semblait

rien à côté de ce que nous entendions il y a deux jours ! La mitrailleuse allemande continua, et bien tard dans la nuit, on entendait encore : « Tac tac, tac tac, tac tac tac, tac tac tac tac tac tac... Le drapeau blanc n'y était donc plus ?... »

### 10 septembre

6 heures. Les Boches ne nous ont pas encore dit bonjour... Comment se fait-il ? 6 heures et demie. Ils sont en retard, ils nous oublient ? Ohé, ohé ! Ou bien vont-ils nous laisser tranquilles aujourd'hui ? 7 heures. Le son seulement de quelques coups isolés nous était parvenu, et assez lointains. Décidément, ils n'ont pas l'air de penser à nous, Hélène et moi nous disons en même temps : si nous allions jusqu'à l'église, voir où elle en est ? (L'essai de la petite sortie de la veille nous encourageait.) Nous promettons à Maman que nous ne ferons qu'aller et venir. « Surtout, dépêchez-vous ! » nous dit-elle. Et nous voilà parties.

Ah ! qu'il faisait bon se retrouver un peu dehors et respirer ! Personne pourtant, nulle part, rien, mais rien sur les routes. Quoique ce fut le jour, c'était le même silence grave qui pesait sur toutes choses, le même silence de mort... Nous pûmes voir alors quel était le bouleversement autour de nous !... Les prés et les champs n'étaient plus que trous d'obus, la plupart énormes ; partout, de la poudre noire à profusion. Partout, enfin, comme dirait un plaisant des « dragées du baptême » ; rien que là, sur le chemin du pont, on pouvait ramasser les « shrapnells » à la pelle... Dans la prairie, en face de l'église, un trou d'une dimension telle qu'on aurait pu loger une auto dedans... tout près du chemin.

En entrant à l'église, quel spectacle inoubliable ! Tous les vitraux du chœur et ceux du côté gauche par terre, en miettes, leurs plombs tordus restés suspendus, presque sur toute la surface pour quelques-uns. Si les choses pouvaient avoir un langage, la contorsion de ces pauvres plombs était telle qu'elle signifiait : nous avons bien souffert ! Combien cela nous fit mal au cœur en voyant le tout !

Nous faisons rapidement le tour de l'église. Grâce à Dieu, il n'y a pas trop de dégâts à l'intérieur : seulement un mur éventré, du côté de la chaire, quelques autres coins abîmés, la grande porte traversée à plusieurs endroits par des éclats, mais l'autel est à peu près intact. « Partons maintenant » nous disons-nous, pensant à Maman qui nous attendait. Et ne voulant pas revenir sans avoir aussi vu le presbytère incendié, nous sortons par la sacristie, pour aller plus vite, non toutefois sans emporter avec nous quelques petits morceaux de vitraux ramassés en courant, en traversant le chœur. Ces petits morceaux me semblaient précieux comme des reliques, car avec les vitraux s'en allait quelque chose du passé : c'étaient ceux de notre Première Communion, Suzanne et moi.

Nous ne nous attardons pas sur ces ruines, et en nous en retournant, nous voyons que les tombes des anciens curés de Fraize (tout contre la sacristie), avaient été touchées. L'une d'elles surtout était bien abîmée, et des pierres qui avaient sauté, les éclats avaient jailli jusqu'à la galerie de pierre qui bordait le toit de l'église et l'avaient endommagée à plusieurs endroits. Cette galerie devait disparaître quelques années plus tard. D'autres coins du cimetière aussi avaient été remués, mais il fallut nous contenter de voir cela de loin. La pensée de Maman nous poursuivait : Rentrons vite, maintenant !

*Ici devrait apparaître une photo dont la légende est « Vue du presbytère incendié. » (carte postale ?) qui, précise le manuscrit, a été prise par Marthe.*

Et en traversant le cimetière, nous faisons une rencontre à laquelle nous ne nous attendions guère, on amenait à ce moment une charrette remplie de soldats morts, qu'on avait ramenés la nuit du Col, sans doute. Ils n'avaient pas de cercueils, une grande toile les recouvrait seulement : on enterrait si en hâte ces jours-là... Le convoyeur nous dit qu'on avait mis avec ces soldats le vieux Steinmetz (on voyait souvent cet homme sur les routes, et pour finir il était mort ainsi, sur le bord d'un chemin où on l'avait trouvé.). Combien la rencontre de ce char funèbre improvisé nous serra le cœur à toutes deux...

Nous allions donc revenir par le pont, comme nous étions venues ; mais à peine avions nous franchi la porte du cimetière, voici qu'un magistral Ziouu fend l'air au-dessus de nous. Le même cri nous jaillit à toutes les deux à la fois : « Et maman ! » Nous eûmes un instant l'idée de passer l'une d'un côté, l'autre de l'autre, pensant qu'il y en aurait une qui irait plus vite. Mais non, mieux valait ne pas se séparer et passer aussi là où il y avait des maisons pour pouvoir y rentrer au cas où cela tomberait trop fort. « Pars en avant » dis-je à Hélène, et toutes deux, nous revînmes par le village, seulement elle courut tout le temps, se retournant pourtant pour voir où j'en étais. Près de la maison des Sœurs (maintenant celle de Mr le Curé) un nouvel obus ; mais il y avait tant de boue que cela ne disait rien de se jeter par terre dans la rue. Un autre encore, un peu plus loin. Je continuai mon chemin, hâtant le pas, et tout le long, pareillement, les rues complètement désertes, toutes les persiennes closes. Enfin, me voici au tournant de notre rue, et de loin, je vois Hélène qui rentrait. À ce moment, débouche brusquement du petit chemin de la Graine un artilleur. « Ah ! Madame, s'exclama t-il en me voyant, nous les avons arrosés ! La batterie en a tiré 10000. Dix mille ! »

Comme il finissait de me dire cela, un autre fameux iououou au dessus de nous. Je levai la tête, mais ne vis rien. L'artilleur reprit : « Il n'y a rien à craindre ; du moment qu'on a entendu le sifflement, c'est que l'obus est passé. » Et l'obus alla éclater au-dessus de la Graine avec une énorme fumée blanche.

Enfin, me voici à la maison. Hélène ne m'avait pas précédée de beaucoup, mais c'était toujours ça. Il était temps ! Maman était déjà tout en larmes, et dans une telle angoisse pour nous. Elle venait de retourner à la cave, et à chaque nouveau coup...

Oh ! L'amour d'une mère : qui le dira jamais ? Maintenant, c'est promis, on va rester sagement à la cave. Et ce jour-là, on put pour la première fois, s'y occuper un peu, et compter les obus qui tombaient, en marquant un trait de crayon à chaque, sur un papier. Pendant 1 heure 10, il en tomba cent trente-quatre (donc à peine deux à la minute) : une caresse à côté du lundi. Puis un répit, dont nous profitâmes, Hélène et moi, pour écrire l'une à Paul, l'autre à Jean, tout en restant à la cave. Nous ne savions pas quand ces lettres partiraient... mais enfin, elles seraient prêtes. Ils devaient avoir autant le temps long de savoir quelque chose de nous que nous d'eux. Pendant ce temps, notre 75 reprit la partie. Hélène avait fait, elle aussi, une rencontre, dans sa course rapide où elle s'était couchée plusieurs fois sous les obus.

Ce fut quelques pas avant de rentrer à la maison : un artilleur qui se trouvait sur la porte de chez Mathias, le sellier, lui dit au moment où elle passait qu'ils n'avaient plus de munitions que pour la journée. Ils étaient à bout. De là, sa consternation. Cependant, on vit que la batterie pouvait faire face à tout, car elle travailla ensuite et avec une ardeur ! Comment cela se fit-il ? personne ne le saura jamais.

À onze heures, les Boches répondirent, comme pour vouloir rendre la monnaie seulement, et à midi, ça ne faisait en tout depuis le matin que deux cent trente-cinq coups. C'était bénin, nous trouvions...

Maman ne pouvant toujours bouger de son lit, ce fut à la cave aussi qu'on dîna.

Dans l'après-midi, il ne nous arriva que quelques obus isolés, une salve quoi, un rappel ; ce que voyant, on fit une petite échappée pour aller voir s'il y avait du pain, mais il n'y en avait pas, ce n'était pas encore le jour !

À 4 heures, l'avion reparut pour sa petite ronde habituelle, et nous-mettons le nez dehors juste pour le voir tomber en deçà de la forêt de la Graine, du côté par où il s'en retournait toujours depuis et l'on n'en eut plus jamais de nouvelles.

Tout à coup, à 5 heures, voilà que ça leur reprend de donner signe de vie, pour la troisième fois aujourd'hui. Et comment ! Pendant cette soirée de bombardement, la dernière que nous devons subir, quel arrosage ! Et fourni pour la plus grande partie, par des pièces de gros calibre. On ne put plus compter alors, c'était comme lundi... On priait, on pensait tout pareil à ses absents surtout, encore et toujours... Et comme il y avait près de huit jours qu'on ne savait plus rien de ce qui se passait sur la terre, nous nous demandions où en étaient les événements, la guerre, et aussi, s'il y avait un nouveau Pape. Et (c'était peut-être aussi la cave qui le voulait ?), on reprit l'habitude de trouver le temps long, durant toute cette soirée qui se passa à recevoir des obus. Vers 6 heures pourtant, il y eut un léger ralentissement. Sans que nous le sachions, c'était la finale qui se jouait pour nous... et heureusement ! Mais à la tombée de la nuit seulement elle devait cesser.

La nuit venue, on se prépara pour le lendemain.

Le souper fut mouvementé, trois messages nous arrivant, l'un après l'autre. Le premier, de Papa qui nous demandait, si nous le pouvions, d'envoyer pain et viande au Valtin ; le deuxième, de nos exilées, enfin ! lesquelles s'étant arrêtées définitivement à Plombières, nous l'envoyaient par un jeune homme de Wisembach qui s'était réfugié là (car Wisembach avait été bien éprouvé : invasion et bombardement). Aussitôt après lui, le facteur de Clefcy, revenant de Gérardmer, nous apportait une autre lettre de Thérèse, la première expédiée après leur départ. Quel bonheur ce fût pour nous de lire ces lettres, et de savoir enfin où la petite bande s'était fixée, nous qui nous l'étions demandé tant de fois à la cave, et quel soulagement maintenant de les savoir aussi bien là, et à l'abri.

À 9 heures du soir, on entendait encore retentir des coups de fusil dans le bois de Mandray, et par cela fut close la journée. Les mitrailleuses, elles, se turent cette nuit-là. Et l'absence de leur tac tac, inattendue, nous paraissait chose incroyable !

## 11 septembre

La journée s'annonce comme une journée de repos, dans le silence le plus complet. Qu'est-ce qui va suivre ? se demande t-on. Habitué que l'on est de vivre dans le bruit de tant de sortes de choses, et lesquelles ! à l'affût de chaque bruit nouveau pour l'oreille, ce silence est anormal, et malgré soi, on tend le cou... Comme il se prolonge dans la matinée, tout le monde en profite, malgré l'attente, pour circuler et l'on voit passer de nombreuses autos emmenant des blessés de l'hôpital. On voit aussi revenir beaucoup de gens, heureux, ça n'a pas besoin de se dire, de rentrer chez eux. Ils sont las de camper sur les

chemins et d'avoir tant de difficultés à se nourrir. Des charrettes de femmes et d'enfants passent, nombreuses ; ils n'ont pas l'air épouvantés ; ce sont de vrais Vosgiens.

La nouvelle courut qu'il y aurait du pain aujourd'hui. Ah ! combien elle réjouit ! Depuis trois jours seulement qu'on n'en avait plus, c'était long ! Le dernier jour où il en restait encore (le 7) on se souvenait chacune de nous avait gardé son petit morceau tout mince pour le manger à midi... Dans le bonheur d'en retrouver, chacun se précipita et ce fut une vraie procession chez le boulanger. Passant devant chez Mme Bouché elle était justement dehors et, bien que la sachant si vaillante malgré ses 70 ans, Hélène et moi nous lui demandâmes comment elle avait passé la grande heure de bombardement de la veille, elle qui était toute seule dans sa grande maison. Nous avions pensé à elle ; cette heure ressemblait tellement à celles du 7. « Je m'ennuyais toute seule à la cave, nous répondit-elle, et pour me changer un peu, j'ai été balayer mon grenier. Quand ça craquait trop fort, je me tenais après le mur ! » (sic.)

La joie fut un peu limitée, le pain l'étant (on ne donnait que 150gr. par personne), mais déjà bien content d'avoir cela ! En revenant, nous rencontrons un soldat qui nous dit, voyant notre étonnement de ne plus rien entendre du tout : « Ils sont partis ! Et ils sont déjà loin ! Nous ne regrettons qu'une chose : c'est de ne pas avoir de quoi les poursuivre davantage. Ah ! ajouta-t-il, si on pouvait faire cela aussi du côté de Senones !

Ils étaient donc partis ! Nous pouvions alors nous écrier avec le Psalmiste : *Benedictus Dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum !* Béni soit Dieu qui ne nous a pas livrés en proie à leurs dents !

Finis donc, ce cauchemar de les sentir près de soi, et si près ! Finies, ces angoisses du jour et de la nuit ! Finis, ce bruit infernal dont rien ne peut donner l'idée.

Nous profitons de cette bonne annonce pour aller l'après-midi aux Faulx, avec Maria, voir où en était la petite maison. Et de là, nous apercevons à nouveau l'immense drapeau blanc qui flottait au coin du bois de Mandray. Entre Fraize et les Faulx, nous avons vu une maison à moitié démolie, le mur de façade éventré. Mais en arrivant aux Faulx, là, quel désastre ! L'usine incendiée et les métiers suspendus au 1<sup>er</sup> étage qui pendaient lamentablement, tout n'était qu'un amoncellement de décombres. La petite maison a été bien protégée, elle n'a rien, Dieu soit béni !

En rentrant, je vis Mme Lecomte qui sortait de sa maison. Comme elle n'était pas avec nous le soir de l'incendie du 7, je lui racontai le vœu que nous avons fait à ce moment. Elle s'en réjouit beaucoup à son tour et, spontanément, nous dit, à Hélène et moi, qu'elle était des nôtres aussi pour sa réalisation.

Quelques coups de canon seulement pour finir la journée. On apprit le lendemain que ce même soir, les Allemands se repliaient sur Sainte Marie. Aussi ce soir-là, en se couchant, c'était encore comme un rêve d'être maintenant tranquilles ! Quelles actions de grâces encore une fois ne devons-nous pas au ciel ! Cela me fit penser longuement et désirer beaucoup. Je me plaisais à me rappeler à moi-même notre vœu. Quand tout le monde saura que la Sainte Vierge nous a sauvés ! me disais-je. Comme on sera heureux de s'acquitter d'une dette si douce ! Car nous ne saurons jamais à quoi nous avons échappé en ayant été épargnés de l'invasion. Qu'aurions-nous vu avec eux ? Déjà, s'ils étaient venus, ils auraient fait ici comme ailleurs : quelle somme auraient-ils exigée en arrivant et

On nous dit que les Allemands avaient demandé une trêve de 24 heures pour enterrer leurs morts.

qu'il aurait fallu leur trouver tout de suite, peut-être ? Cela va être une joie de faire de cet argent qu'on leur aurait donné de force et avec tant de regret, une pierre pour l'ex-voto.

Je résolus dès ce moment de ne passer désormais un seul jour de ma vie sans La remercier, pour nous et pour tous. Et il me tardait bien que Mr le Curé annonce le miracle un jour en chaire, afin que tous la connaissant, puissent déjà de cœur du moins remercier Celle qui l'avait fait. Hélas ! cela ne devait jamais venir...

## 12 septembre

À la pointe du jour (5 heures du matin) me voilà sur la route de Clairegoutte, à la recherche d'un commissionnaire pour le Valtin. Et j'eus la chance extraordinaire d'en trouver un ! À défaut de viande, nous voulions du moins envoyer à Papa un peu de pain. Tout dormait encore, dehors et dedans. La route était encore barricadée de la nuit par des chevaux de frise. Pas plus au retour, je ne rencontrai personne.

Dès le matin, grande circulation dans tout Fraize. Des hommes s'en vont par bandes, avec leurs pelles, à la montagne, le long de la crête, et du Col des Journaux, pour enterrer les soldats morts. Chacun des émigrés pour un temps rentre définitivement chez soi. À partir d'aujourd'hui, on recommence à voir passer quelques voitures.

Et puisqu'on pouvait maintenant circuler, j'allai jusqu'à l'hôpital, voir comment les pauvres Sœurs avaient passé elles aussi ces jours tragiques. Mais, chemin faisant, que ça paraissait donc drôle, sortant d'où l'on sortait, tout à coup de ne plus rien entendre. Il semblait au premier abord ou qu'on était sourd ou qu'on n'était pas bien éveillé. J'arrivai à l'hôpital. En entrant dans la cour, on amenait à ce moment sur une charrette des soldats tués au Col des Journaux, pour les réunir à l'hôpital avec d'autres, et de là les conduire au cimetière. On les découvrit aussitôt : de pauvres chasseurs du 5<sup>e</sup>, tous. L'un avait encore les yeux grands ouverts, tel que la mort l'avait surpris, comme s'il visait... Pauvres soldats ! Je pensais, en les voyant, aux leurs, quand ils sauraient...

La Supérieure (Sœur Constant) quitta pour moi un instant son poste de dévouement. « Le bon Dieu nous a bien gardées, me dit-elle, il n'est rien arrivé à personne ici. » En effet, il n'y avait là non plus aucun malheur à déplorer, et les blessés qui étaient restés là, leur état n'ayant pas permis de les transporter avant le bombardement, l'avaient eux aussi, vaillamment supporté. Et le courage des Religieuses avait remonté celui de tout leur monde.

Dans l'après-midi, ce fut un grand mouvement de troupes, jusqu'au soir, et notre artillerie redescendit. Tout cela passait devant la maison.

Mais (la question générale), il fallait songer à une chose urgente : remplacer les vitres brisées. Chacun se mit en quête de verre ce jour même ; mais tout ce qui restait dans Fraize fut loin de suffire ! On dut en attendant se contenter de carreaux de papier. Un peu plus tard, une fois que le verre fut là, on eut encore plus de peine à trouver quelqu'un pour le poser... plus personne non plus pour les autres réparations (cela devait rester ainsi pour beaucoup de choses pendant 4 ans...).

Soudain, vers 8 heures, une tempête épouvantable, un pluie diluvienne, un vent ! (Les pauvres artilleurs dessous !) On se dit malgré cela, voulant se coucher de bonne heure : On va peut-être enfin pouvoir dormir. Ah ! bien oui !

Il paraît que les ennemis en ont laissé beaucoup là-haut.

Le chemin du Belrepaire prolongeant celui des Aulnes vers la route nationale n'existait pas.

À 9 heures, un coup de sonnette prolongé. Hélène et moi nous précipitons à la fenêtre. Qui est là ? « C'est l'ambulance 5/12 : il faut nous ouvrir ». Le temps d'enfiler un manteau, et nous sommes à la porte. « Il nous faut huit lits, nous dit ce brave major. Vous en aurez, Monsieur, mais il faudra que vous attendiez un peu, tous les matelas sont à la cave. N'est-ce que cela ? Je vais vous aider à les chercher. » On alluma une bougie (c'était tout ce qui restait pour le moment en fait d'éclairage.). Et ce fut une petite procession à la cave pour chaque matelas que l'officier chargeait sur ses épaules ; ses bottes ruisselaient tellement, ça faisait couic ! Après il arriva un autre officier, puis encore un autre, puis tout le reste de l'ambulance, en sorte qu'il fut assez tard quand l'installation fut terminée, les couvertures mises à sécher. Une fois minuit, je crois que tout le monde dormait.

Le lendemain, dimanche, il n'y eut encore que la messe de 7 heures et demie. Elle était impressionnante, cette messe, pour la première fois dans notre église mutilée.

Dans l'après-midi, ces officiers de l'ambulance voulurent faire le tour de Fraize. Et en voyant les milliers de trous d'obus des prés et des champs, ils disaient : « C'est bien comme on nous l'avait dit ! Fraize n'est qu'une passoire ! » et ils admiraient qu'après un pareil bombardement, il n'y eut pas plus de dommages faits aux maisons, et que tout fut encore debout. Nous, nous savions bien pourquoi et ne pûmes nous empêcher de leur dire.

Oui, Fraize, bien qu'il eut reçu de quoi être anéanti, est encore là tout entier. Il reste à jamais le témoin de la protection divine.

Aujourd'hui, passage du 7<sup>e</sup> R.A. de Clermont. La soirée se termine par quelques coups assez lointains dans la direction de Sainte Marie.

#### 14 septembre

Au matin passa le 125<sup>e</sup> de Gérardmer, malgré tout ce qu'il avait donné en ces jours, il gardait son allure martiale. Le canon grondait fort vers Saâles, semblant toujours se rapprocher. (Aujourd'hui, retour des gendarmes. Nous leur remettons le fameux paquet de lettres qui nous avait été confié.)

Tout revient petit à petit. Les cloches recommencent à sonner ; mais ce ne devait être que pour peu de temps.

L'après-midi fut employée à visiter le Col de Mandray. C'est une grande tristesse que de voir un champ de bataille au lendemain de la lutte, et tout ce que peut évoquer : les débris éparpillés qui le couvrent, de sacs, de fusils brisés, des cartouchières éparses ça et là, des lettres déchirées, piétinées... Nous voyons à la lisière du bois des tombes d'Allemands avec quelques inscriptions. Quantité de fils de fer enroulés autour des sapins : autant de pièges tendus. Par moments, une odeur de cadavres qui prenait à la gorge. Curieux travail des taupinières où les ennemis s'entassaient ; ravins entiers transformés en tranchées couvertes de branches de sapins, petites huttes, abris sûrs. C'est maintenant à nouveau le silence des bois qui s'étend sur tout cela, recouvrant tout de son mystère...

Nous n'étions pas rentrés depuis longtemps et voici que Papa nous revint ; aussi on passa une joyeuse soirée. Une bonne partie de la nuit, passage d'artillerie qui remontait, et encore, au matin du 296<sup>e</sup> R.I. et 56<sup>e</sup> Artillerie de Montpellier.

Le 152<sup>e</sup> R.I. était en route pour l'attaque du Spitzemberg.





*Vue prise de la prairie entre l'église et le pont  
avec le lointain d'Anould*

## 15 septembre

On amène de nombreux blessés à l'hôpital durant la matinée.

Nos hôtes tenaient aussi à voir le Col des Journaux. Et avec eux encore, l'après-midi, nous dirigeons là, notre itinéraire, mais à l'entrée du Col seulement. Là, même spectacle que la veille et même tristesse immense qui vous envahissait en le contemplant, mêmes débris gisant à terre : lambeaux de vêtements, crosses de fusils, ceintures coupées, baïonnettes... Puis, surtout, le coup d'œil lamentable qu'offraient tous ces grands sapins, eux aussi, mutilés, la plupart n'ayant plus de branches. Dans quelques-uns étaient restés plantés des obus qui n'avaient pas éclaté. Ah ! me disais-je, en les regardant, si ces sapins pouvaient parler ! S'ils pouvaient dire ce qu'ils ont vu !... et à voir leurs sommets décharnés, quel combat ils ont soutenu... Tous droits, tous décapités, avec les rares branches qui pendaient à plusieurs, semblaient, par l'attitude qu'ils avaient gardée, avoir dit, eux aussi : la garde meurt, mais ne se rend pas !

À l'avant du Col, les tranchées, avec leurs éboulis de terre et de pierres dont quelques-unes, frappées par les obus, en portaient les marques.

## 16 septembre

Avec la voiture de l'ambulance, nous entreprenons le voyage de Saint-Dié, passant par Sainte Marguerite. Que de maisons brûlées sur le parcours, et là, de la paille encore plein l'église où on avait dû mettre des blessés, un obus resté planté dans le mur, sur la façade. Des champs couverts de trous, ce n'était que trous...

Beaucoup de troupes dans Saint-Dié ; on recommence à circuler en ville. Nous apprenons, hélas ! l'incendie de la maison de Léon, frère de Paul, rien n'a pu être sauvé. On nous fait le récit de l'entrée des Allemands à Saint-Dié. Quelle tristesse d'entendre cela !

Par bonheur, l'appartement de Thérèse est intact. Il y avait seulement, dans la salle à manger, une chose véritablement curieuse, faite par une balle : une vitre fendue, belle comme lorsque la gelée fait des fleurs aux fenêtres, mais ici, ces fleurs étaient diaphanes, une vraie dentelle. Dommage d'y toucher !

En revenant par Saulcy, c'était le même triste spectacle de maisons en ruines qu'offrait toute la vallée. Des tranchées dans le parc du château ; nous nous y arrêtons un instant en passant. Et visitant le château, on nous montre la salle où Mr le Curé de Saulcy venait d'être tué par un éclat d'obus en soignant des blessés. Et l'émotion causée par sa mort était encore bien grande. Nous vîmes, là aussi, une glace superbe, qu'un éclat d'obus avait fendu, en produisant une chose semblable à celle que j'avais admirée chez Thérèse.

Et pas loin, là où on avait fait des tranchées, quelques tombes alignées, de soldats allemands, enterrés à fleur de terre ; ci et là, un pied qui sortait de la terre remuée... Il y avait encore des barricades en travers de la route, faites de chariots. Toute la plaine de Mardichamp, Saint-Léonard jonchée de débris parmi les trous d'obus, des baïonnettes piquées dans les prés, des cadavres de chevaux laissés au bord des trous. Et à Contramoulin, que de ruines aussi, l'usine incendiée... Partout, une odeur âcre de fumée

(par endroits les maisons incendiées fumaient encore). Et cette odeur avec celle des cadavres (puisque tous les hommes et chevaux restés sur le champ de bataille n'étaient pas encore enterrés) vous prenait à la gorge en vous soulevant le cœur. Ce voyage tout entier nous causa une profonde impression de tristesse...

Cette semaine-là, il parut pour Fraize une petite gazette locale (une seule page de format très réduit et cela dura deux ou trois jours seulement.), c'est par elle que l'on apprit qu'il y avait un nouveau Pape, sous le nom de Benoît XV.

### 19 septembre

La même occasion inattendue d'auto me permit de faire d'un trait le voyage de Plombières. Quelle ne fut pas la surprise de nos chères exilées en me voyant ! Elles ne m'attendaient guère, et toutes, nous ne pouvions que remercier le bon Dieu de nous avoir réservé cette consolation. Ce fut émouvant de se dire que les inquiétudes réciproques, toutes les émotions par lesquelles on avait passé. Il nous semblait à chacune qu'il y avait si longtemps que nous nous étions quittées. Elles étaient heureusement installées aussi confortablement que possible, et dans une maison si hospitalière ; c'était celle d'une bonne vieille demoiselle qui les choyait. Le soir, à 5 heures, il y avait à l'église la prière chaque jour pour la France, comme partout ; toutes, nous nous y rendîmes. On était alors sous l'émoi causé par la nouvelle du massacre de la cathédrale de Reims. La France atteinte dans son berceau...

La journée du dimanche passa bien vite, et le lendemain, je repris le chemin de Fraize, par Remiremont, avec un long arrêt qui me permit une visite à l'église, et par là à Notre-Dame du Trésor, puis je regagnai Gérardmer où il y avait beaucoup de soldats ; la place était tout encombrée d'artillerie. Dans l'après-midi, je retrouvai l'auto, et le retour se fit par Corcieux et Saint-Dié. En passant à Taintrux, tous ces endroits étaient comme chez nous : ce n'était que trous d'obus. Et des ruines ! Je me retournai au dernier tournant pour voir encore une fois tout cela, et au moment où nous quittions Saint-Dié, on voyait au loin, dans la direction de Saâles, des obus qui éclataient, illuminant le ciel de leurs éclairs.

### 29 septembre

Le jour qui suivit, l'ambulance reçut son ordre de départ et nous quitta. Tous ces jours, ce fut à nouveau un passage de troupes, entre autres, le 281<sup>e</sup> Infanterie de Montpellier, et de l'artillerie. Le canon grondait chaque jour, sans interruption : on l'entendait de tous côtés.

Le train recommença à marcher, toujours pour l'armée seulement, mais cela ne dura que trois jours (car le 25, Saint-Dié fut bombardé, et même quelques voyageurs qui s'y rendaient en voiture durent retourner.). La nuit du 30, la gare fut fortement endommagée, et celle de Saint Léonard dut être pour la même raison évacuée. À partir de ce moment la voie fut gardée, il y eut un planton à chaque kilomètre.

### 1<sup>er</sup> octobre

Nouveau bombardement sur Saint-Dié. Un gros obus tombe sur l'appartement de Thérèse et anéantit entièrement une chambre à coucher.

Mr Jules Mamias, curé  
de Vandières, fusillé.

## 2 octobre

Le matin à 8 heures, une dépêche transmise par un soldat télégraphiste nous apprend l'arrivée d'une petite Marie à Plombières. Aussitôt Papa et Hélène font leurs préparatifs pour partir le lendemain. C'était une Providence que ce soldat, le camarade d'un de nos amis, se soit trouvé dans cette région et ait pu nous rendre ce service, car on ne pouvait plus autrement envoyer de dépêches. C'était fini pour l'instant.

## 5 octobre

Jour du Rosaire. Baptême de Marie après la grand-messe, dans l'église de Plombières.

## 11 octobre

Le désir nous reprit de revoir plus longuement le Col des Journaux, et d'y faire un vrai pèlerinage. Et ce dimanche, l'après-midi, aussitôt à 1 heure, Hélène et moi nous mêmes en route, en partant par Scarupt où une jeune fille de là se joignit à nous. Dans la forêt, comme nous disions le chapelet à mi-voix ensemble, voilà que nous rencontrons trois hommes qui nous arrêtent (Était-ce cela qui leur semblait étrange ?). Ils nous regardent bien et nous demandent qui nous sommes (Sans doute étaient-ils chargés de faire la police par-là ?). Grâce à celle qui nous accompagnait et qui était connue d'eux, ils nous laissèrent poursuivre notre chemin sans difficulté. En descendant la pente du col du côté du Chipal, on voyait une longue, longue fosse avec une croix au milieu ; sur le sapin qui était à sa tête, une même croix de bois blanc était attachée, sur laquelle il y avait écrit : « 19 Français ».

Nous prions sur cette tombe, puis nous nous arrêtons sur d'autres encore, isolées ci et là (une grande tombe d'allemands aussi), pour y faire une prière ; et ce n'était pas sans émotion en songeant à ceux qui reposaient là, et dont Dieu seul avait connu la dernière heure. Tout à fait en bas de la pente, contre le tournant de la route, une autre grande tombe avec sur la croix, au crayon toujours, cette fois : 80 Français.

Poussant plus loin vers le Chipal (nous ne nous apercevions pas que l'heure s'avancait) nous rencontrons sur la petite hauteur d'où on le découvrait trois officiers. L'un d'eux avait son képi recouvert, à dessein. C'était le général Sarrade. Il parut plutôt surpris de nous voir là, à cette heure et en nous voyant, il nous dit : « Mes enfants, qu'est-ce qui vous attire ici ? La désolation de la désolation, lui fut-il répondu ; nous avons voulu voir ces lieux après la bataille, pour ne jamais en perdre le souvenir. » On apercevait de loin les pauvres maisons du Chipal, toutes autant de ruines, au nombre de trente-trois. Le feu avait été mis à la main pour les incendier, et même, nous l'apprîmes plus tard de la bouche de ces gens d'une ferme de là, les Boches les attachèrent devant leur maison pour la regarder brûler, leur arrachant ce qu'ils avaient voulu emporter et le jetant dans le feu. On reconnaissait bien là leur vengeance...

« Mes enfants, reprit le général (encore comme s'il s'adressait à ses soldats), ne vous attardez pas ici. » Et son geste faisait comprendre que ce n'était pas prudent de rester là davantage. Nous reprîmes donc le chemin de Fraize, le même, puisque n'importe comment il ne fallait dépasser l'heure, et en traversant le col une seconde fois, retrouvant les mêmes tombes. Elles évoquaient les impressions de tout à l'heure en repassant à côté, surtout les deux grandes. Tous ces soldats qui dormaient là leur dernier sommeil, on les

avait donc rassemblés autant qu'on avait pu : ils avaient soutenu le même combat : ils n'étaient point séparés dans la mort.

Miséricordieux Jésus, donnez-leur le repos éternel ! La petite croix de bois les abritait de son signe d'espérance (*O Crux ave spes unica*) ; mais ces inscriptions écrites seulement au crayon... au bout de quelques pluies elles auraient disparu, et ceux qui passeraient sur le chemin ne sauraient plus, pour saluer ces héros de la bataille...

Et moi, croyant qu'on les laisserait toujours là, à l'endroit de leur sacrifice, je souhaitais pour eux, une croix plus durable, et où leurs noms ne s'effaceraient plus... En attendant, l'ange des tombeaux les gardait.

Le soir, en rentrant, je me promis de revenir encore au Col des Journaux, mais cette fois pour y prendre le croquis de ces tombes.

J'y revins donc quelques jours plus après. Quoique ce fut très difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir un laissez-passer, déjà pour Scarupt seulement, je pus en avoir un à la mairie, pour cet endroit (on ne pouvait pas pour plus loin, c'était l'extrême limite.). Mais il me fut bien spécifié en me le remettant que pousser au-delà, c'était à mes risques et périls ; ce que j'acceptai. Je partis donc dès le matin, afin d'avoir une bonne journée pour travailler.

De Scarupt ayant gagné rapidement le col sans encombre, je m'arrêtai à un coin de la forêt où, comme il en était de tout le col, les sapins étaient entièrement décapités. Personne là, sinon quelques sapeurs du 8<sup>e</sup> Génie qui y faisaient des travaux (je vais être bien tranquille, pensais-je, car les sapeurs étaient plus loin, en bas, dans le bois.). L'aspect de ce coin de forêt qui peut-être avait été le plus meurtri était vraiment impressionnant, avec tous ses troncs mutilés, tout droits, et qui semblaient dire encore : « nous restons debout, malgré tout ! » Et ce silence des bois y ajoutait encore interrompu seulement de loin en loin par les coups de pioche des sapeurs.

La matinée se passa fort calme. Mais l'après-midi, comme j'étais assise sur un tronc de sapin couché à terre, travaillant avec ardeur, la boîte sur les genoux, je vis venir un de ces soldats. Il s'approcha et me demanda pourquoi je faisais cela. Je lui répondis que c'était pour recueillir un souvenir précieux du champ de bataille, afin de le transmettre à ceux qui viendraient après nous, et que je regardais comme un devoir de le faire : il ne fallait pas qu'on oublie. Il s'éloigna alors ; puis revint un peu plus tard. Il ne me demanda plus rien, mais s'assit sur l'autre bout du tronc, toujours sans rien dire. Et moi, sans me méfier de rien, comme lorsqu'on a la conscience tranquille, je me dis que peut-être ? cela l'intéressait de regarder travailler (bien que ça me parût tout de même un peu étrange qu'un soldat en corvée put ainsi passer son temps) mais ne cherchai pas plus loin. Nous restâmes ainsi l'un près de l'autre une heure entière, sans dire un mot ; au bout de ce temps, il s'en alla. Quand j'eus fini, bien après, je partis à mon tour et comme à l'aller, ne rencontrai personne, personne jusqu'à Scarupt. Au poste, je dus m'arrêter et j'exhibai mon laissez-passer. Le capitaine du régiment qui se trouvait là à ce moment (343<sup>e</sup> R.I. de Toulouse) me vit ma petite toile à la main. Je lui en donnai l'explication ; il comprit et me laissa passer, me recommandant seulement de ne pas dépasser l'heure une autre fois.

Mais j'étais loin d'avoir pris tout ce que je voulais ! Il y avait tant de choses intéressantes à prendre ! Aussi le lendemain, comme il faisait beau, je repris le chemin du col.

Je retrouvai, à l'entrée du bois, les tranchées, les pierres qui les bordaient, les troncs de sapins tombés en travers... Un peu plus loin, m'avançant dans la forêt, j'aperçus une petite tombe, toute seule au milieu des grands sapins qui formaient autour d'elle, en même temps qu'une couronne, comme une garde d'honneur. Ainsi que les autres rencontrées jusque là, cette petite tombe causait une impression profonde ; cependant elle n'inspirait point de tristesse, même à première vue. Bien plutôt, elle rayonnait une douce paix. Elle était éloquente dans sa simplicité, avec sa petite croix blanche coiffée d'un képi bleu et rouge. On voyait qu'elle avait été arrangée avec un soin spécial tout fraternel : au milieu, un tout petit sapin vert ; tout autour, des arceaux de branches tressés. Non loin, était resté encore un obus couché à terre, et à côté, un fusil brisé.

Il n'y avait pas de nom sur la croix. Qui était celui qu'elle abritait ? Le képi l'indiquait : un Français, et c'était tout. Dieu seul maintenant le connaissait. Mais si son nom n'était pas connu des hommes, qu'importe ! Il avait eu ici-bas la mort glorieuse, et là-haut l'attendait une autre gloire qui ne finit point. On aurait pu à la vérité mettre pour ce fantassin qui reposait là cette inscription trouvée deux ans plus tard, au crayon également, sur une autre tombe de soldat inconnu, toute bordée de petits cailloux blancs, au Gaschney<sup>16</sup> (petit sommet de l'une des pentes est du Hohneck) :

*Sta, viator, heroem calcas.*

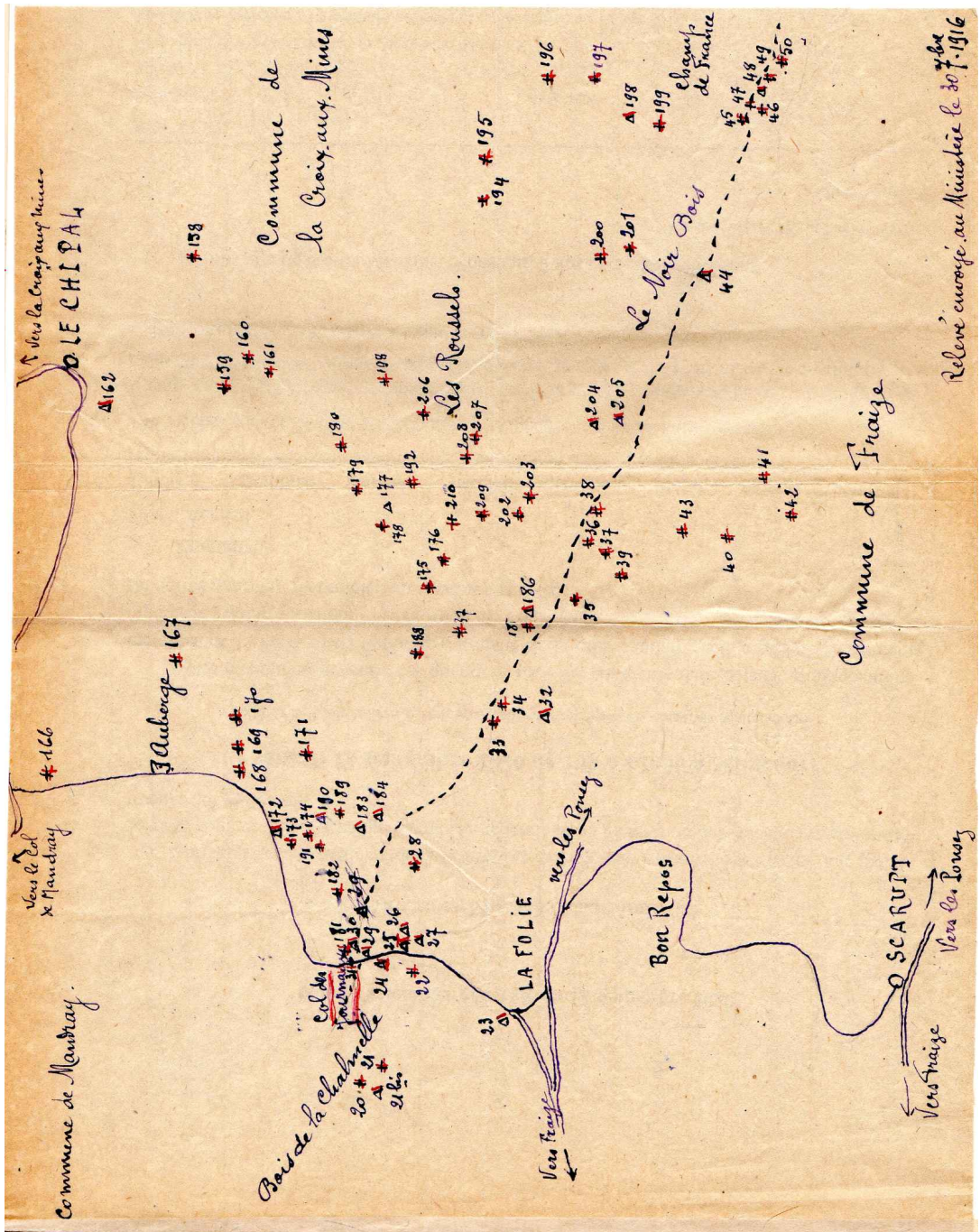
(Arrête, toi qui passes, tu foules un héros.)

Je fixai donc mon choix à cet endroit et travaillai comme la veille dans la grande forêt silencieuse. Aujourd'hui, rien ne résonnait ; on entrevoyait seulement dans le lointain sis à jour du bois quelques formes de sapeurs qui travaillaient en bas mais sans faire de bruit.

Je ne pris ce matin-là que le seul croquis de la petite tombe, comptant toujours revenir. À 11 heures, quand j'eus fini, frayant par le bois, je regagnai la route pour le retour. C'est alors que se trouva là, au sortir du col, un lieutenant qui me demanda mon laissez-passer. Je le lui montrai. Il me demanda ensuite, comme le soldat de la veille, pourquoi j'étais venue là et je lui fis la même réponse. Voyant qu'il n'avait l'air bien convaincu, je lui dis qu'il pouvait demander à la gendarmerie de Fraize qui j'étais et j'ajoutai : « Est-ce qu'un espion s'en irait ainsi avec sa boîte à la vue de tout le monde ? » Malgré cela, il écrivit je ne sais quoi sur un papier, appela deux soldats qui se tenaient à distance, pas loin à la lisière de la forêt, avec deux chevaux, et remettant le papier à l'un d'eux, leur dit : « Accompagnez cette demoiselle à la gendarmerie. » Les soldats virent bien ce qu'il en était, et riaient tout bas (et moi aussi). L'un me dit : « Mlle, vous marcherez comme vous voudrez, devant, à côté, derrière. Je marcherai à côté, répondis-je, et c'est moi qui vais vous montrer le chemin de la gendarmerie. »

---

<sup>16</sup> La Costelle : c'est cette tombe qui est en photo sur la page de garde.



Emplacement des tombes autour du col des Journaux

Ils se mirent à la tête de leurs chevaux, à droite, moi, à gauche, et le trajet se fit amicalement, au pas... Nous ne rencontrâmes pas grand monde sur le parcours et en traversant la Costelle, cela n'attira pas davantage l'attention ; on m'avait vu passer d'autres fois avec ma boîte. En croisant la place de l'Hôtel de Ville, on regarda plutôt... Enfin, nous allons être arrivés ! Et, toujours conduisant les soldats, je les fis tourner à notre rue. Pourvu seulement, pensais-je, que Papa ne me voie pas ! Le reste m'est égal. Et juste, il se trouvait devant la maison ! En nous voyant, il se douta bien de suite. Nous entrons à la gendarmerie. « Connaissez-vous cette demoiselle ? » dit un des soldats. Le gendarme éclata de rire et je ne mis pas longtemps à franchir la porte.

Malgré cette aventure, j'essayai encore, un peu plus tard, de retourner à cette montagne qui m'attirait tant. Mais, une après-midi où je m'y trouvais à nouveau, au milieu de la forêt, ce fut cette fois toute une compagnie (214<sup>e</sup> R.I.) qui passa.

Le lieutenant s'arrêta, entouré de ses soldats, et me demanda, devant eux naturellement, des explications. Comme preuve de ce que je lui disais, je lui montrai ma carte d'artiste que j'avais emportée avec moi, en cas... Il me laissa, mais (je l'appris ensuite), il fit téléphoner le soir même à la gendarmerie pour avoir des renseignements sur moi. La chose s'étant répandue, des soldats qui logeaient à Scarupt (du Midi, toujours) ces jours-là en causaient le soir entre eux dans une maison, disant qu'ils espéraient bien qu'on avait pris « l'espionne ». Sur quoi il leur fut répondu d'un trait : « Elle est plus Française que vous ! » <sup>17</sup>

Mais qu'arriva t-il après cette deuxième aventure ? C'était facile à penser. Un gendarme vint à dire à la maison qu'il valait mieux que je ne retourne plus au Col des Journaux, autrement, je risquais de me faire emmener au poste, etc... (Cela m'eût été bien égal pourvu que j'aie les dessins que je voulais). Force me fut cependant, bien qu'il m'en coûtât beaucoup, d'en faire le sacrifice complet (une tentative qu'en dernier ressort je fis moi-même auprès du général V., alors à Fraize, n'ayant pas eu davantage de succès pour obtenir une autorisation).

Enfin, j'avais du moins la petite tombe que j'aimais, et c'était toujours cela. Elle inspira l'année suivante à un prêtre-soldat une poésie dont les lignes vibrantes traduisent admirablement ce qu'elle résumait :

### Soldat de France et Sapins verts

Broyés sous la même rafale  
Le soldat et les sapins verts  
Dans la même mort triomphale  
Serrent leurs deux cœurs entr'ouverts.

Autour de la tombe où repose  
Le fantassin des grands combats  
Les sapins ont gardé la pose  
Du héros qui ne cède pas.

---

17 Henri Lalevée : À un certain moment, les troupes du Midi ont eu mauvaise presse dans la région. Cependant, ce sont là jugements téméraires car avant tout, pour juger d'une troupe, il faut savoir comment elle est commandée et comment elle est engagée. Je crois aussi que la mauvaise impression laissée par quelques troupes du Midi vient des imprudentes paroles de quelques soldats qui disaient : « À quoi me sert à moi de venir défendre vos Vosges ! » Quoi qu'il en soit, les troupes dites du Midi ont au cours de la guerre et comme les autres payé un lourd tribut pour sauver la France.



Ils n'ont plus assez de ramure  
Pendant à leur tronc décharné  
Pour caresser de leur murmure  
Le doux enfant abandonné.

Ils ne verseront plus de l'ombre  
Spectres aux membres amputés ;  
Dans ce coin de la pente sombre  
Il va ruisseler des clartés.

Ils sont sur le nouveau Calvaire  
Du soldat de France, martyr,  
L'amour brisé qui persévère  
Et n'accepte pas de partir.

Ils sont la « Mère douloureuse »  
La patrie au front abattu  
À chaque tombe qui se creuse  
Quand le bruit de guerre s'est tu.

Dans la tragique solitude  
Que n'éveillent plus de chansons  
Ils disent la sollicitude  
Enfant, dont nous te caressons.

O toi, dans la Paix souveraine  
Jusqu'à l'aube immense assoupi  
Parmi les sapins de Lorraine  
Sous ta croix et sous ton képi.

Plus odorants qu'un chrysanthème  
Vite passé, vite effeuillé,  
De la patrie en deuil qui t'aime  
Les sapins gardent la pitié.

Ailleurs, même en terre chrétienne  
N'implore pas d'autre tombeau  
Dieu fixa ta place, la tienne,  
L'homme ne fera pas plus beau.

N'entends-tu pas dans le silence  
Aux branches mortes accroché  
L'écho du glas qui se balance  
Navré, dans ton lointain clocher ?

Ah ! si tu rêves de descendre  
Où les tiens furent déposés  
Vois ! ta cendre a rejoint leur cendre  
La terre transmet les baisers.

Perçant les ténèbres opaques  
Du sol qui sur toi s'effondra  
L'ange des éternelles Pâques  
Cher petit, te retrouvera.



*Tombe française anonyme au col des Journaux*

Dans la même mort triomphale  
Serrez bien vos cœurs entr'ouverts  
Débris de la même rafale,  
Soldat de France et sapins verts !

J. Bellouard  
Prêtre-soldat

Oui, c'était tellement cela !

Le 22, Saint-Dié est encore bombardé (ce devait être son sort si souvent dans la suite).

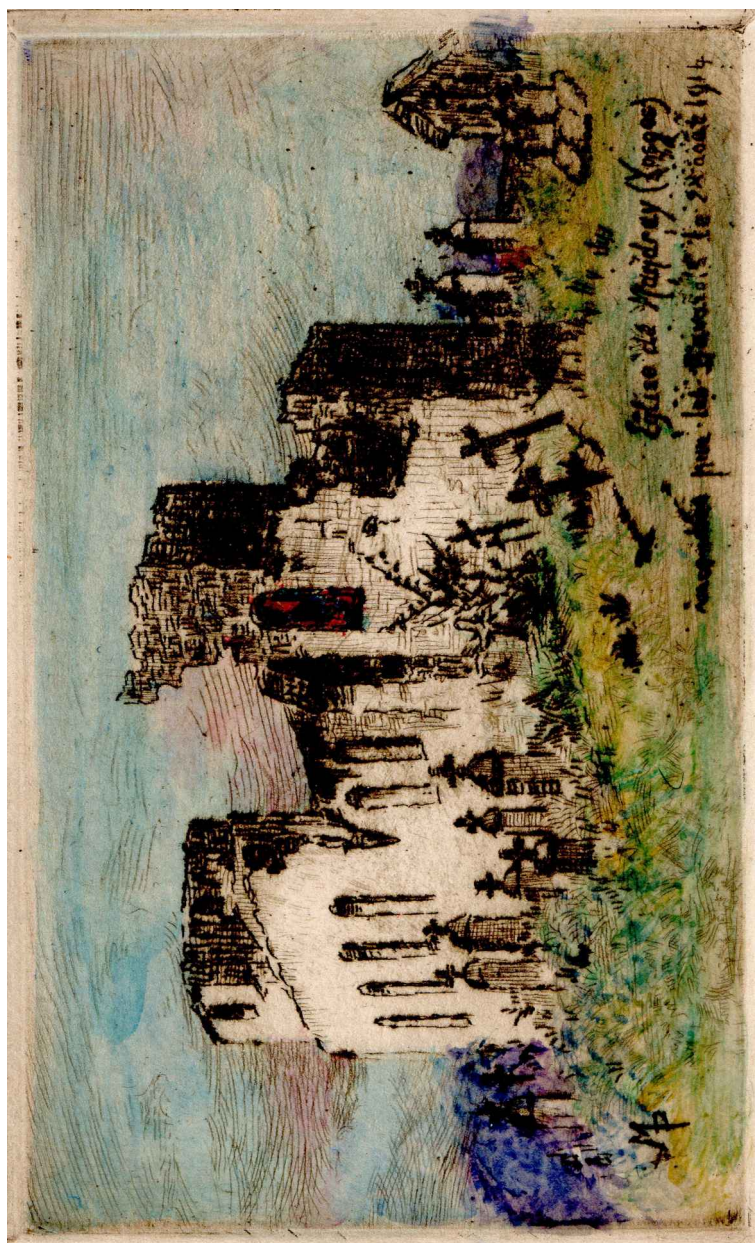
Les jours qui suivirent, le canon, quoique un peu plus lointain, gronde encore chaque jour. Oh ! que c'était triste d'entendre toujours ce canon !

Le dimanche d'avant la Toussaint, Hélène et moi, accompagnées de Maria et Juliette, nous fîmes la promenade de Mandray. Nous tenions à aller avant l'hiver voir l'église ruinée. En partant par Montegoutte, non loin de la petite chapelle, trois tombes d'Alpins s'offraient à la vue. Ce ne fut pas sans penser que nous quatre traversâmes ce bois de Mandray qui en avait tant vu ! Et en en sortant, apercevant la pauvre église... Plus que des pans de murs. Un seul vitrail tenait encore debout. Et cet amas de décombres amoncelés à l'intérieur, quel spectacle lamentable ! Comme les maisons du Chipal, elle avait été incendiée à la main... Elle aussi avait été le refuge de blessés. Avec tant d'autres églises de France, elle avait eu sa passion.

La famille de Juliette nous dit l'histoire du drapeau blanc mis au clocher, avec une mitrailleuse derrière, lorsque les Allemands faisaient semblant de se rendre et tuaient ainsi à bout portant nos Alpins qui s'avançaient. Ils nous racontèrent aussi comment Mr le curé de Mandray, après avoir été enfermé vingt-quatre heures dans son grenier, l'échelle lui ayant été retirée, avait été emmené assez loin.

Il y avait dans le village plusieurs maisons brûlées, cette fois par des obus qui y avaient mis le feu. Ailleurs, devant d'autres maisons, ci et là, des tombes d'Alpins. On les avait enterrés là, au plus vite, dans le jardin, puis après on avait orné leurs tombes. Partout, des traces encore fraîches des combats, des baïonnettes plantées dans les champs, et d'autres débris épars... Tout respirait encore la tristesse de l'invasion ; les ennemis y étaient restés trois semaines !

Dès le lendemain du bombardement déjà, tout commença à augmenter pour la vie matérielle. Cependant à partir du 22, on put à nouveau avoir du pain à volonté, puis sel et sucre ; améliorations que l'on apprécia (le charbon manquant encore toutefois) ! Par contre, les mêmes consignes de guerre subsistant (et cela jusqu'à la fin) devinrent plus rigoureuses. Ainsi on ne peut plus circuler que de 6h du matin à 6 heures du soir. Des sentinelles sur tous les chemins ; on obtient très difficilement des laissez-passer, même pour Scarupt, il faut qu'ils soient visés et signés par le Général en donnant le motif de la course. Il est même défendu pour le moment aux ouvriers d'aller sur les toits ! Les cloches sont muettes à nouveau ; cette fois ce devait être pour longtemps.



*Ruines de l'église de Mandray  
incendiée par les Bavarois le 28 août 1914.*

Le 56<sup>e</sup> R.I. est toujours en partie à Fraize. Depuis le 18 octobre, un lieutenant qui en est logé chez nous ; il part chaque matin de très bonne heure au pré de Raves où l'on fait, paraît-il, des travaux de défense pour un quartier d'hiver. « Quoi ! se dit-on alors, la guerre va encore durer tout l'hiver ? » On ne se voyait pas vivre au milieu de ce canon qui vous fendait l'âme, comme une chose qui gémit continuellement autour de vous.

### 31 octobre

Le 22<sup>e</sup> Alpains passe. Pauvres bérets bleus si sympathiques qu'on devait tant voir passer et repasser. On ne les vit jamais, comme du reste tous les autres soldats, sans un serrement de cœur : tant d'entre eux allaient à leur calvaire !

### 1<sup>er</sup> novembre

À 3 heures du matin, notre lieutenant qu'on est venu chercher part en hâte (ça menaçait du côté de Sainte Marie). On ne sut que bien plus tard que c'était la première grande attaque de ce pauvre Violu qui devait être disputé jusqu'au dernier jour.

Ce jour de Toussaint se passa cependant sans trop entendre de canon. Il y eut, dès le grand matin même, l'affluence accoutumée à l'église, comme à pareil jour. Le lendemain, le canon grondait sans répit ; on l'entendait encore le soir, à 5h et demie, à la noire nuit. Les jours suivants, c'était de trois côtés à la fois qu'on l'entendait.

Ce fut ce jour du 2 novembre que Marthe fit l'avant-garde en nous revenant la première de Plombières. Trois jours après, toutes revenaient à leur tour, avec la petite Marie qui fit son entrée à la maison en criant ! Enfin, elles étaient là. Et de se retrouver ensemble donnait l'impression qu'on aurait vite oublié les heures d'angoisse réciproques, d'autant qu'on avait à ce moment la naïveté de croire que cela ne durerait plus longtemps... quelques mois, se disait-on !...

Le 6, le canon recommence de très bonne heure, et pour toute la journée. L'après-midi, à 2 heures, l'écho d'une fusillade qui se prolongea longtemps du côté du pré de Raves arrivait nettement jusqu'à nous. Et le lendemain soir, à 9 heures, c'était encore le crépitements d'une mitrailleuse, toujours de ce côté. La nuit, passage continu d'artillerie ; le jour, des voitures remplies de fil de fer...

Jean se trouvait depuis cinq semaines au Ballon d'Alsace, à mi-hauteur, sur une des pentes donnant du côté de Saint Maurice. Le voyage étant possible pour nous jusqu'à ce village, c'était le moment de le faire avant l'hiver.

Le 9, au matin, nous nous mettons donc en route, Suzanne et moi. Le temps était froid, mais beau. Après une journée de voyage, nous arrivons à Saint Maurice le soir, il était près de 6 heures. Jean avait pu se faire remplacer pour cette heure et il nous attendait à la gare. La soirée fut bien courte ; que de choses on avait à se dire ! Le lendemain, dans la matinée, il lui fallut rejoindre son poste. À 9 heures, nous l'accompagnâmes un petit bout de chemin, jusque là où on pouvait aller ; là, faisant halte, il y eut encore deux heures à passer avec lui dans la forêt. Il fallut enfin se séparer. Il nous quitta d'un âme vaillante. Mon Dieu ! si nous avions pu savoir que c'était l'adieu suprême !

Nous revînmes l'après-midi à Saint Maurice et le quittant le lendemain, toute une journée de voyage encore pour ne rentrer à Fraize que le soir à 6 heures. À Arches, 5h d'arrêt ; il y eut le temps de faire un long pèlerinage à Notre-Dame d'Archettes ; à 4h, on

reprit la voiture à Corcieux <sup>18</sup>. Nous étions bien heureuses d'avoir pu faire ce voyage ; cela d'autant plus que Suzanne devait nous quitter peu de temps après, pour aller à Nancy retrouver la famille Marchal et la pauvre tante Marie avait été si éprouvée à Badonviller ; la mort du grand-père, le village repris trois fois, l'église incendiée (Ils en avaient vu, les gens de ce pays ! Un soir, à 6h, l'ordre était venu de se rassembler sur la place ; toutes les femmes étaient là, chacune le petit paquet qu'elles avaient pu faire en hâte puisqu'on les réunissait là pour partir tout de suite, elles ne savaient pas où... Beaucoup tenaient des enfants par la main, et elles se disaient l'une à l'autre : « N'est-ce pas, si je meurs, vous aurez soin de mes enfants... »

O tristesses de ces jours infortunés ! Heureusement, ces pauvres femmes ne connurent que cette angoisse du moment ; contrordre fut donné, et elles ne partirent point.)... <sup>19</sup>

En cette première Toussaint de guerre, que de familles déjà étaient en deuil ! dans tous les coins de France !

Le 13, les Alpains descendent au repos.

Note : À partir de cette date, on peut à nouveau envoyer des dépêches, mais à la condition expresse de les faire viser à la mairie. Défense maintenant et combien stricte ! d'avoir de la lumière chez soi, après 8h du soir ou alors il faut que tout soit camouflé soigneusement.

Les quartiers d'hiver s'établirent donc partout sur les hauteurs, comme on l'avait prévu. En vîmes nous passer encore, de ces voitures de fils de fer barbelés, pour les travaux de défense ! Pendant ce temps, les jeunes recrues faisaient l'exercice du tir à la grenade, dans les près au-dessus de Trou-le-Loup. Chaque matin, on voyait aussi les mulets de l'artillerie alpine (1<sup>er</sup> R.I. de montagne) qui faisaient la navette de Scarupt à Plainfaing, pour le ravitaillement.

Reprise de canon vers Sainte Marie ; toute cette fin de novembre et commencement de décembre, il gronde sans cesse, reprenant chaque jour dès le grand matin (On vit passer une fois, de jour, une batterie de 155, chacun des 4 canons traîné par 10 chevaux et cela faisait autant pitié pour ces pauvres chevaux qui devaient tirer cela jusque là-haut.). Mais la nuit du 12 décembre spécialement, il y eut un tir acharné du côté de l'Alsace, qui ne cessa pas de la nuit. Nous ne savions pas au juste où. Que cela faisait mal de l'entendre ! Comme tout tremblait alors ! Le lendemain, la même chose toute la soirée. On devait se battre fort là- haut...

Le 14, nouveau bombardement de la gare Saint-Léonard, un train de munitions arrivant.

Tous ces jours, dans la soirée, on pouvait voir, dans la direction de Chaume (d'où les coups partaient) de grands éclairs illuminant le ciel. C'était cette fois notre canon.

L'artillerie alpine descend en masse, le 19.

Note : Depuis le 16, le courrier pour la poste part maintenant le soir.

---

18 Henri Lalevée : Une voiture hippo assurait le trajet Fraize – Vanémont mais beaucoup, surtout les soldats, faisaient le trajet à pied.

19 Henri Lalevée : Badonvillers fut évacué par la suite.

Trois jours avant Noël, on entend très bien des Faulx siffler des obus qui nous arrivent encore, et cette fois, vont échouer du côté de Hangochet. L'avant-veille, après-midi, vigoureuse canonnade encore, et un obus arriva jusqu'à Scarupt.

Mais que dire de la nuit de Noël ?... C'était déjà si triste parce qu'il n'y avait pas de Messe de Minuit (comme il n'y en eut pas de toute la guerre, sinon à l'hôpital). À minuit moins 5, un formidable coup de canon ouvrit ce tir qui en ébranlant tout dans la maison, résonnait si douloureusement. Le temps était clair, il y avait de la neige, mais bien qu'elle en amortit quelque peu l'écho, oh ! le canon de cette nuit de Noël est inoubliable. On en tremblait encore avec son lit ! se demandant avec angoisse : « Que se passe-t-il là-haut ? » Et il dura jusqu'au matin. C'était encore, on le sut le lendemain, une attaque à la tête de Faulx. Les Boches n'ont pas laissé nos Alpains faire le réveillon, ils ont attaqué.

Contraste si étrange : la nuit de Noël a apporté la paix au monde, et on se tuait à outrance là-haut ! Dans la matinée cela continua, un court répit dans la journée où les obus arrivent jusque Barançon, incendiant une maison. Quel jour de Noël on passa et qu'on en eut le cœur meurtri ! Toute la soirée, encore du canon (et le lendemain jusqu'au soir, pareil !). On l'accepta pourtant ce Noël, pensant que ce serait le seul...

Voici ce que l'on a entendu dire de cette attaque, peu après : Bataille sur un petit emplacement. Ils sont tellement serrés qu'ils se battent avec la crosse de leur fusil. Nous perdons 139 hommes. Mais la tête de Faulx reste à nous.

Ainsi, de ces héroïques chasseurs qui l'avaient regagnée, beaucoup d'entre eux allèrent fêter Noël au ciel...

Deux jours après, trois obus arrivent sur Plainfaing, l'un d'eux dépassa sur Fraize et alla échouer entre le Col des Journaux et celui de Mandray. Les Boches ne nous oublièrent pas.

Le 26, à 8h du matin, un Zeppelin survole Nancy, avec un bruit formidable de rouages et de ferraille, lançant trois bombes, dont l'une endommagea les vitraux de l'église Saint-Epvre. Personne de tué.

Le canon poursuit toujours, et la nuit du 31 décembre, à 11h et demie, il annonce

## 1915

Ah ! si l'on nous eut dit à ce moment que l'année qui suivrait s'ouvrirait encore de même ! puis une autre, puis encore une autre... « Comment ! il faudra vivre ainsi pendant quatre ans ! Non, ce n'est pas possible. » Tel eut été le cri de chacun, alors...

### 1<sup>er</sup> janvier

Si nous avions pu savoir aussi ce que nous réservait ce jour !

J'étais à peine de retour de la grand messe avec tout le monde de la maison, qu'une estafette vint : c'était Mr le Curé qui me faisait appeler chez lui. Pensant qu'il avait quelque chose à demander pour l'église, je m'y rendis de suite. Mais comme il tardait de parler, je vis bien que ce n'était pas de cela qu'il s'agissait à son hésitation. Il me montra

alors une lettre qu'il venait de recevoir, lui annonçant que Jean venait d'être tué à Aspach, sans autre détail, et le priant de nous en avertir. Je lus cette lettre comme si je rêvais. Mais comme celui qui l'écrivait (un soldat de la même compagnie) disait de plus qu'il avait assisté à l'enterrement de Jean et qu'on l'avait mis près de l'église, c'était donc bien vrai.

Le seigneur avait donc frappé à notre porte aussi pour la rançon de la Patrie. Il n'y avait qu'à dire comme en tout : Que son saint nom soit béni ! Je restai longtemps là, me demandant comment j'allais faire pour annoncer cette terrible nouvelle à la maison. Quand je rentrai, on était à table, je tâchai qu'on ne s'aperçut de rien.

L'après-midi, une fois que Marthe et Hélène le surent, nous cherchions toutes trois le moment pour le dire à Maman, faisant signe aux visites qui venaient qu'elle ne savait rien encore, car la nouvelle était déjà répandue dans Fraize. Le soir venu, il fallut bien le dire, il était 5 heures. La pauvre Maman en fut terrassée... Elle pensa tout de suite à m'envoyer à Nancy, et nous résolûmes de le cacher à Papa jusqu'à demain. Je passai la soirée à chercher une voiture pour prendre le premier train à Corcieux le lendemain matin, et au bout de deux heures, de maison en maison, je trouvai enfin une voiture puis le cheval.

## 2 janvier

Partie à 7 heures, je n'arrivai, après un long arrêt à Épinal, que tard le soir à Nancy où l'on ne m'attendait guère. Et quels efforts il me fallut pour ne rien laisser voir, en regardant Suzanne et ses deux pauvres petits qui n'avaient plus de Papa...

Trois jours se passèrent ainsi. Chaque matin, c'était : Non ; demain. Suzanne trouvait le temps bien long de ne plus rien recevoir de Jean. Une fois qu'elle saurait, ce serait fini pour le reste de sa vie : nous le savions bien. Mais il n'y avait plus à reculer davantage... Le quatrième jour, je pris mon courage à deux mains pour le dire à la tante Marie <sup>20</sup> qui commençait à se douter un peu de quelque chose. Elle accepta son sacrifice bien généreusement et toutes deux, nous cherchions le moment de prévenir Suzanne, en priant pour pouvoir passer ce moment. Le lendemain, au retour de la messe, c'est ce qui fut choisi. Quelle minute ce fut ! La pauvre Suzanne tomba à genoux et s'écria : « Ô mon Dieu, que la vie sera longue maintenant ! » Et elle appela Pierre et Paule.

Maman vint quelques jours après ; puis Hélène un peu plus tard. Combien elles furent tristes, ces 6 semaines que je passai à Nancy ! En plus de cette peine immense que nous portions partout on entendait le canon gronder de tous les côtés autour de Nancy, dans la neige. Oh ! que cela faisait mal ! et glaçait le cœur ! bien plus que la neige qui vous paraissait alors froide comme jamais.

Nous aurions aimé avoir quelques détails sur les derniers moments de Jean, et les circonstances de sa mort. Nous ne sûmes que peu, et bien des mois plus tard.

Une mitrailleuse placée à 50 mètres abattit en quelques minutes sa compagnie <sup>21</sup>. À une distance déjà bien la capote bleue et le pantalon rouge se voyaient dans la neige, comme si on était en face. C'était au petit jour, vers 7h du matin.

---

20 Note anonyme : Il doit s'agir de la sœur de Jean, Marie Antoine.

21 Henri Lalevée : Presque tous les hommes de la section de Jean Antoine étaient du pays. Edmond L'Hôte y fut aussi tué, en même temps. Pierre n'échappa qu'en faisant le mort.



Les quelques rares qui survécurent se tinrent immobiles toute la journée, un seul mouvement eut pu les trahir. Ce n'est que le soir qu'ils purent se relever, et que des hommes dévoués cherchèrent le corps de Jean et celui du Lieutenant pour les conduire à Aspach-Bas, où ils les mirent tout près de l'église. Jean fut frappé en plein cœur d'une balle qui enleva au passage l'émail de sa montre. Et le seul témoin qu'il y eut (étant à côté), rapporta seulement ceci : « Il est mort d'une mort très douce. Et je voudrais mourir comme lui » ajouta-t-il.

Que furent ensuite ces années de guerre ?

À vrai dire, ce qui les remplit ne nous parut plus rien à côté de ce que nous avions vu. Cependant, si ce ne fut plus ici même la vie de détresse des premiers jours, elle n'en resta pas moins douloureuse pour bien des motifs.

Les seuls faits saillants furent certains bombardements par avions, parce qu'ils firent des victimes. Mais si, à part cela, il ne se passa à Fraize même rien d'extraordinaire, il se déroula dans son voisinage de grands combats, dont l'écho résonna même jusqu'à nous : ainsi ceux de l'Hartmannswillerkopf, du Linge, Münster-Metzeral, et encore toujours la tête de Faulx. Outre cela, sur deux autres points également toujours violemment tirillés, du côté de Saint-Dié : la Fontenelle et le Violu. Aussi la plupart de ces jours de guerre pourraient se résumer par ces seuls mots : On tire ! Que serait-elle, la liste où viendraient s'aligner ces heures de canon qui furent désormais notre partage ? sans savoir jamais au moment même ce qui se passait. On entendait d'où cela partait, et c'était tout. Les civils ne devaient rien savoir des opérations militaires : on ne sut donc rien jamais, si ce n'est par les blessés qui arrivaient qu'on s'était battu de tel ou tel côté. Bien des choses qui se sont passées ne nous seront jamais connues.

Le début de 1915 amena celui d'une lutte qui devait devenir gigantesque par l'acharnement mis de part et d'autre : la prise de l'Hartmannswillerkopf (appelé aussi Vieil Armand, en français). Ce que ce sommet nous coûta ? Une de ses pentes sur le versant alsacien (Mosch) couverte jusqu'en bas de petites croix, en témoigne. Il vit tout cet hiver qui continuait rude, avec de la neige, un froid vif et piquant, de violents combats, surtout aux journées du 19 janvier, 26 février ; puis, au printemps, les 5 et 26 mars. Qu'est ce que ce fut alors ce que l'on entendit comme canon, pendant ces attaques, ah ! comme tout tremblait !!

Oh ! qu'ils furent bien tristes, ces jours où nos pauvres soldats défendaient pied à pied chacun de ces sommets des vallées du Haut-Rhin. Si tristes, que pour ceux qui les ont vécus, leur seul souvenir vous en met encore les larmes aux yeux. Parce que ce qui les remplissait, ici non loin de nous, c'était la réalité vivante de la grande meurtrissure de la Patrie envahie, dévastée, incendiée ; et de la sentir à chaque instant, et de se dire qu'elle était répétée sur toute l'étendue du front, cela vous mettait au cœur une tristesse infinie.

Ainsi toute cette année 1915, on entendit à peu près continuellement le canon, le jour, la nuit, à cause de ces incessantes attaques de l'Alsace : ce fut celle où on l'entendit le plus. On se disait toujours : ça va finir ! et cela ne finissait pas. Alors on ne compta plus, on n'inscrivit plus... Mais on s'habitua (si on peut dire ainsi) à vivre et à travailler au son du canon (qu'on devait entendre jusqu'à la fin, : les oreilles, oui ; mais le cœur, jamais !).

Au milieu de tout cela, la vie reprit, intense. Fraize, tout en ayant passé désormais dans la zone réservée, resta à la limite de la zone dangereuse, et fit partie du secteur 97. Ce secteur s'étendait depuis le Linge, Tête de Faux, Sulzem et Col du Bonhomme jusque Celles. Le 43<sup>e</sup> Territorial d'Épinal (le Régiment de Jean) l'occupait tout le long comme renfort avec sept bataillons de 1500 hommes ; il guidait aussi les autres régiments et assurait les liaisons aux postes dangereux des sommets. Il demeura dans les Vosges jusqu'à la fin de la guerre.

Fraize fut donc, et cela jusqu'au dernier jour, l'objet d'un incessant passage de troupes, les unes qui montaient aux tranchées, les autres qui en descendaient. D'autres enfin qui venaient au repos, ce qui donnait alors toujours une grande animation. De plus, Fraize étant devenu un centre de ravitaillement, il s'y déploya une activité aussi grande la nuit que le jour. Le train n'étant plus que pour le service de l'armée, arrivait à 3h du matin (toutes les nuits nous l'entendions qui arrivait en soufflant doucement.). Aussi la gare devint-elle un point de mire pour les avions ennemis.

De même les relèves se faisaient habituellement la nuit, parfois au petit jour, en hiver surtout, plus rarement le jour, quelquefois aussi en auto-camions. Enfin, toujours la nuit aussi, descendaient des hauteurs les canons pour les réparer, et avec ce lourd roulement continu, nos lits en tremblaient surtout quand c'était des 155 ! On s'habitua donc aussi à dormir souvent les yeux ouverts. Tout à coup, comme pendant le jour, zzzuuuuu les fenêtres se mettaient à trembler. Quand on tirait du côté de Saint-Dié, c'était par devant ; et si au contraire, elles tremblaient par derrière la maison, on savait tout de suite que c'était encore du côté de l'Alsace ou du Violu. La pensée suivait alors : on se bat par là ! Et cela tenait éveillé quelquefois de longues heures. Que de fois aussi, sitôt qu'on entendait des pas, on sautait de son lit à la fenêtre pour regarder les soldats qui passaient !

En vîmes-nous passer, des régiments ! Car tout, pour ainsi dire, passait sur la route devant la maison. Quelle liste encore cela ferait ! Nous avons vu passer des milliers et des milliers d'hommes. Et plus cela allait, plus cela faisait de peine... de tous ceux qui passaient, tant ne repasseraient pas. Aux derniers, on se demandait comment il y en avait encore...

Ce fut là notre grand regret à nous, pendant ces quatre ans, de ne pouvoir prendre aucune photographie. Il y en aurait eu de si intéressantes à prendre : les troupes en marche, l'artillerie alpine avec les mulets ; enfin et surtout, ce que nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir, dans notre rue même : le salut au drapeau. Mais la consigne de guerre était là, des plus rigoureuses. Il fallut donc encore faire ce sacrifice.

Enfin, pour citer la dernière chose à laquelle on dut encore « s'habituer » : on fut alors très souvent visité par les avions boches, si souvent que l'on ne compta plus. Les deux dernières années surtout, il ne se passait guère de jour sans qu'il en vint à n'importe quelle heure. On voyait alors le ciel se couvrir en un instant de petits flocons blancs : c'étaient les fumées de nos obus. Quand on se trouvait dehors à ce moment, ce n'était pas toujours qu'il y avait là une maison pour se mettre à l'abri... On put voir quelquefois des batailles d'avions très intéressantes, mais aucun ne tomba jamais chez nous.

Jusque là, tout ce premier hiver de guerre, les nouvelles de Paul continuaient d'être bonnes. Depuis fin septembre jusque fin février, sa division (la 71<sup>e</sup>) tint le secteur compris

entre le fort de Manonviller et la Chapelotte. Ils n'étaient pas alors en contact direct avec l'ennemi, mais se contentaient de faire des reconnaissances et patrouilles dans la région avec une ligne d'avant-postes ; laquelle au bout de quelques semaines fut établie à la Chapelotte au sud, ramenée à Bréménil en avant de Badonviller, Saint-Maurice et remontait vers le nord. Ainsi le 349<sup>e</sup> R.I. était chargé de la partie comprise entre la Chapelotte et Saint Maurice.

Le 23 février, les Allemands attaquaient leur ligne d'avant-postes, et après des combats de quelques jours, une ligne de tranchées s'établissait, allant pour cette partie tenue par le régiment de la Chapelotte aux avancées de Badonviller. Il y eut alors un roulement entre ses compagnies : alternativement 4 jours en première ligne et 4 jours en soutien au Village nègre situé sur la route de Badonviller à la Chapelotte. Puis de nouveau 4 jours en première ligne, ensuite autant en réserve à Pexonne. Et le même cycle recommençait.

Au mois de mars 1915, première blessure de Paul. Il fut atteint par l'éclatement d'un des premiers crapouillots ; quoique ce ne fut que légèrement, cet accident le rendit sourd pendant une quinzaine de jours. Comme à la suite de ce bombardement, deux lieutenants de sa compagnie avaient été grièvement blessés, et qu'à ce moment il avait le commandement d'une section, comme sergent, il ne voulut pas laisser son capitaine avec 3 sections décapitées sur 4. C'est ainsi qu'il ne resta que deux heures au poste de secours du bataillon et rejoignit son poste, bien que sourd toujours.

À Fraize, ce fut le jeudi 15 avril que, pour la première fois depuis la guerre, et l'on pourrait dire l'unique fois, passa un régiment en musique. C'était le 54<sup>e</sup> Tirailleurs Alpains, et à 5h du matin.

Suzanne revint de Nancy avec Pierre et Paule. Quel voyage ce fut pour elle de retourner aux Faulx ! Maman l'accompagna.

Le canon grondait encore tous ces jours, c'était encore les grandes attaques de l'Alsace : beaucoup d'Alpins passèrent en auto-camions : d'abord du 24<sup>e</sup> ; ceux-là étaient tous blancs de poussière, mais pleins d'entrain, ils chantaient et riaient, comme s'ils avaient été conduits à une partie de plaisir. Et pourtant ils montaient et ils le savaient. Deux jours plus tard, c'était le 22<sup>e</sup>, puis encore une longue file d'autos remplies d'Alpins du 6<sup>e</sup>.

Il y eut encore bien des enterrements de soldats ces jours-là, et tout le monde y allait encore. Toujours, on était sans cesse dans le deuil, et cette tristesse contrastait singulièrement avec cette saison où il semblait qu'avec la nature, tout reprenait vie. Les champs furent labourés comme à l'ordinaire et l'été, les travaux se poursuivirent comme si de rien n'était : les femmes s'y étaient mises comme des hommes.

Le 15 juin commença l'attaque du Braunkopf avec des régiments alpins de la 47<sup>e</sup> division. Le 6<sup>e</sup> ayant à sa droite le 28<sup>e</sup> et à sa gauche le 24<sup>e</sup>. La semaine qui suivit, ce fut à Metzeral avec le 11<sup>e</sup>, Sattelkopf, etc...

Tous ces lieux autant de champs de carnage qui devaient peupler la plupart de nos sommets des Vosges et de l'Alsace, de jardins de petites croix blanches. En eux,

pieusement glorifiée, la mémoire des « diables bleus » se perpétue à jamais, disant leur fier acharnement.

Marthe et moi, nous projetions toujours pour l'été d'aller à la forêt de la Behouille où s'étaient passées aussi tant de choses, et un jour de ce mois de juin, le 22, nous entreprîmes cette promenade, en passant par Mandray et la ferme de la Kuche (c'est là que l'on nous montra la place de l'une des six batteries qui nous bombardaient.). Mais entrées dans la forêt si épaisse, c'était déjà l'éternel silence des bois qui recouvrait tout. Plus de traces de la bataille sur le sol, au bout d'un an, les grands sapins eux, si beaux, si majestueux, n'avaient pas été mutilés ici. Je me disais comme au Col des Journaux : s'ils pouvaient dire ce qu'ils ont vu !

En nous enfonçant un peu dans la forêt, nous découvrîmes une tombe adossée à une roche. Là aussi, une croix était attachée à l'un des deux sapins qui étaient à sa tête, contre la roche, et au milieu de la tombe, aussi une petite croix encore, coiffée d'un béret alpin. Ce qui disait qu'on avait mis là, non pas un soldat tout seul, mais plusieurs ensemble. Plus de trace d'inscription sur les croix, le temps les avait déjà effacées. Rien d'étonnant à cela, étant toujours au crayon, à cause de la hâte à enterrer.

Plus loin, en descendant, dans une éclaircie de la forêt, il y en avait une autre. C'était une petite tombe isolée au milieu d'un groupe de sapins immenses. Droits, serrés autour d'elle, ils semblaient lui dire par là : Nous te gardons. Leurs branches épaisses laissaient passer à travers leur note sombre un rayon de soleil qui éclairait, en même temps que la petite croix blanche coiffée comme l'autre d'un béret, tout ce coin de forêt au lointain si beau.

Nous fîmes là une halte prolongée. Ce silence de bois qui toujours élève l'âme vers Dieu et la paix qui l'accompagne, si reposante ; ce coin de forêt ensoleillé en une matinée de Juin ; cette petite tombe dans sa solitude, avec tout ce qu'elle pouvait évoquer... Ce fut à regret qu'il nous fallut la quitter. Mais déjà l'heure du retour était là.

Assurément, il devait y en avoir bien d'autres dans cette immense et magnifique forêt : tant de chasseurs y étaient tombés ! (Que ne pouvions-nous la parcourir pour les trouver toutes !) Vrais fils de France, ils l'avaient défendue jusqu'au bout ; et leur héroïque générosité restera parmi tant d'autres une page sublime dans l'histoire de la Grande guerre... Ils reposent maintenant à l'ombre des grands sapins, dont chacun récite un souvenir, dans la paix de la belle nature, reflet de la paix éternelle. Et si la tête de la Behouille était devenue un tombeau, pour qui la connaît, pouvait-on en rêver pour eux un plus beau ?

En revenant, et longeant la lisière de la forêt, avec les quelques fermes qui s'y échelonnent, là on nous dit que dans ces fermes, les blessés alpins qui s'y étaient réfugiés avaient été achevés par les ennemis. On nous dit aussi, en nous montrant une jolie petite fontaine, tout au bord du chemin, qu'un lieutenant (le lieutenant Sagot) blessé à mort, s'était traîné jusqu'à elle pour mourir.

Mais peu après que nous avons passé ces fermes, étant donc encore sur la crête de la montagne, voilà que tout à coup le canon se met à tonner furieusement du côté de Saint-Dié. À mesure que nous descendions, c'était toujours plus fort, si bien que nous nous retrouvions comme aux premiers jours, nous demandant avec anxiété ce qui était arrivé



*À la Behouille*

par là. En entendant ce canon, on ne se sentait guère en sûreté, et cela nous fit hâter le pas tout le reste du trajet pour revenir.

On apprit quelques jours après que c'était un col (toujours la Fontenelle) qui avait failli être repris par les Boches. Ce fut sur le moment une grosse alerte, mais heureusement sans conséquences. Ce combat devait avoir une reprise les 8 et 9 juillet suivants.

En cette fin de juin, se fit le déménagement du ménage de Thérèse pour être ramené chez nous. Point de courrier encore pour Saint-Dié, cela ne vint que plus tard, et impossible de trouver une voiture. Je partis donc à pied avec Juliette, et après nos trois heures de marche, il était 8 heures du soir quand nous arrivâmes.

Pour une journée de repos que nous étions là, le dimanche 27 juin, un avion vint encore tout au matin, à 6 heures, et lança 3 bombes en tuant une femme de 48 ans, mère de deux enfants. Rien que dans ce mois, c'était le septième bombardement. Dix jours avant, dans celui qui avait eu lieu, à 8 heures du matin, une bombe incendiaire était tombée sur l'église Saint-Martin, traversant la toiture, la voûte, elle vint éclater près de l'autel du Sacré Cœur au moment où les enfants du catéchisme venaient d'entendre la messe et apprenaient des cantiques. Mais Il les garda.

Les premiers jours de juillet, Paul se trouvant pour 4 jours à Pexonne put en obtenir deux pour venir à Baccarat où était fixé le rendez-vous, chez une famille amie, pour qu'il puisse enfin faire connaissance avec sa petite Marie. Nous nous mîmes donc en route, Thérèse et moi, avec la petite. Il y avait à ce moment un courrier pour Corcieux, comme on ne pouvait pas prendre le chemin de fer ailleurs que là, et la route de Corcieux était sur un certain parcours, et assez long, camouflée avec des branchages de sapin (comme les ponts de Saint-Dié). Ayant passé la nuit à Rambervillers, le lendemain matin nous étions à peine levées que déjà là aussi, un avion boche venait et il lança deux ou trois bombes. Comme on voit, on ne pouvait aller nulle part sans qu'il en vint.

Une voiture nous conduisit à Baccarat, en passant par Ménil-en-Belvitte, ce village avait été si éprouvé. La grande tristesse en demeurait dans l'église à moitié détruite, les champs émaillés partout de petites croix blanches, les bois, à côté, aussi remplis de petites tombes, il y avait eu des batailles si terribles dans cette région aux premiers jours ! En arrivant à Baccarat, nous pûmes constater de même combien la ville avait été abîmée par le bombardement ; et même tout un quartier était éboulé. Nous étions arrivées les premières et Paul ne nous trouva pas tout de suite ; enfin il fut là. On avait déjà installé un berceau en haut, et la petite Marie était dedans. Et l'on monta. Lorsque Paul vit son « premier-né », il ne dit rien, mais une larme roula sur sa joue, qui disait tout, et il resta longtemps devant le petit agnelet...

Il nous fut donné de passer une bonne partie de la matinée du lendemain avec lui, et nous reprîmes le chemin du retour via Corcieux, avec un interminable arrêt de quelques heures à Bruyères, heureuses de notre voyage !

Le 14 de juillet commença l'attaque du Reichackerkopf, puis vers le 20, les premières grandes attaques du Linge qui furent si meurtrières pour nous, puisqu'elles devaient durer toute une année sans être couronnées de succès. Tout le mois suivant, de même extrêmement mouvementé, et le 15 août de 1915 fût comme celui de 1914. Quel tir du côté de Münster et Metzeral ! Une accalmie seulement dans l'après-midi. Et en ces jours de fête

plus encore, ce canon vous glaçait le cœur d'une tristesse immense. Cette haine d'outre-Rhin qui nous valait tout cela, pourquoi donc ?

Il y avait alors ces jours-là, à la chapelle du Rudlin, une prière chaque soir, et la chapelle était toujours remplie. Elle était imposante cette prière au son du canon ! Tout tremblait là, et comment ! les invocations des Litanies de la Sainte Vierge étaient accompagnées de coups si sonores qu'on les eut dit tout près, comme leurs lueurs qui paraissaient sortir de derrière la montagne en face de la chapelle ; et l'écho les répétait tout autour. Cette prière eut lieu encore tout le mois de septembre, car il y avait beaucoup de soldats qui passaient au Rudlin. Il s'y établit dès lors de grands campements, aussi les avions à la croix noire étaient bien souvent par là. Déjà, en cet automne 1915, le petit cimetière qu'on avait fait pour les soldats, derrière la chapelle, n'était plus suffisant ; on en fit un second de l'autre côté, un peu plus haut, sur le flanc de la montagne.

Les 4 et 5 septembre, dans l'après-midi, puis à deux jours d'intervalle, d'autres encore, des obus arrivèrent sur Fraize, dépassant un peu vers Plainfaing ; mais ils ne firent point de dégâts (un rappel du grand bombardement pour son premier anniversaire). Nous pensions toujours, et en ces jours plus encore, à notre Vierge promise, attendant la fin pour entreprendre quelque chose.

La dernière semaine de septembre, Paul eut sa première permission. Elles n'étaient alors que de quatre jours. Thérèse, avec la petite Marie et moi, nous allâmes au devant de lui à Corcieux. Il passa avec nous 2 jours bien courts, et le reste avec Thérèse à Gendreville où se trouvait Madame Kuehn. C'est là qu'on sentait surtout, comme cela devait être ensuite en ces jours de réunion, le départ de celui qui aurait dû aussi être permissionnaire et que nous aurions tous aussi été si heureux de revoir...

Le 15 octobre, date sanglante dans la continuation de la prise de l'Hartmannswiller, qu'on s'arrachait toujours. La prière du Rosaire fût avancée, de façon à ce que tout soit terminé pour la tombée de la nuit, les fenêtres avec même seulement un semblant de lumière devant être soigneusement prohibées.

Le 106<sup>e</sup> R.I. passa à ce moment (Régiment d'artillerie lourde). C'est à partir de ce mois d'octobre que l'on commença à voir passer des régiments dans la tenue bleu horizon et peu après devaient apparaître les casques. Que n'étaient-ils venus plus tôt ! Tous les régiments qui passaient à cette époque étaient pour la plupart de la jeunesse, et nous les voyions défilier devant la maison. Maman ne pouvait regarder tous ces jeunes, les « bleuets », sans pleurer en pensant à leurs mères... Nous lui disions qu'elle ne reste pas à la fenêtre pour ne pas les voir.

Pour la Toussaint 1915, il fût accordé à Fraize de sonner à nouveau les cloches, et cela donna un renouveau de vie. Ça faisait plus d'un an qu'on ne les entendait plus... Il faut avoir vécu ainsi pour savoir quelle privation c'est dans la vie ordinaire à laquelle les cloches sont associées, comme pour les événements marquants. Plus d'angélus, plus rien pour annoncer la messe, et le dimanche surtout c'était si triste...

Huit jours après, fête de la dédicace, il y eut, par extraordinaire, à 11 heures, une messe de départ, d'un régiment qui allait monter aux tranchées.

Au bout d'une année de guerre, on s'organisa pour avoir un courrier, d'abord deux fois par semaine, allant à Saint-Dié ; puis avec le temps, il partit, pour ainsi dire, tous les jours. Bien que Saint-Dié fut souvent bombardé, soit par obus, soit par avions, on y allait

Quelle ne fut pas notre joie d'apprendre que d'autres Vierges avaient été promises : à Anould et Clefcy. Plus tard on en sut d'autres : la Bresse, Thaon, Corcieux où les ennemis s'étaient arrêtés à 1500 mètres. Enfin, à Mirecourt, quand ce fût l'année de la trouée de Charmes, les habitants promirent à leur Vierge de fêter chaque année le 8 septembre. Sans savoir rien les uns des autres, le même cri spontané s'était élevé vers la Reine du ciel.

quand même, comme si de rien n'était. À Clairegoutte, non loin de la barrière du chemin de fer, une petite hutte en planches servait de bureau de contrôle pour les laissez-passer. Enfin, quand vint le rationnement du pain et du sucre, chacun l'accepta sans se plaindre. Ce ne fut qu'une habitude de plus à prendre que de penser à se munir de ses tickets chaque fois qu'on allait en chercher.

Voici que les quartiers d'hiver se préparent pour une seconde année. On vit alors bientôt apparaître un petit chemin de fer qui allait jusqu'au Col du Bonhomme, pour le ravitaillement de nos troupes sur les hauteurs (Ce qui valut de temps en temps des obus, tantôt à Fraize, tantôt à Plainfaing). Il grimpait le long de la route du Col, tout contre la montagne, en s'époumonant, c'est pourquoi on l'appela le « tacot ». Il eut ses stations<sup>22</sup>. On lui fit, à la suite de l'autre, une ravissante petite gare en bois, comme dans les forêts les chalets du Touring Club. Il fallait voir en face la quantité incroyable de monceaux de fil de fer barbelé, entassés dans la prairie, sur la route des Faulx, et que le tacot transportait pour les travaux de défense. Il y eut à ce moment une section d'Anglais dans la région du Lac Noir ; mais elle n'y resta que trois mois. Pendant ce temps, le Lac fut violemment bombardé, tant que la belle galerie de granit qui le borde en fut à plusieurs endroits fortement ébréchée.

À la fin de novembre, Plainfaing fut assez sérieusement bombardée aussi, pendant huit jours ; mais pas de victimes. L'état-major de la 45<sup>e</sup> Division y résida quelques temps, pour venir ensuite s'installer à Fraize au printemps suivant, dans le Grand Hôtel où il resta six mois.

Cette année 1915 se termina dans les mêmes tristesses, le même canon, la même tuerie. Un soir, sur les 5 heures, le canon se mit à rager avec une telle furie, ébranlant tout, les coups se succédaient sans arrêt, se prolongeant jusque bien tard dans la soirée, et l'écho les apportait si nets ! Mon Dieu ! se disaient ceux qui se trouvaient dehors, à cette heure où la nuit était tombée, qu'y a t'il donc par là ? Ces coups qui fendaient l'air fendaient aussi l'âme. Et ceux qui étaient restés à la maison, en entendant tout trembler dedans, comme dehors, se faisaient la même question... C'était encore à l'Hartmannswiller et la journée du 21 décembre reste aussi une date marquée de sang. Si ce Noël ne ressembla point au précédent, il n'en fut pas moins un Noël de guerre.

Ainsi s'ouvrit l'année

## 1916

avec cette pensée : encore une année de guerre ! Si du moins c'était la dernière ! Et contre tout, on l'espérait, et qu'on verrait la fin.

---

22 Henri Lalevée : Plus tard, il alla jusqu'à la Sébout (gare dite des Roussels) puis au Valtin au Luschbach, au Calvaire à la Schlucht, ce qui permettait non seulement le ravitaillement facile des troupes mais aussi la mise en position de pièces mobiles de 155 ou de 120 long tirant et se déplaçant sur la voie. Elles étaient dites sur affûts-truks.



## Janvier :

Bombardement de  
Nancy par pièces  
lourdes de 380.

L'attaque du Linge continuait toujours. Et il y eut en janvier et février une telle affluence de blessés qu'on dû en hospitaliser aussi à Plainfaing, et on vint demander dans bien des maisons à Fraize de prêter des lits. Cela rappelait les tout premiers jours de la guerre, tous ces blessés (ceux de l'Hartmann étaient plutôt dirigés sur Gérardmer). Quel massacre fut cette attaque, et combien des nôtres y restèrent !

Cette grande tristesse d'une tuerie si proche n'était pas encore finie que venait s'y entremêler une autre. Le 20 février commençait la première grande attaque de Verdun. Et pendant trois semaines, sans discontinuer, on entendit d'ici, ajouté à celui qu'on entendait tout près, le canon de grosses pièces, sourd, lointain, nuit et jour. C'était comme une plainte continue, et la nuit surtout, que cette plainte sourde qui déchirait l'air était lugubre ! Elle résonnait dans l'âme comme un gémissement de la Patrie écrasée, et qui en même temps suppliait : Priez ! mais priez donc !

En ce mois de février, l'état-major avec le Général Gratier s'installa à Fraize. En mars, d'autres soldats encore arrivèrent à Fraize ; leur quartier d'auto-camions s'établit tout le long de la route des Aulnes, depuis l'asile des Sœurs. Le canon grondait toujours. Oh ! que ça faisait mal d'entendre ce canon, surtout les nuits d'hiver, si froides dans nos montagnes. Nous pensions à tant de pauvres soldats là-haut ; si nous ne dormions pas, nous, nous étions du moins dans un lit, mais eux, dehors, les pieds gelés dans la neige... songeant peut-être au temps où ils étaient aussi autour d'un bon feu, dans leurs foyers, appelant de chers êtres aimés dans une douce vision.

Ce printemps fut caractérisé par un redoublement de furie sur Saint-Dié. En ce seul mois de mars, il fut bombardé huit fois, et reçut entre autres, le 16 mars, un formidable arrosage. Date mémorable où beaucoup de ses habitants quittèrent la ville.

Je me trouvais justement à Saint-Michel ce jour-là. Augusta venue la veille m'avait emmenée et nous avons fait forces haltes le long de ce grand trajet tout à pied. En entendant les premiers éclatements, ce cri nous jaillit en même temps en nous regardant toutes les deux : « Eh ! bien, il était temps de passer hier ! »

Étant montées sur une petite hauteur, non loin de la maison, nous voyions de là, les obus qui tombaient sur Saint-Dié, plaignant ceux qui les recevaient. La nuit, le bombardement continua, et nous entendions...

Le surlendemain, nous arrivèrent des réfugiés de Saint-Jean-d'Ormont. Comme tous les endroits avoisinant la Fontenelle, ce beau village était souvent bombardé, et cette fois-ci, plus que de coutume ; depuis plusieurs jours, c'était un grand bombardement, sans répit. Ces pauvres gens avaient eu la moitié de leur maison éboulée sur eux, pendant qu'ils étaient à la cave, et ils s'étaient sauvés à grand peine, avec des enfants, sans avoir rien pu emporter. Cousine leur offrit une chaude hospitalité, en attendant qu'il puissent trouver un logement. Ce qu'ils firent alors ? Ils eurent le courage de retourner toutes les deux nuits à Saint-Jean, pour chercher quelques affaires de leur ménage. En voyant cela, je me disais : comment pourrait-on encore se plaindre de quelque chose ?

Le soir, nous regardions les fusées qui éclairaient le sommet de la Fontenelle. On les voyait très bien de derrière la maison, et nous avons appris à les reconnaître : les lueurs des nôtres étaient plus brèves et plus lumineuses. « Tu vois, me disait alors cousine, ils ne sont pas loin !... »

Une après-midi, ayant été jusqu'à la Voivre, il y avait un quart d'heure que nous étions sorties d'une maison après avoir vu la cousine d'Augusta, que des obus arrivaient (et l'un d'eux tomba juste devant cette maison, tuant un artilleur qui se trouvait sur le seuil). Augusta et moi, nous reprîmes au plus vite la route de Saint-Michel (en compagnie d'un soldat jusqu'au pont). Une fois passé le pont, on respira ! *Deo gratias !*

Au bout de quatre ou cinq jours, je dus songer au retour. Mais, le jour du départ arrivé, comme on avait encore entendu bombarder Saint-Dié toute la nuit, il fut décidé que je repartirais par Taintrux. Augusta m'accompagna jusqu'à « la saucisse » qui se trouvait sur la montagne après les Jumeaux, vers Saint-Dié. J'espérais trouver, un peu au-delà, à la jonction des routes, une voiture dans la direction de Taintrux. J'en vis bien passer des quantités, en effet, mais toutes étaient déjà remplies : c'étaient des gens de Saint-Dié qui se sauvaient après ce terrible bombardement. J'attendis encore un peu, assise au bord de la route ; finalement comme c'était toujours complet, et qu'il était déjà 9 heures, je pris le parti de revenir par Saint-Dié. Tant pis, me dis-je, il faut que je rentre. Je suivis donc mon chemin tout droit, et cette fois ne rencontrai plus aucune voiture, ni personne. Je hâtai le pas, en approchant de la ville, à cet endroit des Tiges où l'on s'était tant battu... Comment décrire ici ce que c'est de traverser une ville bombardée, où tout est désert et muet, avec des ruines fumantes ? Cela me rappelait ce soir là où je circulai dans Fraize pareillement en temps de bombardement. En passant dans la rue de la Bolle, il y avait, tout près de l'église Saint-Martin, une maison brûlée qui fumait encore et ce n'était pas le seul incendie... Un peu plus loin dans la rue d'Alsace, j'arrivai au poste. Le soldat parut plutôt surpris de voir surgir quelqu'un tout à coup, puisqu'il n'y avait personne dehors. Il prit à peine le temps d'examiner mon laissez-passer. « Dépêchez-vous ! me dit-il, en me le remettant dans la main sans le replier, et en me montrant des yeux la route devant moi. Je redoublai alors le pas, toujours en priant. Ah ! mais ça pouvait recommencer d'une minute à l'autre ! Enfin, me voilà hors de la ville, je commençai à respirer... Je m'assis sur une borne, au bord de la route, pour me reposer un peu, remerciant Dieu de sa protection. Puis je repris mon chemin. À Saulcy, une longue halte dans une maison hospitalière connue d'Augusta, et où déjà nous nous étions arrêtées en partant, coupa cette grande journée de marche. Le soir à 5 heures, à Anould, courage ! plus que 4 km ! Et à 6 heures, j'étais à la maison où l'on se demandait si je reviendrais et comment. Ici, encore une fois, ce que Dieu garde est bien gardé ! Le dimanche de Laetare, il y eut à 8 heures une messe de départ d'un régiment qui partait dans les tranchées. C'était plutôt une chose rare, que ceux qui montaient puissent s'arrêter, et à cette heure-là pour avoir une messe. En mai, un autre arriva, cette fois, pour séjourner quelques temps à Fraize. Il y eut pour ces soldats une prière spéciale où ils se rendaient chaque soir à 5 heures, présidée par leur aumônier.

Un beau matin de ce mois de mai (le 23, à 6 heures et demie), un avion vint sans qu'on l'entendit venir, et il lança 3 bombes aux alentours de l'asile des Sœurs. Elles étaient justement en chemin pour se rendre à la messe, et poursuivirent jusqu'à l'église, le plus tranquillement du monde (je les aperçus depuis le chemin du pont). Cela fit l'admiration de plusieurs soldats qui se trouvaient dehors en même temps.

Le 12 juin, lundi de la Pentecôte, eut lieu à Fraize, comme du reste ce fut pendant presque toute la guerre, la confirmation. Que cela semblait drôle, et en même temps que cela faisait de la peine d'y voir à cette occasion une chose inaccoutumée : des communiantes qui n'étaient pas en blanc. C'étaient celles de Mandray. Mgr Foucault ne

voulut pas que l'on chantât le Te Deum à la fin, comme on le faisait toujours ; il dit qu'il fallait le réserver pour la victoire. C'est cet été là que l'on commença à changer l'heure. Donc comme elle était avancée et les jours plus longs, on en profita pour faire un mois du S.-Cœur qui succéda au mois de Marie, tous les soirs aussi. À cette époque, l'attaque du Linge fut suspendue. Pauvre Linge ! que ne vit-il pas ?

À ce moment, Paul quitta le secteur de Badonviller (14 juin 1916) pour aller à Blainville où ils eurent leur première véritable période de repos. C'est alors que son bataillon du 349<sup>e</sup> fut versé au 358<sup>e</sup>, tandis que l'autre bataillon était incorporé au 370<sup>e</sup><sup>23</sup>. Les régiments de réserve qui jusque-là n'étaient que de 2 bataillons devaient en comprendre dorénavant 3, comme les régiments d'active. De Blainville, ils furent transportés dans le secteur de Verdun où ils montèrent en ligne le 8 juillet, d'abord en soutien aux abords du tunnel de Tavanne, puis en première ligne au bois Fumin. Retirés du front, ils allèrent se reconstituer à l'arrière pour regagner quelques jours après le secteur de Vauquois qu'ils devaient tenir jusqu'à la fin 1916.

Les premiers jours de juillet eut lieu entre autres, une forte attaque à la tête de Faux, encore et toujours tirailée, et où pâtit beaucoup le 22<sup>e</sup> Alpains, alors reformé en 62<sup>e</sup>. Une petite croix de granit marque aujourd'hui l'endroit où tombèrent trois de ses héros : le capitaine Demler avec deux de ses compagnons d'armes.

Le mois d'août fut par contre plutôt calme, et le 15 août se passa cette fois sans canon. La 46<sup>e</sup> Division nous quitta fin août. Au bout de quelques temps après son départ, Fraize eut son commandant de place, le capitaine Masson. Il eut aussi sa petite colonie de pigeons voyageurs dont la tente était au bord de la nouvelle route, un peu au-delà des casernes. C'était intéressant de les voir faire l'exercice, et rentrer au premier appel du gardien, après avoir fait deux tours en rond, le moniteur en avant, aussi le dimanche, pas mal de curieux les entouraient.

Enfin, à partir de cet automne aussi, flotta au-dessus du bois de Mandray un grand ballon observateur (on l'appela « la saucisse ») ce fut naturellement un nouveau point de mire pour les avions ennemis.

Sur la fin de septembre, son régiment ayant quelques jours de repos, Paul nous arriva pour sa deuxième permission, et à cette occasion toute la famille fut réunie à Fraize. C'était beau de voir cette grande tablée, mais aussi cela faisait penser encore davantage à celui qui manquait pour toujours...

En octobre, grand mouvement de troupes dont certaines qui étaient de passage à Fraize furent envoyées à Salonique.

Pour la Toussaint, Maman alla passer quelques jours avec Suzanne à Bains où elle venait de déménager, quittant Nancy avec toutes ses alertes. En cette semaine de la Toussaint, j'eus l'occasion de faire une magnifique promenade à Chaume, avec la compagne habituelle des excursions, la bonne Joséphine qui se rendait à la ferme, et connaissait parfaitement toutes les traverses. Il faisait un beau temps sec, mais très froid. Arrivées dans les prés, au-dessus de Plainfaing, nous rencontrâmes un officier qui nous demanda nos laissez-passer, et après les avoir bien examinés, et nous plus encore, il nous laissa continuer notre chemin. Ce que nous fîmes en pénétrant dans la zone défendue

---

23 Henri Lalevée : Les régiments de réserve avaient pour numéro celui du régiment d'active qui les formait augmenté de 200. les bataillons de chasseurs étaient eux augmentés de 40.

cette fois, pour couper au plus court. C'était à coup sûr risquant, à cause des rencontres militaires ! mais le ciel nous protégea car il n'y en eut aucune dans ce domaine dangereux, ni en allant ni en revenant ! Aucun officier ni soldat. En croisant par Hangochet, nous pûmes voir une des stations du tacot. Il y avait un grand écriteau : la Vierge à l'entrée du sentier qui mène à son rocher. Nous ne pouvions passer là sans aller lui faire une prière et nous y montâmes <sup>24</sup>. Devant sa petite statue, une chose frappa nos regards, c'était une corbeille pleine de billets dont les uns n'étaient même pas fermés. Billets touchants, au crayon même, écrits pour la plupart par des soldats du 43<sup>e</sup>, des pères de famille qui demandaient à la Mère du ciel de les garder à leurs enfants. Cela nous fit plaisir de voir que ce petit pèlerinage était fréquenté par eux. J'eus du reste l'été suivant une autre preuve de leur dévotion envers la Sainte Vierge.

Le mois de décembre amena une attaque au Violu. À ce moment repassa le 279<sup>e</sup> R.I. de la 102<sup>e</sup> division avec le 168<sup>e</sup> de Nice pour les mitrailleuses, se rendant vers le Calvaire du Lac Blanc toujours éprouvé.

Noël 1916 se passa sans canon.

Dans les jours du Nouvel an, Paul eut sa 3<sup>e</sup> permission et commença l'année avec nous, heureux de revoir sa petite Marie qui grandissait. Au moment où il nous-quitta pour partir à la gare, cette petite dans les bras de Thérèse, prit d'une main son cou, de l'autre, celui de son papa, et les serrant ensemble, dit : Tous les « tois » !

Beaucoup de neige, et cet hiver fut rude encore. Que de fois, allant à la messe, je rencontrais un régiment en marche, mais aucun pour ainsi dire que je n'entende ce cri sortir des rangs : « Priez pour nous, Madame ! » Un jour de cet hiver 1916, je trouvai à cette heure matinale, il faisait à peine jour, deux pauvres soldats tout seuls sur la route, qui conduisaient je ne sais quoi. Ils avaient la barbe avec des glaçons. « Priez pour nous ! Madame, me dirent-ils en passant, priez pour que ça finisse ! »

## 1917

Hélas, cela ne finissait point, puisqu'une nouvelle année encore s'ouvrait sous le poids des mêmes angoisses et des mêmes douleurs. Pour nous, la permission de Paul tempéra un peu la tristesse habituelle. La fin de l'hiver fut relativement calme ; bien que l'on entendit cependant toujours quelque écho de canon d'un côté ou d'un autre des trois points continuellement disputés.

Pendant l'absence de Paul, son régiment avait été déplacé pour aller tenir le Mort-Homme où il le rejoignit pour apprendre qu'il ferait l'intérim comme officier d'approvist (sic), emploi qu'il tint pendant quelques semaines. À la fin de cette période, le régiment retiré à nouveau du front alla en quelques jours de marche rejoindre Sainte-Menehould ; là, il reprit sa place dans sa compagnie. De là, ils furent envoyés en ligne à Maisons de Champagne.

---

24 Henri Lalevée : Il y avait une gare du tacot sur la route à hauteur du rocher de Hangochet.

Le 29 mars nous arrivait une carte de Chalons disant que Paul était « un peu » blessé et évacué sur Chalons. Dès le lendemain, Thérèse accompagnée de Suzanne se mirent en route. Elles furent absentes quatre jours, dont deux passés auprès de notre cher blessé. Il nous tardait de les voir revenir, pour savoir... et ce n'était pas rien qu'un peu, que Paul était blessé, mais un obus éclatant à 3 mètres derrière lui, lui avait fait sept blessures du haut en bas et atteint la tête et une jambe surtout. Enfin, Dieu nous l'avait gardé, nous pouvions assez l'en remercier. Ce voyage à Chalons était si triste à entendre raconter : là, c'était aussi comme chez nous, et à ce moment là surtout le canon grondait affreusement de tous les côtés et tout tremblait aussi.

Donc après 24 heures passées dans une ambulance du front aussitôt sa blessure, puis transporté à Châlons, Paul y resta trois semaines, et de là fut évacué à Agen où il devait séjourner jusqu'au début de septembre ; enfin, à Toulouse pour y être opéré de la mastoïdite. Plus tard, quand il revint en congé, je lui en demandai le récit exact, et le voici tel qu'il me le fit :

« Blessé à Maisons de Champagne le 27 mars 1917, en conduisant à terrain découvert une reconnaissance au contact de l'ennemi qui le matin même avait pris à une autre compagnie de mon régiment un élément de tranchée, et sous un tir d'artillerie, à 1 heure de l'après-midi, j'ai pu en rampant trouver une pièce de bois (probablement une ancienne entrée d'abri) sous laquelle j'ai pu abriter ma tête.

À la tombée de la nuit, un violent tir d'artillerie s'est de nouveau déclenché et j'ai été en grande partie enterré par un gros obus qui a fait un énorme entonnoir à côté de moi. À 9h du soir, j'ai entendu, nettement les hommes de ma section qui me cherchaient dans la nuit, mais je ne pouvais appeler suffisamment fort pour me faire entendre. D'eux, sans risquer de provoquer un nouveau déclenchement de tir, et ils s'éloignèrent. C'est alors que j'ai commencé à me dégager moi-même en commençant par les bras, puis en enlevant un à un les moellons et les mottes de terre qui me recouvraient ; quand il ne resta plus que mes jambes, j'ai penché la tête et le corps dans l'entonnoir qui se trouvait à côté de moi et en m'aidant des mains, je suis arrivé enfin à libérer mes jambes et à rouler dans le fond de l'entonnoir. Ce travail m'avait demandé deux heures, ce dont j'ai pu me rendre compte, car il y avait un beau clair de lune, et que ma montre ne s'était heureusement pas arrêtée. »

Je l'interrompis : « Que cela dut être long pour vous ! Et pendant ces heures de la nuit, où vous étiez tout seul et comme abandonné, à quoi pensiez-vous ? » Il répondit simplement : « Je pensais que vous priiez pour moi. » C'est vrai, notre prière le gardait, mais surtout la prière de sa petite Marie ; la prière des innocents si puissante sur le cœur de Dieu.

« Après avoir un peu soufflé après ce gros effort, je me suis décidé à sortir de mon entonnoir, mais à ma grande surprise, je m'aperçus qu'une de mes jambes était complètement inerte et ne me portait plus. J'ai donc dû ramper en m'aidant de mes mains et du genou qui ne me refusait pas son service pour arriver enfin à 1h du matin dans un ancien boyau où j'ai rencontré une patrouille d'un régiment voisin qui venait en liaison avec le mien.

Le chef de patrouille, un tout jeune caporal, est allé remplir sa mission, puis en revenant a délégué deux de ses hommes au poste de secours de mon bataillon d'où ils

revinrent en amenant les brancardiers de ma compagnie qui m'avaient cherché une partie de la nuit mais en vain.

Après un premier pansement très sommaire au poste de secours du bataillon, j'ai été emporté au poste de secours du régiment, piqûre antitétanique, puis embarquement dans une camionnette (ambulance américaine) laquelle au petit jour démarrait rapidement pour m'emmener dans une ambulance chirurgicale du front où j'ai été opéré après avoir été endormi une première fois.

Par la suite, j'ai dû être encore endormi quatre fois pour la même opération tant à Châlons qu'à Agen et finalement à Toulouse pour la mastoïdite. »

Le mois de mai ramena un redoublement de prières, de tous côtés.

Un matin, un soldat venu à Fraize pour diverses courses arriva à la maison avec un mot à mon adresse : c'était un message me demandant instamment si je ne pourrais envoyer des petites bougies pour le mois de Marie des soldats du 43<sup>e</sup>. La difficulté n'était que de pouvoir en trouver ; mais la Providence y pourvut et me permit de leur faire ce plaisir. Ainsi, il y eut un mois de Marie en haut, avec celui d'en bas. Oh ! ce n'était pas trop de deux pour la France !

À partir de cet été 1917, les positions ne changèrent plus beaucoup ni d'un côté ni de l'autre ; elles devaient demeurer à peu près telles jusqu'à la fin. À part la tête de Faux et le Violu dans un perpétuel tiraillement, tout stationna dans une certaine accalmie, aussi le secteur 97 fut envié de bien des soldats. Et pendant ces intermittences de lutte, il y eut bien des jours où l'on n'entendit plus ce malheureux canon ; et même on put avoir par moments l'illusion que ce n'était plus la guerre, si tant de choses autour de nous ne l'eussent rappelé.

Le 17 mai, jour de l'Ascension, à l'heure où tout le monde était dehors, au 3<sup>e</sup> coup de la grand messe, voici un avion encore. Nous étions justement sur le chemin du pont. Que faire ? Retourner sur ses pas était inutile puisque l'avion était là. On resta à la place où l'on se trouvait. Sur les 5 bombes que l'avion lança, trois tombèrent à la Graine, et deux sur la voie du chemin de fer. Elles n'atteignirent personne.

La Confirmation eut lieu encore cette année à Fraize et ce fut la même cérémonie que l'année précédente, toujours, le lundi de la Pentecôte. Pas de Te Deum-(1<sup>er</sup> juin, naissance d'une petite Jeanne à Bains où Thérèse avait rejoint Suzanne.).

Mais depuis quelques temps surtout, les visites d'avions redoublaient. Il y eut alors en permanence une mitrailleuse installée à la Roche, et elle y resta jusqu'à la fin. Nous aimions aller de temps de temps visiter les artilleurs avec quelques gâteries. Elle eut l'occasion de tirer beaucoup et l'on vit plus que jamais les petits flocons blancs de nos obus lancés sur les avions ennemis, mais sans pouvoir les atteindre.

Un soir de ce mois de juin, tout un chargement de munitions fut déposé là, dans un petit hangar de soldats qui était au bout de la rue, en face de la maison voisine, donc tout près de la maison. En voyant rentrer tout cela en vitesse, chacune de nous pensa : Si pourtant un avion venait cette nuit, et laissait tomber une bombe là-dessus ?... Mais on

préféra ne pas s'arrêter à cette pensée, se confiant comme chaque jour en la sainte garde de la Providence. Et l'on dormit aussi tranquille cette nuit-là que s'il n'y eut rien eu. Aucun avion ne vint, et le lendemain dès le jour, tout était enlevé.

Le 14 juillet, ce jour-là devait avoir lieu, je ne sais comment on le sut, la visite de Mr Poincaré aux troupes du front, sur les hauteurs. Plusieurs guettaient le passage, mais on ne vit que quatre autos qui filèrent en toute vitesse, sans aucun appareil.

Le 5 août, fête de Notre Dame des Neiges, dans l'après-midi à 3h, nous étions juste sur la porte pour sortir du côté des Faux, tout à coup la vaisselle se mit à trembler dans les buffets (c'était ainsi pour les bombes d'avions). Vite, nous rentrons. Au même instant, un craquement sec suivi de plusieurs autres. Cet avion, qu'on n'avait pas du tout entendu venir, bien que le ciel fut extrêmement clair, était si haut qu'on ne put arriver à le découvrir. Il lança une bombe tout près de l'église, puis une dans la grand rue, une autre à la Costelle, qui mit le feu à une maison, (maison qui fait l'angle de la rue de Gerva et de la rue de la Costelle) et encore deux ou trois derrière l'Hôtel de Ville. Là, deux autres avions le rejoignirent, sans plus rien lancer. Mais ces bombes firent des victimes. La 1<sup>ère</sup> blessa un artilleur qui était sur la porte de la maison en face de chez Mr le Curé, et il perdit tellement de sang qu'il mourut au matin. La bombe de la grand rue tua une femme, Madame Klein, sur place, et un des éclats, traversant la vitre d'un magasin (cordonnier), atteignit à la tête l'employée, la serveuse de la maison Gérard-Houssemand, qui se trouvait à l'intérieur, lui ouvrant le crâne. Qu'il est terrible de se trouver ainsi au jugement de Dieu !

Pendant que tout cela se passait, Suzanne était justement à l'église et c'est au moment où elle finissait que tomba la première bombe. En entendant les autres éclater, elle attendit et assez longtemps avant de rentrer. *Deo gratias* encore pour cette protection insigne.

En septembre, il y eut un autre malheur. Une fillette de Gerva, ayant trouvé dans un champ une grenade, s'amusa avec sans savoir ce que c'était. La grenade éclata et atteignit en plein la petite qui succomba le lendemain.

Parmi les derniers beaux jours de cet été, nous en choisîmes un pour faire à La Croix une promenade que nous remettions depuis longtemps. Dans ce pays, tous les champs et les près étaient comme à Ménil-sur-Belvitte, émaillés de petites croix blanches. On s'était battu beaucoup corps à corps dans ces près, et on avait enterré les soldats là où ils étaient tombés.

En faisant un crochet, notre bande de promeneurs atteignit à mi-hauteur la Behouille et y vit non sans émotion le petit monument élevé à la mémoire du Commandant de la Boisse, l'héroïque entraîneur du 22<sup>e</sup> Alpins, celui-là même qui avait répondu en recevant l'ordre de la retraite : « Des chasseurs ne reculent pas. »

Puis, comme il n'était pas très tard, on poussa encore un peu plus loin, sur une pente faisant face au Violu. Que vîmes-nous alors devant nous ? et je les vois encore : tout au fond de la vallée, des gens qui arrachaient leurs pommes de terre, et les obus éclataient à moins d'un kilomètre d'eux. C'était un de ces coins souvent bombardés comme l'étaient les alentours du Violu, et cette après-midi là, ça tombait bien ! Mais ces gens y étaient tellement habitués il faut croire qu'ils n'y faisaient plus attention ; ils continuèrent

tranquillement leur besogne, sans seulement lever la tête pour regarder les fumées, que nous comptions de loin.

Octobre et sa prière du Rosaire inséparable. Cher mois ! On s'y rendit avec plus de ferveur que jamais, il y eut même le jour du Rosaire, une journée extraordinaire d'adoration ; chacun se remplaçait devant le saint sacrement exposé. On désirait tant la fin de la guerre !

Hélas ! novembre amenant avec lui un nouvel hiver ajouté aux trois autres, il fallut faire alors une nouvelle provision de courage.

Comme il y avait des marraines de guerre, il y eut aussi des « marraines de tombes » pour celles des soldats inhumés au cimetière de Fraize. Plus d'une famille prit à sa charge, pour toujours, une ou plusieurs tombes, s'obligeant à les entretenir avec le même soin pieux que pour quelqu'un des siens. Et l'on put voir, surtout quand novembre était venu, quelle fidélité la population de Fraize garda à ceux qui étaient tombés pour elle, remplaçant près d'eux leurs familles et les représentant par ses fleurs et ses prières.

Enfin, les prisonniers non plus ne furent pas oubliés. Il y avait depuis cette année là un petit Comité de Dames qui s'étaient engagées à envoyer chaque mois un colis aux prisonniers qu'elles avaient adoptés ; ceci pour venir en aide spécialement aux prisonniers vosgiens. À cette occasion, la sœur du Maire <sup>25</sup>, Melle Mathilde, montra un grand dévouement, car elle eut pour sa part tous les mois une centaine de colis à faire, et elle les fit jusqu'à la fin.

En cette fin d'année, Paul qui de Toulouse avait rejoint Thérèse à Bains, nous revint avec elle. Sa permission de convalescence écoulée, il partit au début de décembre rejoindre le dépôt de son régiment à Lyon, où il resta trois semaines environ, puis il eut une nouvelle permission de convalescence de 2 mois. Nous pûmes ainsi en jouir pendant ce temps, jusqu'à février où il devait être affecté définitivement à la Sté Alsacienne de Belfort.

Et là finit son histoire de guerre.

Un matin des premiers jours de décembre, il ne faisait pas encore jour, on entendit tout à coup le ron-ron d'un avion, mais si bas, qu'on eut dit qu'il rasait les maisons. Il ne lança rien. Mais la semaine suivante, comme j'allais partir pour la messe de 6 heures et demie (après être rentrée au bout de quelques pas pour rechercher une chose oubliée), « Ne sors pas maintenant, me dit Marthe, on tire ! » Et au même instant, l'éclatement d'une bombe, suivi de plusieurs autres. On n'avait pas du tout entendu venir l'avion. Maman était descendue aussi. Il ne faisait pas encore jour non plus, elle préféra que l'on aille à la cave, ce que l'on fit. Mais on n'y resta pas longtemps, car après un petit intervalle, les dernières bombes tombèrent toutes à la fois, cela de chaque côté du chemin du pont, donc là où je me serais juste trouvée si je n'avais pas eu à retourner à la maison... Je vis là, une fois de plus, la main de la Providence. Et personne non plus ne se trouva sous le coup des bombes, il n'y avait pas grand monde dehors à cette heure.

---

<sup>25</sup> Henri Lalevée : Le maire était le docteur Marius Durand.



Les jours de Noël furent calmes, pour le quatrième Noël de guerre. Ne sera-ce donc pas le dernier ? se disait chacun au fond de son cœur, avec un tel désir de voir tout cela finir...

## 1918

Et l'horrible « jeu d'hommes » continuait toujours. Cette année devait être particulièrement mouvementée et le début si triste, si décourageant. -

En février, il y eut une alerte vers Tinfonce, dont on n'eut du reste que peu d'échos. Sur la fin de ce mois, les Boches essayèrent de lancer des gaz, du côté de Rossberg, paraît-il. Mais pour une fois le diable ne les aida pas et leur entreprise (qui n'est pas du reste très facile dans les montagnes), le vent la retourna sur eux ! Malgré cela, les précautions furent prises : par ordre militaire, et il fut distribué à tous les habitants de Fraize et de Plainfaing, des masques que l'on dut emporter partout avec soi quand on sortait, même en allant du côté de Clefcy. Ah ! si l'on eut sans son masque rencontré un gendarme ! Une conférence aussi fut faite, à l'Hôtel de Ville et par un officier, sur les moyens à prendre en cas de gaz, pour parer à leurs méfaits. En voici en résumé, très brièvement la teneur :

### Contre les gaz asphyxiants :

Pour se laver les yeux : une cuillerée de sel et 3 de bicarbonate. Se passer tout le corps au savon.

Pour les vêtements : les passer 2 heures à l'étuve.

Pour les parquets : les arroser avec une solution de chlorure de chaux.

Ceci s'entend pour des gaz plutôt pas très inoffensifs, mais pour les explications relatives aux différentes espèces de gaz, passons !

En cette quatrième année de guerre, bien que nous ne fussions plus à proximité directe pour avoir des blessés en grand nombre, le croirait-on ? c'était encore alors la même tristesse qui s'était continuée, de voir des enterrements de soldats. Il ne se passait pour ainsi dire guère de dimanche qu'il n'y en eut. Ce qui avait lieu habituellement après Vêpres, ainsi les fidèles y assistaient et pouvaient les accompagner de leurs prières.

Tout au début de mars nous arriva un train blindé (une grande attaque était projetée, paraît-il, tout le long du secteur)<sup>26</sup>. Ce n'était qu'un train de représailles, en prévision ; il ne fonctionna heureusement jamais. Quand on le vit arriver, on comprit ce qu'il en était, sans s'effrayer pourtant, car tout le monde désirait rester malgré tout.

C'est à ce moment-là que fut la plus sérieuse menace d'évacuation qu'il n'y eut de toute la guerre... Avertissement était venu de la Préfecture qu'on pouvait s'attendre à partir d'un jour à l'autre, sans délai. Toute la région, Plainfaing comme Fraize, aurait donc dû être évacuée du jour au lendemain et c'était imminent. Mais la Vierge bénie se souvint et Elle veillait toujours. On ne partit pas.

---

<sup>26</sup> Henri Lalevée : La voie ferrée normale avait été prolongée en épi dans la plaine des Faux pour former une position de tir.

(Ce fut ces jours là aussi peut-être que la censure militaire fut la plus rigoureuse pour les lettres des civils, en comparaison du début. Pour en citer un exemple, rien que de Fraize à Anould, une lettre mettait 4 jours !)

Ce train blindé resta à Fraize quatre mois. Que de visites d'avions il attira en plus des autres ! Mais aussi, par la force de l'habitude, on n'y faisait plus attention, on n'allait plus à la cave. Ainsi quand ils venaient au petit jour et qu'on était encore au lit : Tant pis ! Je ne bouge pas. Et on ne bougeait pas.

Le dimanche des Rameaux, on apprit avec stupeur les méfaits épouvantables de la « Bertha » sur Paris. Cela serrait les cœurs et les tenait dans l'angoisse, en pensant que ça pouvait se renouveler.

Le jour de Pâques, 31 mars, eut lieu après la grand-messe la consécration solennelle au S.-Cœur de toutes les familles de la paroisse. On avait tant besoin de sa protection !

En avril, Thérèse alla rejoindre Paul à Rougegoutte, près Belfort, avec ses deux petites. J'appris à Épinal, en revenant d'avoir été l'installer, le soir du 29, que des obus étaient arrivés sur Fraize la nuit d'avant (ce qui continua la nuit suivante). Et pour cause ! nous avons vu passer la veille une escadrille de nos avions se dirigeant du côté du Rhin. Ils ne firent par bonheur que quelques dégâts de toitures, sur la place de l'Hôtel de Ville. Mais ils auraient pu en faire bien d'autres encore, n'étant plus les mêmes qu'au commencement, en 1914. Leurs éclats étaient beaucoup plus petits, mais beaucoup plus meurtriers.

Le 9 mai arriva à Fraize la 70<sup>e</sup> Division (du Général Tantôt) et en même temps une division américaine avec aussi beaucoup de noirs. Ils passèrent devant la maison et s'arrêtèrent quelques instants dans notre rue. Cette division ne séjourna que quelques semaines.

Le lendemain du dimanche de la Fête-Dieu, 3 juin, voici tout à coup, dans l'après-midi, une gratuite surprise d'obus qui arrive, lancée entre Plainfaing et Fraize. Un petit détachement d'Annamites faisant partie de la division se trouvait à ce moment occupé à je ne sais quels travaux, dans les hags et les champs, au-dessus de la gare <sup>27</sup>. « Oh! oh! » se dirent les braves Annamites qui n'étaient point habitués à cela. Et ils se dispersèrent aussitôt de tous côtés. Un seul pourtant ne s'effraya pas : c'était un catéchiste, aide-missionnaire (qui savait Complies par cœur et venait avec nous à l'orgue). On se faisait très bien comprendre de lui en lui parlant latin. « *Ornnia voluntas Dei*, dit-il ! »

À cause du bombardement, l'office du Saint Sacrement au lieu du soir, comme d'habitude, fut avancé à 4 heures. Mais – ô malheur ! – au bout de deux jours de cet arrangement, voici cette fois un avion. Crac ! Crac ! Décidément, pas moyen d'être tranquille ! (Quelle prétention en temps de guerre !...) L'office s'achève en hâte (au regret des assistants qui n'avaient pas perdu leur calme) et ne reprit pas de la semaine. On se

---

27 Henri Lalevée : Un grand dépôt de munitions avait été établi sur la voie ferrée à Ban sur Meurthe dans les champs dits aux Près Foueux. Il fallait cependant laisser libre la voie ferrée normale pour le train blindé qui devait pouvoir circuler dès son tir terminé ; aussi une voie de om60 fut elle prévue pour relier directement le dépôt de munitions à la gare du « tacot » à Fraize, un peu en amont de la gare normale. C'est la plate-forme de cette voie que faisaient les Annamites en question. Il est à noter que la voie ne fut jamais posée et que les 2 pièces à longue portée pour lesquelles on avait creusé des alvéoles dans le talus de la route un peu en amont de l'étang de Clefcy ne furent pas non plus installées, l'armistice étant intervenu.

rattrapa avec celle qui suivit, avec le mois du S.-Cœur. Là, nous revîmes l'Annamite brave pour quelques jours encore, et aussi d'autres prêtres-soldats. Ceux-ci, comme les premiers, aimaient à venir chanter à l'église quand l'heure le leur permettait. Car une nouvelle division était arrivée le 14 juin (21<sup>e</sup> : 64 et 137<sup>e</sup> R.I.). Pauvres soldats ! Jamais, peut-être, depuis le début de la guerre, nous n'en avons vu dans un pareil état ! Leurs capotes n'étaient plus bleues, elles étaient couleur de terre. Ils venaient de l'Aisne ; Chemin des Dames, Pagny, Fort de la Malmaison, d'où la foudroyante et si meurtrière attaque les avait délogés, après les avoir décimés. Ils avaient affreusement souffert, et comme Français, puisqu'ils avaient dû reculer, et comme soldats, en endurent beaucoup, avec une perte de 6500 hommes. Comme leur pauvre Général (Dauvin) pleurait, le soir, en comptant ceux qui restaient ! Peu après leur arrivée, on ramena encore des soldats tués, et il y eut le 18 l'enterrement de 2 Américains et un Français <sup>28</sup>.

La série continuant, (bien qu'on ne s'attendit à aucune monnaie à recevoir) les lendemain et surlendemain de ce jour, bombardement par avions. 7 ou 8 bombes tombèrent sur Fraize. Le 19, deux dans la cour des casernes (aucun soldat ne fut atteint) et plusieurs autres dans les prairies, en face de l'hôpital. Le 20, une tout près du patronage des garçons d'abord, l'après-midi également, et le reste, à la ronde, aux alentours de la gare.

Quelques jours plus tard, un avion vint encore nous surprendre, tout au matin, et il fit une victime. C'était une femme qui travaillait dans son jardin, aux Aulnes (Mme Courvoisier) <sup>29</sup>. Elle fut tuée sur le coup. Cette mort soudaine, comme celle de l'année d'avant, frappa de consternation tout le monde. On plaignit l'infortunée, surprise ainsi. Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel !

(À noter ici en son lieu un détail touchant qui nous fut rapporté après la guerre, par des gens d'Orbey. Des avions français traversant en Alsace laissèrent tomber des petits billets. Ils disaient aux gens de ces contrées qu'ils pouvaient faucher et rentrer leurs foins tranquillement, qu'ils ne lanceraient rien pendant trois semaines. Ils tinrent leur parole, et tout ce laps de temps, ce fut le calme complet. Sans doute, il y eut de la part des nôtres d'autres traits de cet amour pour nos frères d'Alsace, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.)

À cette époque de la guerre où l'on en était arrivé, (disons encore ceci en passant) le cadeau le plus apprécié que l'on pouvait se faire entre soi était du pain ou un peu de sucre (Je connais une grand-mère qui, sans que l'on s'en aperçût, se privait de son pain le matin pour que ses petits-enfants en aient davantage.). Le courage, quoique bien lassé, tenait encore, à travers l'éternelle question : « Mon Dieu, cela ne va-t-il pas finir ?

Le 14 juillet, la musique du 137<sup>e</sup> donna un concert sur la place de l'Hôtel de Ville. Dire quel frisson de patriotisme vous courait dans les veines, en entendant la Marseillaise, quand au moment même on apercevait au loin, par delà le Col du Bonhomme les fumées noires des obus boches, lancés sur nos avions.

---

28 Henri Lalevée : Autre nouveauté : certains réseaux de défense de la zone de Rossberg furent électrifiés. M. Pemot, électricien et propriétaire de l'usine et du réseau alimentant Fraize, fut mobilisé sur place et installa une ligne partant de la centrale (Fraize près de l'hôpital) pour rejoindre les réseaux de cantonnements du Rossberg par le fond de la vallée de Scarupt.

29 Henri Lalevée : J'étais en permission et à moins de 50 mètres de Mme Courvoisier lorsque tomba l'obus. Je crois que c'était un obus français tiré contre l'avion. Il n'aurait pas dû éclater ; mais comme il tomba sur une grosse pierre de granit entourant le jardin de Julienne Gérard, le choc fut suffisant pour en provoquer l'éclatement.

Il y eut en cette fin de juillet une attaque du côté des Lacs et le 26, sept artilleurs français furent tués par deux obus tombés sur leur cagna. (Était-ce au Creux d'Argent ?) On les ramena à Fraize le lendemain, leur faisant un enterrement solennel.

Enfin le dernier dimanche de ce mois, il arriva un autre malheur. Un avion vint encore et lança deux bombes derrière l'église ; l'une d'elles tomba sur la saucisse qui fut brûlée. Nous étions justement à l'asile des Sœurs, pour une répétition de chant avec notre petite Schola, après Vêpres, et de là la vîmes flamber. Ce fut comme un journal, l'affaire d'un instant. On vit aussi un petit point brillant tomber en biais : c'était le pilote avec son parachute. Il échappa.

Il n'y eut pas de canon pour la fête de l'assomption. Le 26 août nous arriva la 19<sup>e</sup> Division avec les 70<sup>e</sup>, 48<sup>e</sup> et 71<sup>e</sup> R.T. (des Bretons) avec une autre division américaine. Ceux-là venaient de prendre part à la grande bataille qui s'était déclenchée le 18 juillet, sous les ordres du Général Mangin dans l'Aisne (confins de Villers-Cotterets) et qui devait aboutir à l'armistice.

Ce furent ces jours-là, en cet été 1918, aux environs de l'Assomption, qui tinrent le record pour le nombre de prêtres-soldats réunis à la fois dans Fraize (Il y en eut jusqu'à 28 et 30). Quelle bénédiction pour Fraize que tant de messes offertes ensemble dont il bénéficiait ! Mais pour eux, les pauvres prêtres, pendant ce temps, leurs paroisses étaient abandonnées... Pendant toute la guerre, ils trouvèrent un asile appréciable au Cercle catholique dont les gardiens leur offrirent jusqu'à la fin une hospitalité inlassable. Que de prêtres et de religieux, un peu de tous les Ordres, passèrent là, cachant quelquefois sous un simple galon de sergent et même de caporal, des dignités ecclésiastiques. O les héros en soutane, qui chantera leur phalange glorieuse, en la vie et en la mort, belle de tous les dévouements ?

Avec septembre commença la terrible épidémie appelée « grippe espagnole » qui fit tant de victimes parmi les soldats. Là encore il y eut une protection marquée sur Fraize, car elle ne gagna pas la population civile ; elle régna à l'hôpital et dans les casernes, où beaucoup de soldats moururent, dont un prêtre du diocèse de Quimper, Mr l'Abbé Bizien.

Tout ce mois de septembre, que de visites d'avions encore. Un jour, nous étions en train de souper, et un soldat ami était avec nous, comme il en était venu si souvent tout le long de la guerre. Le menu ce soir-là ? Des pâtes qui avaient la couleur de gruau, comme le pain souvent, du reste<sup>30</sup>. Tant pis, ce n'est pas la peine d'aller à la cave ! On ne se dérangea pas. Crac. Crac crr. Une bombe, puis deux autres. Elles tombèrent dans les prairies, sans toucher personne.

La grippe continua encore ses ravages tout le mois d'octobre, même aussi parmi les noirs qui venaient d'arriver avec la nouvelle division d'infanterie 157<sup>e</sup> vers le 10. Le 333<sup>e</sup> R.I. de Belley, et deux régiments américains : les 371<sup>e</sup> et 372<sup>e</sup>. Ils venaient de Champagne, sortant de la bataille, après Vouziers, et se reformaient pour préparer l'armée du Général de Castelnau au cas où les Allemands n'auraient pas signé l'armistice.

L'épidémie me donna une nouvelle occasion de faire l'interprète, cette fois pour l'anglais, avec les nègres qui étaient à l'hôpital. La plupart de ces pauvres noirs de

---

30 Henri Lalevée : Confusion : le gruau est la première farine, elle a voulu dire couleur de son qu'on appelle gru en patois.

l'Amérique du Nord étaient anabaptistes. Un soir, j'en vis deux qui étaient bien malades, et le major m'ayant dit qu'ils n'en avaient plus pour longtemps, je comptais m'occuper de les faire baptiser. J'y retournais le lendemain, hélas ! ils n'étaient plus de ce monde... J'en eus un grand regret. Il y avait aussi des Musulmans. Pauvres âmes qui ne connaissent pas la vérité... Et c'est là la grande masse de l'humanité. On n'y songe pas assez...

Mais, dès les premiers jours de ce mois, on apprenait le recul des Allemands qui commençait sur toute la ligne, et s'agrandissait chaque jour. Enfin ! Enfin ! Cela mit au cœur quelque chose de nouveau qu'il serait difficile d'exprimer. N'était-ce pas la fin entrevue de l'horrible cauchemar ? Toutefois, malgré ce recul, il pleuvait encore des obus pas très loin de nous : le malheureux Violu payait encore, et à ce moment de l'automne, c'était Wisembach qui recevait par intermittences des arrosages !...

La Toussaint arriva : la 5<sup>ème</sup> Toussaint de guerre, celle-là ne fut plus comme les autres : l'espoir était là.

Le recul de l'ennemi continuait toujours, et en ce début de novembre, on attendait... lorsque le 11 – jour mémorable qui se leva avec la fête de Saint Martin, fut signé l'armistice <sup>31</sup>. Comme si le glorieux apôtre des Gaules eût voulu par là témoigner de son incessante intercession ! Chose curieuse, tous ces derniers jours qui précédèrent le 11, on recommença à entendre le canon, un peu de tous les côtés, comme au commencement. Et ce jour du 11 novembre, un lundi, ça commença dès 8 heures et dura toute la matinée avec un acharnement !... Nous qui ne savions pas : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » On eût dit que de part et d'autres, chacun voulait épuiser ce qu'il lui restait encore de munitions. Les coups se succédaient, pressés, comme pour signifier : « Tiens donc ! Encore ça ! Et ça ! » Lorsqu'au premier coup d'onze heures, tout se tut subitement. Ah ! ce silence complet qui suivit alors, qu'il fut solennel et impressionnant... Ceux qui étaient là ne peuvent l'oublier. Ils le revivent dans le souvenir qu'en ramène chaque anniversaire et il s'y rattache toujours la même pensée : qu'à cette même minute avant 11 heures et la dernière, il tombait encore des hommes en quelque coin du champ de bataille. Ceux-là ayant porté le poids de toute la guerre sans voir la victoire. Le lendemain, dès 7 heures du matin, on vit revenir par bandes l'une derrière l'autre des prisonniers, et cela dura toute la journée. Ils s'arrêtèrent à Fraize et le soir il y en avait deux mille. Pauvres hommes aux visages hâves et décharnés ! On les accueillit partout, mais comme ils étaient des gens qui n'étaient plus habitués de manger à leur faim, deux moururent la nuit pour un repas copieux qu'ils avaient fait, et un troisième, le jour suivant où le nombre des prisonniers qui étaient arrivés atteignit trois mille. Six cents reçurent du pain à la mairie ce soir-là ; mais tous ces prisonniers ne séjournèrent pas.

L'armistice était donc signé. Une sonnerie de cloche prolongée l'annonça. Et cependant, faut-il le dire ? On ne put se réjouir comme on l'aurait voulu. Certes, on était heureux que la tuerie qui durait depuis si longtemps ait pris fin avec la vie si douloureuse qu'on menait depuis quatre ans. Et l'Alsace et la Lorraine reconquises. Mais la victoire si chèrement achetée... puis, la façon dont se terminait la guerre... Il y avait quelque chose qu'on ne pouvait comprendre. On le comprit dix ans plus tard en lisant le Mémorial de Foch... Et ce qu'il pensait de la frontière du Rhin.

---

31 Henri Lalevée : Ce jour-là, il faisait un beau soleil : c'était un beau jour de l'été de la Saint Martin. Je venais justement d'arriver à Fraize depuis 2 jours en congé de convalescence.

Deux jours après, un avis vint de la Mairie dans toutes les maisons dire de ne pas s'effrayer de ce qu'on entendrait, parce qu'on allait faire éclater tous les obus qui se trouvaient intacts dans les champs et les bois. Les artilleurs désignés pour ce travail s'y employèrent plusieurs jours, pendant lesquels on entendit de nombreux éclatements.

Le dimanche qui suivit l'armistice, il y eut, après la grand messe qui avait revêtu une solennité particulière et à laquelle assistèrent les autorités militaires, Général en tête, un Te Deum, suivi d'un De profundis. Puis, le lendemain, un service solennel pour les morts de la Grande guerre, auquel les autorités civiles et militaires étaient également invitées.

(Cette semaine-là il se trouva à Fraize, je ne sais comment, un groupe de soldats roumains qui le traversèrent, à en juger par un des officiers que je rencontrai un jour à la poste<sup>32</sup>.)

Alors, tous ces jours qui suivirent, pendant quatre jours de suite, ce fut un défilé incessant des troupes qui se rendaient en Alsace pour l'entrée triomphale devant avoir lieu à Strasbourg le 22 novembre. Entre autres régiments passa le 4<sup>d</sup> Colonial avec sa double fourragère rouge ; d'autres aussi avec fourragères. Ce défilé continua tout le mois de décembre allant et revenant. Noël ! Ce n'était plus Noël de guerre ; et pourtant, non, la joie ne fut pas pleine. Pouvait-on se réjouir entièrement en songeant à tant de sang versé, tant de ruines accumulées, tant de foyers détruits et en ce jour même, où beaucoup étaient attendus et ne reviendraient pas... Enfin, la fleur de France tombée sur les champs de bataille, et avec elle, tant d'espérances... des larmes qui ne sécheraient jamais... car le cœur des mères ne peut se consoler.

Mais, cela est sûr et c'est ce qu'il faut se dire : une telle moisson fauchée, si riche de promesses, en appelle une autre, au ciel, incomparablement plus riche, pour le relèvement de notre chère France.

En janvier, le 70<sup>e</sup> quitta Fraize définitivement. Puis en février, il y eut des Canadiens qui séjournèrent aussi. On aimait de les voir à l'église où ils venaient souvent, et là, de reconnaître entre eux la foi de la vieille France, passée au-delà des mers, dans leur pays qui en est une autre...

D'autres régiments se succédèrent encore, et ce va et vient de troupes dura ainsi tout le printemps ; jusqu'à ce qu'une après-midi de mai, on vit revenir sans s'y attendre, un débris du 158<sup>e</sup> (notre régiment d'un an). Ces soldats n'étaient pas en rangs, et leur drapeau était rentré dans sa gaine. Que cela remua le cœur en les voyant, lorsqu'on se rappela les premiers qui passaient sur cette même route 4 ans plus tôt, fusils fleuris... De ceux-là, combien en restait-il, s'il en restait ?...

Ce glorieux « reste » du 158<sup>e</sup>, réintégré dans les casernes, devait quitter Fraize quelques mois après pour toujours. Mais si son séjour parmi nous n'a été qu'éphémère, il laisse cependant un souvenir qui demeure : Premier et unique régiment qui vint à Fraize, il fut mêlé lui aussi à la grande épopée des bravoures françaises, et il y eut sa page.

Fort de la trempe de nos troupes de l'Est, son héroïsme en fit un régiment de fer partout où il passa. Citons seulement les grandes étapes :

Il reçut le tout premier choc au Col du Bonhomme (8 août) défendant pied à pied sa terre. De là passa en Alsace dans une enthousiaste poussée en avant. Il vit Saint-Blaise,

---

32 Henri Lalevée : C'étaient des prisonniers roumains que les Allemands employaient sur leurs arrières.

il vit aussi Abreschwiller... puis la Marne, l'Isère, Ypres, l'Artois (N.D. de Lorette), Verdun (ce seul mot fait frissonner), la Somme, l'Aisne (fort de la Malmaison), le Chemin des Dames, la Champagne.

Ces journées glorieuses, malgré des brèches sanglantes, lui valurent d'inscrire sur son Drapeau 5 citations à l'Ordre de l'Armée et la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire.

Honneur et vie au 158<sup>e</sup> !

Honneur au 21<sup>e</sup> Corps !

Ainsi se terminèrent ces quatre années trempées de tant de sang et de larmes, tissées de si dures douleurs qu'elles comptent pour vingt !

Que de fois, pendant ces années de guerre, ai-je pensé au temps d'avant, où l'on demandait chaque année à la procession des Rogations : De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous, Seigneur, sans savoir ce que c'était. Et maintenant...

On la voyait venir pourtant, la grande guerre...

(Quelques jours avant, il y avait eu un coucher de soleil extraordinaire. C'était rouge rouge, et ce rouge demeura longtemps. Les vieux disaient après : en 70, on a vu cela aussi...)

N'en avait-on pas été à deux doigts tant de fois ? Et l'incident de Lunéville deux ans avant était trop clair ! Nous, surtout, nous la voyions venir. Au reste, quand on est né dans l'Est, le tampon éternel, n'entend-on pas parler de guerre depuis qu'on est au monde ? De celle de 1870, déjà tant ! (Et ceux qui l'avaient vue trouvaient que c'était déjà trop d'en avoir vu une !) Mais, comme toutes les choses néfastes que l'on redoute, on ne put s'y rendre que lorsqu'elle fut là.

Nos parents qui avaient vu 70, s'en rappelaient... Comme eux, nous serons aussi de ceux qui ont vu et se souviennent.

O jours d'inconsolable deuil.

La grande guerre a coupé la vie en deux et jeté sur l'autre moitié quelque chose qui ne s'en ira jamais. Tous ceux qui l'ont vécue entièrement sur le front, jour par jour, pourraient-ils l'oublier ? Pourraient-ils ôter de leur mémoire ce qu'évoque de souffrances, d'horreurs sans noms et sans nombre le chiffre de 1914, tout ce qu'il peut résumer de larmes sur la terre ?

Et celles qui devaient suivre !

Car malgré la joie des chères provinces reconquises, sur cette immensité de douleurs, sur cet amoncellement de ruines et de dévastation plane l'âme de la Patrie en deuil qui pleure ceux qui ne sont plus.

Que de fils elle a donnés pour garder sa terre !

Et ceux qui sont encore, les Français de France, eux pleurent sur elle, la vraie France, que la guerre n'a pas ressuscitée, malgré l'attente de tant de cœurs français. Ce renouveau de foi qui avait jailli d'elle dans un sursaut sublime en face de la ruée des Barbares sur son sol, la faisant sur l'heure redevenir elle-même ; l'héroïsme de ses soldats, que nul accent ne saurait chanter, une telle rançon devant peser si lourd dans la balance des justices divines pour l'expiation nationale, tout avait fait naître en ces jours les plus chères espérances. On rêvait, la voyant remonter son chemin dans les immolations du sacrifice, on rêvait pour cette France qui traversa l'abîme plus grande que jamais, d'en voir sortir une autre plus belle encore, et, régénérée dans tant de sang et de larmes, reprendre dans un élan nouveau ses immortelles destinées.

Hélas ! comme avant la guerre, il y a grande pitié au royaume de France, la plus grande peut-être qu'il y ait jamais eue. O Jeanne, lève-toi et reprends ton épée ! – son âme vit toujours, pourtant, elle qui s'était si noblement réveillée unanime. Mais son calvaire dure encore et son cœur saigne toujours.

Seigneur, ne nous donnez-Vous pas de voir le jour où se ressaisissant, elle dépouillera ce manteau d'emprunt que Satan lui a jeté ?

Cependant, il faut le dire, le même frisson qui a envahi les âmes françaises à ces heures marquées du sceau de l'angoisse et du danger, les anime encore.

Oui, pour nous qui avons foi, la main de Dieu si visiblement avec notre Patrie durant tous ces événements, faisant pour elle le miracle de la Grande guerre, cette même main qui malgré tout reste encore étendue sur elle, nous garde au cœur une invincible confiance... La belle France se lèvera.

Maintenant, revenant ici à notre cher pays, en revivant ces années on peut se demander quel chiffre résumerait ce flot incessant de troupes qui passa à Fraize pendant la guerre ? Il serait bien difficile à compter.

Seul est connu le nombre des soldats qui séjournèrent dans les ambulances, et aussi de ceux qui reçurent en la mort la même douce hospitalité. On peut estimer de neuf à dix mille le défilé de soldats qui passèrent tant à l'hôpital que dans les ambulances pendant toute la durée de la guerre.

Rien que dans la première quinzaine d'août 1914, il en était déjà passé environ 8000, et ce furent les deux médecins de Fraize qui les pansèrent et les soignèrent., aucune ambulance militaire n'étant encore là. Or la première arriva seulement le 14 août à Fraize.

Sur ce nombre, 630 ont été déposés dans son cimetière. Et de ceux-là, 318 y sont restés — *in spem resurrectionis* — dans l'attente de la résurrection. Ils demeurent avec nous toujours, mais surtout par la grande leçon qu'ils nous donnent.

Et la leçon est éternelle :

Ils sont morts pour que la France vive !

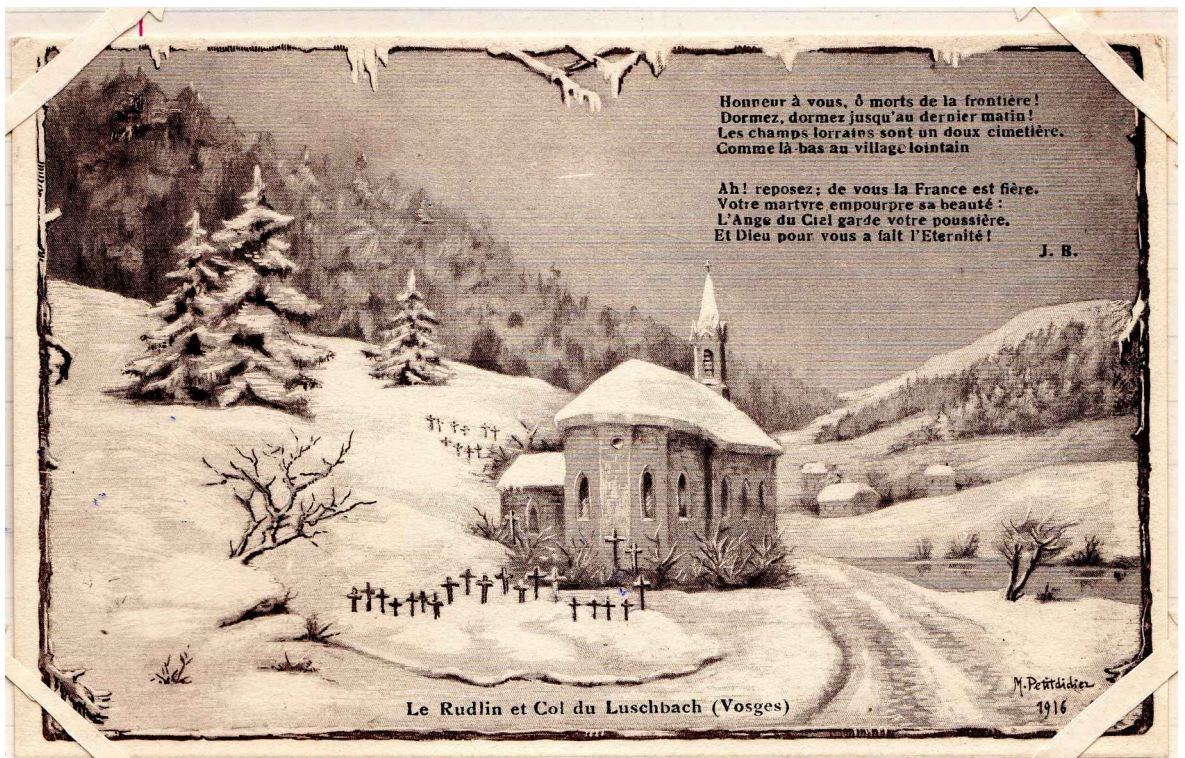
Chacun d'eux du fond de sa tombe ne semble t-il pas nous dire :

« J'ai donné ma vie pour vous garder notre patrimoine sacré avec sa foi, ses traditions séculaires, les nobles fiertés de son glorieux passé. France et foi ne se séparent jamais : Vous, la France de demain, continuez mon sillon ! »





*Premier cimetière des soldats  
1914-1918*



*Cimetière du Rudlin*  
1914-1915

Fraize paya sa dette à la Patrie en lui donnant 101 de ses enfants.

Mais ce serait peu que leurs noms fussent seulement inscrits sur un monument. Ils sont rappelés à l'Autel du Saint Sacrifice le 3e dimanche de chaque mois, ainsi que tous les soldats qui sont tombés sur sa terre en la défendant.

Pour notre petite ville donc, à part les premiers jours de la guerre, jours d'une anxiété qui étreignait étrangement les cœurs, et ceux inoubliables du bombardement, elle vit peu à côté de bien d'autres puis qu'elle ne connut pas les horreurs de l'invasion. Et maintenant, il ne reste à ses habitants qu'à rendre grâce au Ciel de les avoir si visiblement gardés jusqu'au bout, et sans manquer de rien. De toute la guerre, un seul jour, en mars 1917, il n'y eut pas de pain.

Ajoutons que cette protection insigne se continua encore après. Alors que l'on vit ailleurs bien des accidents causés en labourant par des obus restés enfouis dans les champs, ici, ou même malgré le travail des artificiers plus d'un pouvait se trouver, après les mille et mille qui étaient tombés sur Fraize, il n'arriva jamais aucun malheur. La Vierge bénie veilla jusqu'à la fin.

Gloire au Dieu tout-puissant qui nous a protégés !

Gloire à Celle qui nous a gardés avec un si maternel amour ! Elle fut pour nous inlassablement Notre Dame, du Rempart.

Gloire maintenant à tous nos soldats qui ont donné leur vie pour la France.

O le sang de France...

Avec toutes les vertus de la race... Le sang de France si cher à Jeanne... De quel irrésistible élan il tressaillit dans sa fierté coulant de la mer au Rhin déjà, comme il fut généreux ! Il donna sans compter.

Fraize n'aura donc plus de soldats pour ces temps du moins après en avoir vu tant et tant, un peu de tous pays et après en avoir logé pendant 4 ans, heureux que chacun était de doubler son toit d'une chaude hospitalité.

Si à la fin, certaines choses avaient fini par devenir banales, comme de voir tomber des bombes, voir tirer sur des avions, etc... Jamais ne la fut de voir passer des soldats.

Déjà, en temps ordinaire, ça ne l'est pas ; mais que ne fut pas alors ce qu'avait de grandiose ce spectacle en temps de guerre, et tant de fois remis sous les yeux... Aussi ne pûmes-nous jamais en être les témoins sans éprouver ce qu'il inspirait.

O les soldats de France, si beaux...

Oui, qu'ils étaient beaux lorsqu'ils passaient pour aller se rejoindre ou remplacer les autres là-haut ! Ils n'ignoraient pas cependant où ils allaient et ce qui les attendait. Que de ces rangs qui s'allongeaient beaucoup peut-être ne seraient plus le jour même. Qu'importe ! cela ne changeait rien à leurs pas, ils allaient toujours de la même allure. Et de les voir redoublait dans l'âme de ceux qui les regardaient leur fierté d'être Français. Et de se dire : c'est la France qui passe ! alors ce sentiment du patriotisme si profondément ancré dans le cœur le faisait parfois monter aux yeux... Et plus d'une femme eût voulu être un homme pour les suivre...

Nos soldats donnèrent au monde l'exemple de l'endurance qui ne se lasse jamais. Jusqu'au dernier jour, leur vaillance demeura la même. Le quatrième et dernier hiver, il m'en souvient ; par une nuit froide où un régiment passait pour une relève, ils chantaient encore : un petit chalumeau d'où sortaient, en sourdine, la Marseillaise.

O la vaillante, l'incomparable race française !

Puissent ces lignes garder dans les cœurs le souvenir de tant de sacrifices et d'amour de la patrie ! Tout n'y est pas, assurément ; mais bien des choses n'auront plus pour ceux qui viendront après nous le même intérêt que pour ceux qui les ont vécues. Disons le même : les jeunes voudront-ils seulement lire cela ? Beaucoup ne comprendront pas parce qu'ils n'auront pas vu, quoique si près encore, ils n'auront pas connu une seule de ces émotions dont tant à la fois faisaient vibrer l'âme. Peut-être même les petites croix de bois ne leur diront plus ce qu'elles nous disent à nous...

Mais pour ceux qui ont vécu ces souvenirs, ils mourront avec...

Nos montagnes nous seront plus chères encore, teintes désormais du sang de France. Nous ne leur dirons pas comme David aux monts de Gelboë : Que ni la pluie ni la rosée ne vienne sur vous ! Mais au contraire, autels de tels holocaustes où tant d'héroïsme ruissela, qu'elles soient bénies !

Que de choses elles virent ! Que d'heures elles connurent ! Heures inénarrables d'angoisses, de luttes, de carnage, mais aussi, étant devenues à la fois autels et sanctuaires, heures plongeant jusque dans l'éternité déjà.

Ainsi lorsque sous les grands sapins noirs la messe des soldats groupait autour d'elle une multitude d'hommes apportant avec eux leurs désirs et leurs rêves et tous à genoux, unis dans la prière et faisant monter d'un cœur unanime la même ardente supplication pour la Patrie déchirée... Et là, pensant moins à eux-mêmes qu'à ceux qu'ils avaient quittés et auxquels leur âme touchait par une même foi, tous y puisaient le suprême réconfort. "

Elles sont redevenues silencieuses, maintenant que le bruit de guerre s'est tu. Pourtant ce silence qui gagne les choses – et quelques fois les cœurs – ne les laissera pas, ici, insensibles ni ingrats. Non, ceux qui ont tenu si haut le drapeau de la France aux immortelles destinées, remparts vivants et pour la plupart héros obscurs du devoir accompli, n'auront pas chez nous, le sort de voir passer sur eux l'ingratitude et l'oubli. Mais dans une piété reconnaissante leur mémoire reste attachée à leurs petites croix, surtout celles qui couronnent les crêtes. Elle trouvera dans ces coins de Lorraine un cœur fidèle et cette fidélité se transmettra – Petites croix de bois ! La Patrie s'incline sur elles. En les visitant, les mères les montrant à leurs enfants et en leur disant : « à genoux », les enfants n'auront qu'à regarder pour comprendre ce que c'est que la Patrie...

Pour nous, Français de France, qui avons vu et entendu, qui avons subi l'écho incessant de ce qui fut pendant 4 ans l'objet de leur animation et de leur meurtrissure. Étant enfants, nous avons entendu dire un jour par un vieux nous montrant la montagne d'Anould qu'elle n'avait pas de sapins parce que les bois en avaient été pris pour la campagne de Napoléon en 1814. Cela nous avait frappées... Cent ans plus tard !...

d'autres devaient avoir le même sort. Ainsi le Linge. Il ne reste rien de sa magnifique forêt ; il n'est plus aujourd'hui qu'un sommet dénudé. Comment pourrions-nous les parcourir ces crêtes, ces montagnes, sans penser à ceux qui ont consommé sous leurs sapins leur suprême sacrifice, et sans qu'une prière monte vers Dieu ?

Ne semble-t-il pas désormais que les bras de leurs petites croix alignées dans les calvaires qui gravent à jamais leur souvenir dans le temps et l'espace embrassent dans une même étreinte les âmes de tous ces héros et ceux qui les ont donnés et qui dans une autre lutte, eux, donnent aussi leur vie à la France, devant la refaire, la belle France...

Et lorsque le temps qui change toutes choses aura fait son œuvre, lorsqu'un jour les tranchées seront comblées, les abris auront disparu, en un mot, qu'il ne restera plus de traces de la grande guerre qui a passé là, alors par-dessus tout cela, par-dessus les hautes touffes de fleurs roses qui auront recouvert tout, leur ombre demeurera à celle des grands assauts, remparts vivants de la frontière sur notre sol immortalisé à jamais par leur bravoure et leur sacrifice.

O héros ! moissonnés chez nous, disant en leur âme : Je puis mourir, la France ne meurt pas !

O vous tous, les martyrs de la Patrie qui avez incarné dans toute sa beauté et sa grandeur la noble race française, puissiez-vous refaire son avenir au-delà de vos tombeaux !

Puisse votre sacrifice ne pas être inutile, mais obtenir à notre Patrie en la sauvant encore, qu'un jour prochain la voie revenir à son vrai Bien :

le Christ qui aime les Francs !

# APPENDICE

(Marie Petitdidier)

Pour « le blé qui lève »

Fraize a été décoré de la Croix de guerre le 22 octobre 1921.

Il reste, comme beaucoup d'autres villes du front, pour toujours un « ancien combattant. »

Ce que soutiennent ces pages, cette croix le résume, désormais, évoquant en un perpétuel témoignage le flot venu jusque là.

Elles ont été écrites en actions de grâces, et aussi afin que, ne se bornant pas aux temps et aux lieux qui en ont été les témoins, de tels souvenirs ne périssent point pour les générations à venir. Puissent-elles en se succédant, se transmettre l'une à l'autre, la survivance de nos héros ! et, marchant dans leur sillon, faire siennes chacune les lignes suivantes entendues un jour de 11 novembre :

« En vérité, je vous le dis : si le grain de blé tombé à terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Saint Jean XII. 24

Ce qui est signifié par cette parole de l'Évangile : c'est là ce qui anime l'activité de celui qui peine pour semer et soutient son courage. Lorsque harassé de fatigue il vient à la fin de journée s'asseoir à la table de famille, cette pensée le suit, et j'ose dire : elle le console. Et le lendemain lorsque l'heure matinale vient à sonner où il faudra reprendre la besogne interrompue la veille, cette pensée encore l'encourage à se lever promptement pour se rendre à son champ de travail qui est aussi à sa façon un champ d'honneur. Rien n'est beau comme de voir le laboureur aller et venir, traçant son sillon à perte de vue, toujours en recommençant un autre où il ira répandre la précieuse graine, espérance de l'avenir. Ce noble travailleur est l'exécuteur du plan de ce Père qui est dans les cieux et à qui l'humanité croyante demande le pain de chaque jour. Ce pain sera donné, mais il demeure la récompense du travail. Ce pain, c'est la victoire du travailleur après la lutte ardue de chaque année.

Mais le grain demeure inutile si à son tour il ne se laisse travailler, jeter en terre, piétiner, écraser. Et encore il ne produit rien, s'il ne se soumet aux décrets de la loi divine, à savoir qu'il devra mourir en terre, c'est à dire subir les frimas de l'hiver, la dissolution sous les torrents de pluie qui vont inonder la terre. C'est à ce prix seulement qu'il se changera en une modeste plante laquelle sous les chauds rayons du soleil produira un fruit abondant, un fruit valant le centuple de ce qu'était le petit grain lorsqu'il fut jeté en terre.

Cette loi du petit grain de blé n'est-elle pas aussi la loi générale qui régit le perfectionnement de l'humanité, perfectionnement terrestre d'abord, puis perfectionnement surnaturel et incomparable qui s'achèvera dans le royaume des cieux ? N'est-ce pas la loi qui conditionne notre victoire sur nous-mêmes et sur les éléments d'ici-bas ? Jésus-Christ dans l'Évangile revient souvent sur cette pensée du petit grain dont sortent tant de merveilles pour nous encourager à tenir tête à l'ennemi, aux obstacles parfois terribles de la vie, en considérant toujours le but à atteindre. Et notre divin Rédempteur n'a pas voulu lui-même se soustraire ni soustraire son Église à cette loi rigoureuse. Après son triomphe sur la mort, Il apparaît à deux disciples sur le chemin : « Ne saviez-vous pas, dit-Il, que le Christ avait à souffrir sa Passion pour entrer dans sa gloire ? »

Peut-être sommes-nous tristes à l'égal de ces deux disciples de Jésus, ne voyant dans nos temps si troublés rien qui réponde à nos espérances terrestres... Et cependant ce qui nous réunit en ce jour en fait comme un jour de résurrection et de triomphe. Dans le monde entier, partout où nos alliés de la grande guerre sont en union de cœur et de pensée avec nous, se célèbre une même cérémonie d'action de grâces à Dieu et de glorification de ceux qui immolèrent leur vie pour le salut de leurs frères. Aujourd'hui dans les capitales des nations alliées des hommages grandioses sont rendus à la tombe glorieusement symbolique du soldat inconnu qui personnifie les innombrables phalanges tombées au champ d'honneur. Aujourd'hui, partout, les autorités civiles et militaires vont déposer des fleurs, expression de notre gratitude sur ces tombes vénérées et se recueillir en un moment de silence et de prière au nom de tout un peuple, tandis que l'adorable sacrifice est offert pour le repos des âmes héroïques de nos soldats défunts. Eh ! bien, ces humbles restes d'un soldat inconnu, que sont-ils à la vérité, sinon l'un de ces petits grains qui portaient en eux-mêmes une vie magnifique, et dont Dieu s'est plu à faire sortir pour la nation des bienfaits incalculables !

Les jeunes soldats qui en 1914 partaient à la guerre étaient les milliers de petits grains d'une superbe moisson dont la France était fière. Elle les avait vus venir à la vie avec un légitime orgueil, fondant sur eux les espérances de la meilleure des mères. À leur berceau, les pères, les mères supputaient avec la plus tendre des affections les chances de leur avenir : *Quis putas puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? Puis ils avaient grandi joyeusement, et nul ne se doutait de leur destin tragique, mais plein de gloire...

Et tout à coup la Patrie, cette mère dont la voix l'emporte sur toutes les mères, fait entendre un cri de détresse et leur lance un appel irrésistible à tout cœur bien né. L'âme déchirée, mais fidèles, s'arrachant à tout ce qu'ils avaient de plus cher, après avoir invoqué le nom du Seigneur, ils partirent comme de nouveaux croisés : Dieu le veut ! Dieu le veut ! Et pour quelques-uns peut-être moins croyants la prière de Clovis à Tolbiac n'est-elle pas montée à leurs lèvres ? « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je crois en toi ! » N'oublions pas ce vœu : et redoublons de foi, au nom de ceux qui sont tombés en le prononçant.

Et ils s'en allèrent tel le laboureur, au champ d'honneur. Ils préparèrent ensuite eux-mêmes le sillon où un jour la voix divine dirait : C'est ici, petit grain, que tu vas t'immoler pour ta Patrie. C'est ici que tu vas, comme le Christ, tout sacrifier pour sauver tes frères, ta famille, ton foyer. C'est ici que tu vas montrer au monde que Dieu agit encore par la

France – *gesta Dei per Francos*. C'est ici que dans ma sagesse infinie, j'accorderai, à cause de toi, la victoire à ta Patrie, et comme prix de la suprême oblation que je vais réclamer de toi. Car « personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses frères. » Et au milieu des horreurs de la bataille, dans le fracas des obus, l'entremêlement des balles et de la mitraille, le petit grain tomba en terre, écrasé, piétiné, anéanti. Puis au cours de l'hiver des longues années de guerre, comme une pluie, le sang a fécondé la terre. Piétiné, le grain a germé ; sur la frêle tige l'épi s'est formé pour arriver enfin, sous le soleil de la bénédiction divine, à la pleine maturité du jour de la victoire.

Ah ! y pensons-nous assez, du moins avec assez de gratitude, à ce travail héroïque de tous nos petits soldats ? Si nous avons encore le pain quotidien, si nous continuons à jouir de la liberté et des joies de la vie, c'est le fruit de leur sacrifice. Il est juste de nous recueillir un moment devant ces héros couchés dans leurs tombes. D'eux, on pouvait dire comme le prophète du Xt : de la plante des pieds au sommet de la tête, leur corps n'était que meurtrissure. Aujourd'hui, il est comme transfiguré pour nous. Redisons d'eux comme l'Apôtre dit des élus ressuscités : « Ce qui semblait semé dans l'opprobre ressuscite dans la gloire, ce qui tomba en terre avec faiblesse s'érige revêtu de puissance, et ce corps terrestre se lèvera comme un être transfiguré (I.Cor. XV. 43). Aujourd'hui ceux que la Patrie tout entière pleure se lèvent en quelque sorte de leurs tombeaux comme revêtus de gloire, car Dieu, sans doute a rémunéré leur sacrifice. Ces fronts jadis percés de balles et meurtris comme le front du Christ couronné d'épines semblent briller à nos yeux. Ces yeux scellés par la mort irradient aujourd'hui la beauté, la majesté. Tout leur être semble nous parler, nous exhorter à être dignes de notre nom de Français, en menant une vie d'honneur, de véritable dévouement à la société. Voyant Dieu face à face, ils nous convient à honorer notre Père qui est dans les cieux, Créateur et Rédempteur de tous les hommes, souverain modérateur de l'univers.

Leurs cœurs aussi au contact de l'Amour infini nous enseignent que l'homme n'est rien si son cœur demeure fermé à l'amour de Dieu, à l'amour de son prochain, à l'amour de son pays. Car celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

Vivez donc, chères âmes de nos soldats morts pour la Patrie, vivez dans le Christ et pour nous aider à suivre vos exemples d'héroïsme, à présent et à l'heure du danger si elle revenait, enseignez-nous toujours la loi du petit grain de blé qui doit mourir à lui-même pour procurer à l'humanité ce dont elle a besoin.

Ainsi soit-il !

Alors, tous les sacrifices les trouvant prêtes, pour les moissons futures, c'est ainsi qu'elles pourront, ces générations, dire avec celle qui a vu : « **Je me souviens...** »



# SUPPLÉMENT

(Henri Lalevée)

*Dans son journal, ma cousine Marie Petitdidier nous fait revivre les heures pénibles de la guerre, à Fraize particulièrement. Ses mémoires sont plus un journal de famille qu'un récit de guerre ; mais elles ont le grand mérite de nous relater des faits et des impressions vécues. Elle lui a donné pour titre « Je me souviens » ce qui implique chez elle des sentiments vrais de reconnaissance : reconnaissance envers ceux qui nous ont défendus par leur sacrifice, reconnaissance à la Sainte Vierge pour l'insigne protection qu'elle accorda à Fraize et à ses habitants.*

*Mais le danger passé, un grand nombre ne se soucièrent pas de reconnaissance. Cependant, Anould, sous la direction et l'aide de Mr René Schumacher, directeur des Papeteries du Souche, érigea sur le plateau de Bestri Notre Dame de la Délivrance : la Vierge debout sur son obus de granit fleurdelisé regarde et protège Anould. Corcieux sous l'impulsion du Curé Antoine édifia en pleine forêt de Hennefête une stèle de granit qui supporte Notre Dame des Victoires couronnée avec l'inscription sur le socle : « À la Vierge de Hennefête : Les Forfelets » (Nom courant des habitants de Gerbépal et de Corcieux). Fraize ne pouvait moins faire et Monsieur l'Abbé Klein revenu dans la paroisse pour seconder le vénérable Curé Paradis eut l'idée d'édifier à l'intérieur de l'église même la statue de la Sainte Vierge.*

*Aidé des souscriptions paroissiales et de la Commune, il réalisa au fond de la nef droite le petit autel de marbre blanc que nous connaissons. Notre Dame de Lourdes se tient debout au milieu de l'autel. De chaque côté, des plaques de marbre nous rappellent le nom des enfants de Fraize tombés à la guerre. Au-dessus, un médaillon dû à l'habile pinceau des peintres Minoux – Mengin de Colmar nous représente les tranchées du Calvaire dominant le village du Bonhomme ; un Alpin, sentinelle reposée sur l'arme, devant le calvaire, veille pendant qu'un camarade dort dans la tranchée à côté d'un chasseur mort. Ce n'est pas la réalisation du vœu de Marie qui demandait une statue extérieure aussi proche que possible de l'emplacement de la batterie de 65mm de montagne qui défendait Fraize ; mais ce tableau réaliste frappera les visiteurs.*

*Mise au courant des projets de Mr l'Abbé Klein, la maman de Marie alla consulter Monseigneur Foucault, évêque de Saint-Dié qui, pour supprimer tout froissement, déclara Marie Petitdidier, relevée de son vœu. Cependant, celle-ci ne se considéra pas libérée et bien qu'entrée au Couvent des Bénédictines du Saint Sacrement à Paris, elle s'occupa de réaliser son désir par correspondance.*

*Elle y réussit avec l'appui et l'aide pécuniaire de sa famille. Elle choisit le sculpteur, dessina l'image de la statue qu'elle désirait, le soubassement et l'ensemble du monument, y compris les versets latins des psaumes gravés sur les faces du piédestal. À la Graine, où était la batterie de 65 qui défendait Fraize, le monument eut été trop loin pour que le clergé put y aller facilement et y officier comme elle le prévoyait : aussi est-ce à mi-chemin qu'elle arrêta son choix ; mais il fallait acheter le terrain nécessaire et quoique le propriétaire eût acquiescé au vœu, elle n'était plus guère d'avis de s'associer à celle qui voulait le réaliser sur son sol. Bref la famille Petitdidier acheta à Louise Perrotey un terrain à la Plaine de la Forge, terrain qu'elle remit en échange de celui nécessaire à l'érection de la statue. Celle-ci*

*fut sculptée à Toulouse par Mr Gérard. Les pierres de granit appareillées furent préparées à la Carrière du Gros Rein au Chival. L'entreprise Saussure de Saint-Dié voulut bien se charger d'édifier le piédestal et de placer la statue. Mr Mège, son dévoué chef de chantier, commença les fondations ; mais à 1 mètre de profondeur, point encore de bon sol ; toujours du sable. Appelé sur les lieux, et me souvenant que le même fait s'était produit lors de la construction du stand de tir proche, je conseillai de ne pas continuer mais de faire une plateforme de béton armé ancrée tout autour dans un supplément de fouille. Cela fut fait tel et la statue installée après avoir été amenée, quasi solennellement, par les bœufs des cultivateurs de Scarupt (Mr Maire) et celui de mon frère Léon (qui aurait déjà bien monté la statue à lui seul).*

*Mr le doyen Petitjean jugea bon d'inviter Monseigneur le Vicaire général Thomassin pour bénir la statue.*

*Tant qu'il fut là, Monsieur le doyen Petitjean organisa les vêpres au pied de la statue le dimanche de la Nativité. Mais les hommes de l'époque se sont éclaircis, la seconde guerre mondiale a passé et aujourd'hui (1963) la cérémonie de la vierge est bien réduite et bien peu fréquentée.*

*J'ai dit : « La Seconde guerre mondiale a passé. Il faut cependant bien admettre que Fraize a été une fois encore miraculeusement protégée par sa Vierge tutélaire en cette triste période car le pays, quoique dans la zone de combat, a échappé à la destruction cependant que ses hommes échappaient à la déportation.*

*La réalisation du vœu de Marie Petitdidier coûta cher à sa famille qui seule en assura le financement ; mais Marie eut la satisfaction d'avoir tenu parole. Cependant, elle ne vit jamais Notre-Dame de Fraize » autrement que par les photographies.*

*De caractère gai, Marie Petitdidier avait une âme d'artiste ; sans autres leçons que celles reçues de Mme Auguste Evrard à Fraize et celles reçues à Fribourg en Brisgau pendant ses années de pension, elle était devenue une excellente musicienne en orgue et en piano. En cela, elle ressemblait à son grand-père Nicolas Honoré Petitdidier qui s'était lui-même fabriqué un violon pour exercer ses talents musicaux. Dois-je ajouter que notre commun grand-père vit son violon périr dans le feu car son père chargé de famille avait des soucis plus pressants que la musique.*

*Marie excellait aussi dans l'art de la peinture. Pendant dix ans, elle fut à Paris l'élève de l'académie Julian. C'est le portrait qui l'attirait le plus et c'est à ce titre qu'elle fut reçue au Salon en 1914.*

*Ne nous étonnons donc pas des belles aquarelles qu'elle nous a laissées : aquarelles tirées en cartes postales et vendues au profit des blessés. Mais nous ne pouvons que regretter la rigueur des règlements militaires qui ont empêché Marie Petitdidier de nous laisser bien d'autres vues intéressantes.*

*Douée d'une grande sensibilité, profondément croyante et très pratiquante, Marie mettait sa conduite en accord avec ses idées : elle sacrifie ainsi ses inclinations d'artiste à sa foi ce qui nous explique son entrée au Couvent des Bénédictines du Saint Sacrement du Temple (Sœur Tarcisia). Elle mourut en sainteté à Meudon, où s'était transporté le couvent le 7 avril 1943.*

*Henri Lalevée, octobre 1963*



*FRAIZE – Vierge érigée en souvenir de la délivrance de 1914*

Protectrice de la cité, elle regarde les cols de Mandray et des Journaux.

« *SALVE FACTI SUMMUS PER TE* »  
(Par Toi nous avons été sauvés)



*Monument de la Reconnaissance à la Vierge,  
au fond à gauche de la nef de l'église.*

# NOTES

(Henri Lalevée)

*La Fontenelle n'est pas un col mais un monticule cote 627 qui domine le petit hameau de La Fontenelle (Commune du Ban-de-Sapt). Ce petit sommet a des vues lointaines sur la vallée de la Meurthe (sur Saint Michel où se faisait le ravitaillement de la Division). Profitant du calme relatif du secteur, les Allemands essayèrent d'enlever-le piton le 22 juin. Ils n'y réussirent que partiellement ; mais le commandement français résolut d'occuper tout le mamelon et une attaque fut préparée avec l'appui d'une artillerie puissante : mortier de 220mm. 120 longs. 155 longs et courts. 100 de marins en plus des 65. 75. 90. 95. du secteur. Elle eut lieu le 8 juillet et nous donna plus de 800 prisonniers.*

*Les Allemands ne contre-attaquèrent que faiblement mais bombardèrent fortement le terrain conquis. Les Français élargirent leur gain le 24 juillet et firent de nouveau 800 prisonniers (zone de Launois). C'est sur le plateau de La Fontenelle dans le terrain bouleversé qu'on a établi face à la vallée de la Meurthe un grand cimetière militaire dominé par un monument de reconnaissance aux défenseurs du sol vosgien et aux soldats des Vosges.*

*Actuellement, en principe fin juin a lieu sur ce plateau une cérémonie du Souvenir organisée par les Anciens Combattants de Senones et la municipalité du Ban-de-Sapt qui offre un vin d'honneur (1963).*

*L'attaque était dirigée par le Colonel Bulot sous les ordres du Général Clarey de la Touche. Le Colonel Rebourseau du 4<sup>e</sup> R.A. C. commandait l'artillerie du secteur.*

## Table des matières

AVANT PROPOS (Association La Costelle).....	ii
PRÉFACE (Gérard Antoine).....	iii
PRÉSENTATION succincte de la famille (Henri Lalevée).....	iv
MÉMOIRES DE GUERRE (Marie Petitdidier).....	I
1914.....	I
À Fraize, 25 juillet 1914.....	I
27 juillet.....	I
30 juillet.....	2
1 <sup>er</sup> août.....	3
6 août.....	4
7 août.....	4
8 août.....	5
9 août.....	5
10 août.....	6
12 et 13 août.....	6
14 août.....	7
15 août.....	7
16 août.....	8
17 et 18 août.....	9
20 août.....	9
21 août.....	10
22 août.....	10
23 août.....	12
24 août.....	12
25 août.....	12
26 août.....	12
27 août.....	13
28 août.....	13
29 août.....	14
30 août.....	15
31 août.....	17
1 <sup>er</sup> septembre.....	17
2 septembre.....	17
3 septembre.....	18
4 septembre.....	18
5 septembre.....	18

6 septembre.....	21
7 septembre.....	23
8 septembre.....	31
9 septembre.....	34
10 septembre.....	37
11 septembre.....	40
12 septembre.....	42
14 septembre.....	43
15 septembre.....	45
16 septembre.....	45
19 septembre.....	46
29 septembre.....	46
1 <sup>er</sup> octobre.....	46
2 octobre.....	47
5 octobre.....	47
11 octobre.....	47
31 octobre.....	56
1 <sup>er</sup> novembre.....	56
1915.....	58
1 <sup>er</sup> janvier.....	58
2 janvier.....	59
1916.....	67
Janvier :.....	68
1917.....	71
1918.....	76
APPENDICE (Marie Petitdidier).....	89
SUPPLÉMENT (Henri Lalevée).....	92
NOTES (Henri Lalevée).....	96